





177u/A

DISSERTATIONS ET CONSULTATIONS MEDICINALES,

*De Messieurs CHIRAC, Con-
seiller d'Etat, & Premier Mé-
decin du Roi, & SILVA,
Médecin Consultant du Roi,
& Premier Médecin de S. A.
S. Monseigneur le Duc.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez DURAND, rue Saint Jacques,
à S. Landry, & au Grifon.

M. DCC. XLIV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

D. Landry Langrande





PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.



Ly a long-tems qu'on se plaint dans la République des Lèttres de la perte d'une infinité d'Ouvrages curieux , ou utiles. C'est un sort inévitable , non seulement aux feuilles volantes , mais à des brochures de quelque volume , parce que la plûpart des hommes ne font pas des Ouvrages qu'à proportion de leur étendue , & que plusieurs de ceux qui croient juger sensément , sans être ce-

pendant Gens de Lettres par état , se croient dispensés de les estimer plus que n'ont fait les Auteurs mêmes. Or ils jugent de l'estime que l'Auteur a fait de son Ouvrage par le tems qu'il a employé à le composer , & du tems par le nombre de pages. C'est donc toujours la grosseur du volume qui sert de mesure à leur estime. Or quelle est la suite de ces faux jugemens ? On néglige toutes les feuilles volantes , & les brochures , & les Gens de Lettres sont privés des secours qu'ils y pourroient trouver.

C'est pour éviter cet inconvénient que bien des Auteurs

ont fait des Recueils des piéces fugitives qu'ils avoient composées. Quand le soin de leur gloire auroit été leur premier objet en faisant ces collections , devroit-on les blâmer ? Cette utile fumée est souvent la seule récompense que leur produisent des services importants qu'ils ont rendus à la Société dans le tems que leurs Ouvrages ont été rendus publics , & qu'ils continuent de lui rendre , en les empêchant de tomber dans la nuit de l'oubli.

Ces considérations ont engagé plusieurs Auteurs célèbres à faire ce que des personnes distinguées dans le monde

savant avoient négligé , ou n'avoient pû exécuter à cause des embarras dont leur vie avoit été agitée , ou parce que la mort , qui se plait à surprendre les jeunes comme les vieux , ne leur en a pas laissé le tems ; & chacun dans son genre a sçu bon gré à ces Auteurs des peines qu'ils ont prises pour faire ces collections.

Les mêmes motifs , & l'envie de rendre à la mémoire de deux grands hommes un honneur qui leur est légitimement dû , m'ont engagé à rassembler les morceaux que je présente aujourd'hui au Public. Je ne le préviendrai point sur leur mérite. Les noms de

P R E F A C E. vij

Messieurs Chirac , & Silva , dont les Ouvrages composent la plus grande partie de ce Recueil , sont trop connus pour avoir besoin d'être préconisés.

Je n'avois point originai-
rement formé un projet aussi
étendu que celui de rassem-
bler toutes les pieces fugitives
de ces deux célèbres Méde-
cins. Je comptois composer
seulement mon Recueil de la
Dissertation de M. Silva sur
la petite Vérole , de la These
de M. Chirac sur le Coche-
mart , & des Consultations
de ces grands hommes qui
étoient tombées entre mes
mains. Mais un événement

que je ne soupçonnois pas ; que j'avois même des raisons de ne pas soupçonner , m'a forcé de changer de plan dans le tems que le Recueil étoit sous la presse. Je trouvai qu'on avoit imprimé mot pour mot, à la fin de son *Traité des Fievres Pestilentiellles* , les *Consultations de M. Chirac* , dont je comptois faire usage. Comme il y auroit eu de l'indécence à les faire acheter une seconde fois à ceux qui seroient devenus propriétaires de ce *Traité* , il fallut faire ressource.

Ne connoissant point pour lors d'autres *Ouvrages fugitifs de M. Chirac* , pressé d'ailleurs de fournir à l'Impri-

meur de quoi travailler , je feuilletai mes porte-feuilles , où je trouvai une Dissertation, dont la traduction, que j'avois faite autrefois , entroit dans le plan d'un Ouvrage que j'ai perdu de vûe. Je la destinai donc à remplir le vuide qui se trouvoit dans mon Recueil. C'est la Dissertation de M. Hengstmann dont je parlerai plus au long dans la suite.

Cet Ouvrage plus intéressant pour le fond , que considérable par son étendue , ne remplissant qu'en partie la place que les Consultations de M. Chirac laissoient vacante ; je me souvins que j'avois deux Theses de M. Silva , toutes

x *P R E F A C E.*

deux sur des matieres interessantes. Pour conserver l'uniformité de langage dans mon Recueil , je les traduisis.

C'en étoit bien assez pour faire un volume raisonnable ; mais il étoit écrit au livre des Destinées que le second plan de mon Recueil changeroit comme le premier. M. Falconet , toujours obligeant pour les Gens de Lettres , eut la bonté de me communiquer un exemplaire de la Lettre de M. Chirac sur les Cheveux , & deux autres Ouvrages polemiques du même Auteur contre M. Vieussens. J'appris en même tems que M. Chirac avoit composé une These sur

la passion iliaque , une autre sur les plaies , & une feuille volante sur le foie.

Comme l'on a donné depuis peu la traduction de la These sur les plaies , mes recherches se bornerent aux deux autres morceaux. Mais quelque exactes qu'elles aient été dans tous les endroits où il y avoit une espérance fondée de pouvoir les recouvrer , elles ont été infructueuses. Nouvelle preuve de la nécessité de recueillir de bonne heure les pieces fugitives.

Je ne fus pas plus heureux dans la recherche que je fis de trois autres Lettres de M. Chirac contre M. Vieussens , &

qui sont antérieures à celles qu'on trouvera dans cette collection. Il est vrai que la pratique de la Médecine n'y perdrait rien , quand les cinq Lettres dont je parle seroient ensevelies dans l'oubli , du moins si l'on juge des premières par les dernières ; mais il n'en seroit pas de même de l'histoire de la Médecine , & personne n'ignore que les matériaux qui servent à la rendre complete méritent d'être conservés. D'ailleurs les Gens de Lettres ne sont point fâchés de connoître tous les talens de ceux qui excellent dans quelque genre.

Quand je dis que je n'ai pu

découvrir aucun des Ouvrages dont je viens de parler , ce n'est pas qu'il n'y ait à la Bibliothèque du Roi un exemplaire de la Thèse *de Ileo* ; mais il est défectueux en une partie essentielle. Car les planches y manquent , & cependant elles sont nécessaires à l'intelligence de l'Ouvrage qui y renvoie à chaque page. Je regarde donc cet exemplaire comme n'étant gueres au-dessus de rien. En conséquence si quelque Curieux , à l'occasion de ce Recueil , se souvient d'avoir dans sa Bibliothèque quelque une des pièces que je n'ai pû recouvrer , il fera plaisir à M. Chicoyneau, Premier

Médecin du Roi , qui s'intéresse , comme de raison , à la gloire de son beau-pere , de me les communiquer , soit en les adressant à lui , ou au Libraire qui débite ce Recueil. Par ce moien je me trouverai en état de m'acquitter de la commission dont on m'a fait l'honneur de me charger , de donner une édition complète des Ouvrages de son illustre prédécesseur. Je promets à ceux qui voudront faire ce plaisir à M. le Premier Médecin , & à moi , de leur faire remettre promptement , & sûrement , ce qu'ils auront bien voulu me communiquer. J'avertirai, avant que de quitter cette ma-

tiere , que M. Chirac a d'abord emprunté le nom de Julien pour écrire contre M. Vieussens. Il est bon qu'on soit instruit de cette anecdote , pour prévenir l'erreur que le changement de nom pourroit occasionner. J'ajoute que ces Lettres roulent comme les autres sur l'extraction de l'acide du sang.

La traduction des deux Theses de M. Silva , la découverte des trois Ouvrages de M. Chirac dont je viens de parler, la réflexion que je fis que trois, ou quatre feuilles de Consultations remplissoient assez mal le titre du Recueil , qui semble annoncer que cette derniere

espece d'Ouvrages en fait un objet considérable ; l'énorme grosseur qu'auroit eu le volume, si j'eusse persisté dans l'idée de n'en faire qu'un ; m'ont déterminé à le partager en deux parties à peu près égales , & à chercher quelques autres Consultations pour joindre à celles que j'avois déjà. J'aurois souhaité que mes porte-feuilles fussent mieux fourni de celles qui ont été signées par des noms assez célèbres pour aller de pair avec ceux des Chirac , & des Silva ; à leur deffaut j'ai tâché de suppléer par d'autres, que des personnes, aux lumières de qui je m'en rapporte bien plus sûrement qu'aux
miennes ,

P R E F A C E. xvij

miennes , ont crû dignes de grossir mon Recueil. Mais comme leur Auteur n'est point assez présomptueux pour prétendre marcher d'un pas égal avec les hommes Illustres , dont les noms se trouvent au bas de leurs Consultations , le Lecteur me permettra de ne pas le mettre de moitié de la confiance qui m'a été faite.

Après l'avoir entretenu de ce qui a donné occasion à ce Recueil, & déterminé à y faire entrer les pieces qui y sont comprises, il ne me paroît pas hors de propos de lui en donner une idée.

Il trouvera en tête l'éloge historique de M. Chirac , lû à

l'Académie Roiale des Sciences , & déjà imprimé dans les Mémoires de cette Compagnie , & dans les Oeuvres de M. de Fontenelle , qui l'a composé. Il suffit de citer l'Auteur pour faire l'éloge de l'ouvrage.

J'ai mis à la suite une Epitaphe Latine faite par une personne attachée à la famille de M. Chirac , mais que cette famille n'a point voulu faire graver sur son tombeau , par deux raisons ; l'une , qui fut dite en public , est qu'on y prodigue à ce grand homme des éloges trop fastueux ; l'autre , que j'ai apprise de gens fort en état de parler pertinemment sur ce

sujet , est que l'Auteur trop enthousiasmé du mérite de son état passé , a trop oublié ce qu'il doit à son état présent ; ce qui lui a fait prêter à M. Chirac des sentimens diamétralement opposés à ceux qu'il a toujours fait paroître pour sa Profession. Comme , indépendamment de ces différens reproches , ce morceau efface beaucoup de ceux que l'impression a rendu publics , j'ai crû faire plaisir au Lecteur en le lui communiquant.

Je comptois le faire suivre de l'éloge historique de M. Silva , prononcé par M. le Président Barbot , Secrétaire de l'Académie des Belles-Lettres,

Sciences , & Arts , établie à Bordeaux , à laquelle M. Silva a été associé peu de tems avant sa mort ; mais M. Silva fils aiant fait inutilement tous ses efforts pour obtenir une copie de cet éloge , il sera remplacé par quelques Mémoires historiques , où l'on trouvera du moins les époques les plus brillantes de la vie de M. son pere. Quelque imparfaits qu'ils soient , la part qu'on prend à tout ce qui interesse les Grands Hommes , & surtout dans le país auquel leur mérite , & leurs talens ont fait honneur , m'assure de l'accueil que le Public leur fera.

La quatrième piece est une

Dissertation pratique de M. Silva sur la petite Vérole. Voici l'histoire de ce morceau. Il regna à Paris en 1723. une petite vérole extrêmement maligne , & meurtrière. M. Silva , comme très-répandu dans la pratique , eut sa bonne part des malades qu'elle attaqua , & comme il avoit acquis la confiance des personnes les plus distinguées , qui n'en étoient pas plus exemptes que les gens du plus bas étage , il eut le malheur d'en avoir un grand nombre à traiter. Il mourut donc entre ses mains plusieurs personnes de distinction , & suivant l'usage , on ne manqua pas d'accuser

xxij *P R E F A C E.*

sa pratique , soit à la Cour ,
soit à la Ville.

En conséquence , M. Dordart , alors premier Médecin , lui demanda l'histoire de l'Epidémie regnante , & la manière dont il traitoit ceux qui en étoient attaqués, & M. Silva composa en forme de Lettre la Dissertation dont il s'agit , mais dont il souhaita , en me donnant son manuscrit pour le faire copier , que je retranchasse tout ce qui ressent le stile épistolaire. C'est le seul changement qu'on y ait fait. J'y ai conservé , & fait imprimer les noms des malades attaqués des différens accidens de la maladie regnante , qui

sont peut-être défigurés par quelques fautes d'orthographe, excusables quand il s'agit de noms propres, & qui attesteront, mieux que tous les discours, que M. Silva avoit la confiance des personnes du premier rang.

Le reproche d'innovation qu'on fesoit à M. Silva étoit principalement fondé sur l'usage de l'émétique qu'il employoit ordinairement dans le commencement de la maladie, & sur la saignée réitérée, au pied par préférence, & souvent sans qu'elle eut été précédée de celle du bras; méthode, disoit-on, inouïe jusqu'à lui; méthode inconnue

aux Praticiens étrangers.

Il ne seroit point difficile de le justifier pleinement aux yeux des gens du métier , s'ils ignoroient assez les principes de leur Art , pour adopter sérieusement ces idées populaires. Mais , pour se donner des bornes , & prendre en même tems le moien le plus simple pour confondre & les Médecins , & ceux qui sans connoissances veulent s'ériger en juges de leur conduite , je me contenterai de transcrire ici deux passages de la Médecine raisonnée du célèbre M. Frédéric Hoffmann , Premier Médecin du Roi de Prusse , l'un des plus grands Praticiens
que

que l'Allemagne ait produits.
Voici comme il s'explique au
sujet des émétiques , Tome
VIII. p. 184.

„ Si nous consultons l'ex-
„ périence , elle nous confir-
„ mera la vérité de notre prin-
„ cipe. Car il est certain qu'il
„ n'y a pas de remede plus
„ efficace pour couper tout
„ d'un coup racine aux gran-
„ des maladies , & surtout à
„ celles qui sont l'effet de la
„ contagion , comme la pes-
„ te , la dysenterie , les fievres
„ d'armées , & celles de mau-
„ vais caractere , produites
„ par un ferment répandu
„ dans l'air , qu'un émétique
„ doux , administré dans le

„ moment qu'on commence
„ à ressentir les atteintes. Car
„ c'est le moien de faire for-
„ tir sur le champ , & l'amas
„ des liqueurs qui se trouvent
„ dans les premieres voies ,
„ & le ferment maladif qui
„ est descendu avec la salive
„ dans le ventricule , avant
„ qu'il passe dans la masse du
„ sang , & qu'il attaque le
„ genre nerveux. Un éméti-
„ que doux , ou un purgatif
„ leger , aiant balaié les pre-
„ mieres voies , & les aiant
„ vuidé des mauvaises hu-
„ meurs qu'elles contenoient,
„ diminue beaucoup les acci-
„ dens , & rend beaucoup
„ plus aisée la cure de la pe-

„ tite vérole , de la rougeole ,
„ du pourpre , & de beau-
„ coup des fievres continues ,
„ des fievres bilieuses , & ar-
„ dentes , & même de celles
„ qui accompagnent les atta-
„ ques de goutte ; parce que
„ l'augmentation des spasmes
„ qui s'ensuit de l'accroisse-
„ ment de la maladie est cau-
„ se que ces impuretés rete-
„ nues au-dedans du corps ,
„ aigrissent extrêmement la
„ maladie , & les accidens. „

Il est évident par ce passage
que la pratique de M. Silva ,
au sujet des émétiques dans la
petite vérole , ne lui est pas
particuliere , & même est re-
commandée dans un país où

l'on n'a point encore crû qu'il fut du bel air de mépriser les Anciens , & leur doctrine. On verra par le passage suivant que , bien que la saignée n'y ait point acquis le même crédit qu'en France , on ne la regarde pas comme un remede dangereux , & même qu'il s'en faut de beaucoup qu'on en porte un jugement aussi défavantageux. Voici comme le même Auteur s'explique à son sujet , Tome IX. du même Ouvrage , p. 23.

» La saignée n'est point ab-
 » solument dangereuse, & mê-
 » me elle est quelquefois d'un
 » très - grand secours, quand
 » elle est employée avec pru-

» dence , dans les fievres
» même exanthématiques ,
» péthéchiales , pourprées , la
» petite vérole , la rougeole ,
» & la peste même. »

Il remarque en conséquence de ce principe que la saignée est nuisible , lorsque les sujets manquent de sang , que les forces sont languissantes dès le commencement de la maladie , &c. Puis il ajoute ,

» mais c'est toute autre chose
» lorsque la trop grande
» abondance du sang , & sa raréfaction causée par la chaleur de la fièvre , étendent
» si violemment les membranes du cœur , & des artères , que leur systole en

XXX *P R E' F A C E.*

est diminuée, & empêchée,
ce qui fait que le sang ne
peut aborder en liberté, &
avec force, aux petits vais-
seaux de la peau, & que la
matière nuisible qui s'y trou-
ve mêlée ne peut se faire
jour par sa surface. Alors la
raison fait connoître qu'en
évacuant une partie du sang
on facilite la circulation du
reste, qu'on rétablit l'éga-
lité entre la réaction des
membranes, & l'effort des
liqueurs qui y sont pouf-
sées, en un mot qu'on re-
met l'équilibre entre les
mouvemens alternatifs de
systole, & de diastole, qui
operent à souhait la sépa-

„ ration , & l'évacuation , des
 „ humeurs nuisibles. C'est ce
 „ qu'on voit très-souvent dans
 „ les sujets jeunes , & plétho-
 „ riques , de constitution san-
 „ guine , dans ceux qui sont
 „ accoutumés à la bonne che-
 „ re , & à l'usage du vin , qui
 „ mènent une vie oisive , &
 „ sédentaire , ou lorsque la
 „ diminution des excrétions
 „ causée par la fougue non
 „ reprimée des passions , a
 „ produit une abondance de
 „ liqueurs. Les sujets ainsi dis-
 „ posés ne peuvent se passer
 „ de saignées quand ils sont
 „ attaqués de fièvres pour-
 „ preuses , pétéchiâles , catar-
 „ reuses bénignes ou mali-

„ gnes , sans s'exposer à un
 „ danger évident. Au con-
 „ traire tout réussit à souhait ,
 „ lorsque la diminution de la
 „ pléthore facilite la liberté
 „ du mouvement progressif
 „ du sang. „

M. Hoffmann parleroit-il mieux pour M. Silva , quand il auroit entrepris de faire son apologie ? Car quelles bornes prescrit-il à la saignée ? Il veut qu'on tire assez de sang pour faciliter la circulation du reste. Peut-on reprocher à M. Silva d'avoir été au-delà ? Il n'y a qu'à lire pour se convaincre du contraire. Il est vrai que M. Hoffmann ne spécifie pas la saignée , qui mérite la pré-

férence. Mais l'expérience a suffisamment confirmé la doctrine que M. Silva a établie dans son Traité sur les Saignées , suivant laquelle celle du pied doit être préférée dans tous les engorgemens de la tête , & les objections qu'on lui a faites ne lui ont donné aucune atteinte. En voilà plus qu'il n'en faut sur la quatrième piece qui compose notre Recueil. Je passe à la cinquième.

C'est une Dissertation de M. Jean - Maurice Hengstmann , & non Jean-Baptiste , comme je l'ai laissé passer par inadvertence dans le titre de cette Dissertation , sur l'inuti-

lité des médicamens tirés de
 païs étrangers , composée par
 lui pour sa These de Docteur ,
 & soutenue en 1730 dans
 l'Université d'Helmstad sous
 ce titre , de *Medicamentis Ger-*
maniae indigenis , Germanis suffi-
cientibus. Le but de cet Ouvra-
 ge est très-interessant. L'Au-
 teur prétend y prouver que
 chaque païs produit les reme-
 des nécessaires à guérir les ma-
 ladies de ses Habitans, & met
 cette vérité en évidence pour
 l'Allemagne , où l'Ouvrage à
 été composé. Ce principe , qui
 est aussi celui de Thomas Bar-
 tholin dans son traité de *Medi-*
cina Danorum domestica, de Bor-
 richius dans celui qu'il a com-

posé sous le titre de *usu plantarum indigenarum*, de Jean Beverovicus dans son *A'YTA'PKEIA Batavia, sive introductio ad Medicinam indigenam*, méritant d'être adopté par tous les Ecrivains, comme il l'a été par le Docteur Derham dans sa Théologie Physique; j'ai crû que l'essai de Médecine indigène du Docteur Allemand, pourroit produire cet effet avantageux, soit qu'elle servît à réveiller, ou à faire naître, des idées qui pourront engager quelques-uns des Lecteurs à travailler à nous affranchir du tribut que le soin de notre santé, ou, pour mieux dire, l'indifférence que nous

xxxvj P R E F A C E.

avons pour nos propres richesses , & l'admiration pour les étrangères , nous oblige de paier aux païs les plus éloignés. Mais je n'aurois réussi qu'à demi , si ceux qui acquerront des connoissances en ce genre négligent d'en faire part au Public.

La sixième piece est une These que M. Silva fit soutenir en 1713. dans les Ecoles de la Faculté de Paris , sur la question *An seminis virilis auracum sanguine muliebri permiscetur in conceptu ?* Il y établit un sentiment , que je crois nouveau , que l'esprit séminal est porté à l'ovaire , & à l'œuf qu'il rend fécond , par la voie

P R E F A C E. xxxvi]

de la circulation , en se mêlant au sang de la femme. La These fut soutenue par M. Pierre Afforty.

La septième est une autre These que M. Silva fit soutenir dans les mêmes Ecoles en l'année 1730. sur la question *an semper inflammationibus Revulsio ?* Elle fut soutenue par M. Paul-Jacques Malouin.

On me demandera peut-être si ces deux Ouvrages sont bien réellement de M. Silva.

Je réponds qu'ils sont imprimés sous son nom , & que j'ai vu M. Silva travailler au dernier. Au reste qu'importe au Public que ces deux Ouvrages soient à lui comme pere naturel , ou comme pere adop-

xxxviii *P R E' F A C E.*

tif ? Ne suffit-il pas pour , me mettre à l'abri des reproches , qu'il les ait assez estimés pour consentir qu'ils parussent sous son nom ? D'ailleurs le second a un mérite qui seul auroit suffi pour me déterminer à en faire usage dans ce Recueil. Il contient un précis exact de son *Traité de la Saignée* , Ouvrage devenu fort rare , & dont l'extrait peut tenir lieu de l'Ouvrage même à ceux qui ne pourront le recouvrer , & servir à rappeler à ceux qui l'ont lû , des idées qui commencent peut-être à s'effacer.

La huitième pièce , qui termine le premier Volume , est une Lettre écrite à M. Regis sur la structure des Cheveux ,

P R E' F A C E. xxxix

par M. Chirac , alors Conseiller du Roi , & Professeur en l'Université de Médecine de Montpellier. Elle fut imprimée en cette Ville au commencement de l'année 1688. Ce morceau devenu fort rare , fera sans doute plaisir au Lecteur , & lui fera connoître que son illustre Auteur étoit aussi propre à manier le scalpel , que la plume.

La neuvième pièce, qui est la première du second Volume , est une These que M. Chirac fit soutenir à Montpellier en l'année 1692. sur cette question , *an incubo ferrum rubiginosum* ? Il y prouve que la rouille de fer est le remede le

plus approprié contre le Cochemart. Elle fut soutenue par un Parisien nommé Jean-Baptiste de Rosnel.

Les deux pieces suivantes sont deux Lettres , qui , comme on l'a dit plus haut , sont les dernieres de cinq que M. Chirac a écrites contre M. Vieussens , à l'occasion d'une dispute qui s'éleva entre eux au sujet de l'extraction de l'acide du sang , découverte prétendue que chacun s'attribuoit , avec cette différence , que M. Vieussens croioit en tirer beaucoup de gloire , & que M. Chirac la mettoit à sa juste valeur. Leur lecture fera voir que les grands hommes

ne

ne sont point exempts de foiblesses , & qu'un fort petit objet suffit pour mettre un Auteur de mauvaise humeur. Je suis fort persuadé que quand l'un & l'autre a regardé de sang froid ce que la chaleur de la dispute lui avoit fait faire , ou dire , il a souhaité de bon cœur que ce fut à recommencer. Le premier de ces deux Ouvrages fut imprimé à Montpellier au mois de Décembre 1698 sous le nom de M. Chirac ; & le second , publié sous le nom de Julien , est daté de Maubeuge au mois de Janvier 1699. Ces dattes pourront aider à découvrir les trois autres Lettres

qui ont échappé à mes recherches. Elles doivent être de l'année 1698, & publiées sous le nom de M. Chirac , ou le faux nom de Julien.

On verra dans une note qui est à la suite de la Lettre sur les Cheveux , que la découverte de leur bulbe a été contestée à M. Chirac par feu M. Soraci. En lisant l'Ouvrage de ce dernier , je n'entendis point du tout cette plaisanterie répétée plusieurs fois , *Petrus Julianus de Chiraciis* , *Petrus Chiracius de Julianis* , dont j'ai conçu le sens quand j'ai vû que M. Chirac s'étoit déguisé plusieurs fois sous le nom de Julien.

Le Recueil est terminé par une Collection de vingt-neuf Consultations Médicinales , dont la plus grande partie est précédée des Mémoires sur lesquels elles ont été données, & quelques - unes suivies de de l'effet qu'elles ont produit. Je ne vois rien à ajouter à ce que j'en ai dit ci-devant , si ce n'est que les seconde, troisiéme, & quatriéme Consultations , dont les deux premieres sont signées de M. Chirac , la derniere de M^{rs}. Silva , & Boyer , ont été faites pour un Prince d'Allemagne.

On ne peut douter après avoir fait la lecture de ce qui précède , que le présent Re-

cueil n'ait été fait du consentement de M. Chicoyneau , Premier Médecin du Roi , & de M. Silva , Conseiller au Grand Conseil , fils du célèbre Médecin dont on a déjà parlé plusieurs fois. Je n'ai point de preuve par écrit du consentement du dernier ; mais en lisant les Mémoires pour servir à la vie du pere , on verra des détails que je ne puis tenir que du fils. Quand à M. le Premier Médecin , son consentement est porté dans une Lettre que je transcris toute entière , par rapport aux sentimens de M. Chirac sur l'application des principes de Méchanique à la Mé-

decine. J'aime mieux qu'on croie que la vanité y a quelque part que de laisser ignorer au Public ce que ce grand homme pensoit sur cette importante matiere. Voici comme M. Chicoyneau s'explique.

„ Je ne puis , Monsieur ,
 „ que fort approuver votre
 „ projet concernant l'impres-
 „ sion de tous les Ouvrages ,
 „ & de plusieurs Consulta-
 „ tions choisies de M. Chi-
 „ rac , mon illustre prédéces-
 „ seur , & très-cher beau-pe-
 „ re , persuadé que vous vous
 „ en acquitterés très-bien , &
 „ que son exécution ne con-
 „ tribuera pas peu à l'avan-
 „ tage , & aux progrès d'une

» profession que nous ne sau-
» rions assez cultiver, & dont
» la réputation nous doit être
» extrêmement chere. Quoi-
» qu'il y ait tout lieu de pré-
» sumer de l'adoption, & de
« l'introduction des princi-
» pes tirés de la Méchanique
» pour l'explication des faits
» qui regardent l'état naturel,
» & contre nature du corps
» humain, que si M. Chirac
» avoit eu le loisir de revoir
» les Ouvrages dont il s'agit,
» il n'auroit pas manqué com-
» me il le témoignoît as-
» sez souvent dans ses entre-
» tiens ordinaires, de réfor-
» mer à cet égard la plûpart
» des raisonnemens répandus

„ dans ses Dissertations sur la
„ nature des principes qui
„ constituent les liquides, ou
„ les humeurs , & sur leur
„ maniere d'agir , & qu'il au-
„ roit beaucoup plus donné
„ à la Méchanique , je veux
„ dire au jeu des solides qu'au
„ mouvement de raréfaction,
„ & de fermentation des flui-
„ des ; cependant comme la
„ doctrine de l'oscillation , &
„ du ressort de ces premieres
„ parties ne laisse pas d'être
„ employée par M. Chirac
„ dans tous ses écrits , & que ,
„ sans s'arrêter à des explica-
„ tions purement scholasti-
„ ques , ils sont remplis d'une
„ saine pratique fondée sur

xlviij *P R E' F A C E.*

„ l'expérience, & sur un très-
„ grand nombre d'observa-
„ tions certaines, & évidentes,
„ il est sans doute très avan-
„ tageux au bien Public qu'ils
„ soient tirés de l'obscurité
„ où ils étoient ensevelis, &
„ mis dans le plus grand jour.
“ Je ne puis donc encore une
„ fois qu'applaudir aux soins
„ que vous voulés bien vous
„ donner pour faire une nou-
„ velle édition de routes les
„ Oeuvres imprimées de M.
„ Chirac, & je consens très-
„ volontiers que vous en ob-
„ teniés le Privilege en votre
„ nom. Ce travail si utile, ma-
„ nié, & réduit dans l'ordre
„ convenable par une plume
aussi

„ aussi sçavante que la vôtre ,
 „ augmentera sans doute l'es-
 „ time générale que vous vous
 „ êtes acquise par votre appli-
 „ cation assidue aux différen-
 „ tes parties de la Profession .
 „ En mon particulier vous me
 „ trouverez toujours prêt à
 „ rendre à votre mérite la jus-
 „ tice qui lui est si légitime-
 „ ment due , & à vous mar-
 „ quer que je suis parfaite-
 „ ment, &c.

Ce seroit faire tort à la pé-
 nétration du Lecteur que d'es-
 saier de lui faire connoître par
 des exemples tirés des Ouvra-
 ges mêmes de M. Chirac ,
 avec quelle facilité on peut
 substituer les principes des

I *P R E' F A C E.*

Médecins Méchaniciens , à
ceux des Humoristes , qu'il a
employés ; & je ne suis point
assez de ses ennemis pour lui
envier ce plaisir.





MEMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE LA VIE

DE

M. CHIRAC.



PIERRE CHIRAC na-
quit en 1650 à Conques
en Rouergue , de Jean
Chirac , & de Marie Ri-
vet , Bourgeois de cette petite Vil-
le , & dont la fortune étoit fort
étroite. Quoique Fils unique , il
n'eut point de meilleur parti à
prendre , après ses études , que de
se destiner à l'Eglise , qui lui pa-
rut une ressource presque absolu-
ment nécessaire. En étudiant la
Théologie , il ne laissa pas de s'ap-

pliquer par curiosité à la Philosophie de Descartes , qui avoit déjà pénétré jusques dans le Roïer-gue. Quand il s'en fut rempli autant qu'il l'avoit pû sans aucun secours , il crut pouvoir sortir de Conques , & il alla à Montpellier , où cette même Philosophie , naissante aussi , commençoit à remuer les esprits. Il fut bientôt connu dans cette Ville , quoiqu'accoutumée depuis long-tems à la science & au mérite.

M. Chicoyneau, Chancelier & Juge de l'Université de Montpellier , prit chez lui en 1678 M. Chirac , qu'il regardoit déjà comme grand Physicien, pour lui confier la direction des études de deux de ses Fils , qu'il destinoit à la Médecine. Il fut si content du Maître qu'il leur avoit donné , qu'il voulut songer solidement à ce qui pouvoit lui convenir , & comme il lui trouvoit peu de vé-

fitable vocation pour l'état dont il portoit l'habit , & d'ailleurs beaucoup d'acquis dans la Physique , il le détermina à en profiter pour embrasser la profession de Médecin.

M. Chirac devenu membre de la Faculté de Montpellier en 1682, y enseigna , cinq ans après , les différentes parties de la Médecine. On sentit bientôt le prix des Leçons qu'il dictoit à ses Auditeurs. Elles n'avoient pas le sort ordinaire de périr entre les mains de ceux qui s'étoient donné la peine de les écrire ; on se les transmettoit des uns aux autres , & c'étoit une faveur ; & encore aujourd'hui elles sont un trésor que l'on conserve avec soin. On recueilloit avec le même empressement les discours qui en étoient l'explication , toujours plus étendus , & encore plus approfondis que les leçons ; on rassembloit ,

on réunissoit ce que différentes personnes en avoient retenu , & on travailloit à en faire un corps ; tant on étoit animé par l'espérance d'une grande instruction.

Outre les leçons publiques , M. Chirac faisoit chez lui des Cours particuliers , plus instructifs encore pour ses disciples , & même pour lui , à cause de la liberté de la conversation. Les Etrangers y couroient en foule , & Montpellier se remplissoit d'habitans qu'il lui devoit.

Quand il fut assez plein de théorie , il se mit dans la pratique. M. Barbeyrac y tenoit alors le premier rang à Montpellier , & son nom vivra long-tems. M. Chirac le prit pour guide , & pour modele , avec les restrictions néanmoins qu'un grand homme met toujours à l'imitation d'un autre , sans renoncer aux connoissances particulieres qu'il pouvoit avoir

acquises , ni à des vûes dont la nouveauté eût peut-être empêché M. Barbeyrac lui-même d'oser les approuver.

En 1692. M. le Mareschal de Noailles lui donna , de l'avis de M. Barbeyrac , la place de Médecin de l'Armée de Roussillon. Il fut en 1693 au siège de Roses , après lequel une Dysenterie épidémique se mit dans l'Armée. Le Ministre de la Guerre lui envoya de Paris de l'Ipécacuanha , qui y étoit encore nouveau , & connu seulement sous le nom de *Remede du Médecin Hollandois*. Il en donna avec opiniâtreté , & de toutes les façons , sans en pouvoir tirer aucun bon effet. A la fin , réduit à trouver sa ressource en lui même , il donna du lait coupé avec la lessive de sarment de vigne , & il eut le plaisir de voir presque tous ses malades guéris.

Quelques années après il y eut
e iiij

à Rochefort une autre maladie épidémique , qu'on appelle de *Siam* , beaucoup plus cruelle que la dysenterie , nouvelle dans nos climats , & effrayante par le seul spectacle. M. Begon , Intendant de cette Ville , demanda au Roy M. Chirac , déjà très - célèbre , singulièrement pour les cas extraordinaires. Il eut recours à l'ouverture des cadavres , plus nécessaire que jamais dans un mal inconnu. Il en ouvrit peut-être cinq cens , travail énorme , & qui demandoit une violente passion de s'instruire. Il vit le mal dans ses sources , & s'en assura si bien , que comme il crut qu'il en pourroit être attaqué lui-même , il composa un grand Mémoire de la maniere dont il vouloit être traité en ce cas-là , & de tout ce qu'il y avoit à faire selon les différens accidens dont la maladie étoit susceptible ; car il prévoioit

tout , il détailloit tout Il chargeoit de l'exécution un Chirurgien seul , en qui il avoit pris confiance , & prioit instamment M. Begon de ne pas permettre qu'aucun autre s'en mêlât. Pour l'honneur de M. Chirac , il fut attaqué de la maladie , traité selon ses ordres , & guéri. Il lui en resta seulement la suite ordinaire , une jaunisse , & sa convalescence fut très-longue.

Ce fut pendant ce séjour de Rochefort , où il traita beaucoup de petites véroles , qu'il découvrit que dans ceux qui en étoient morts il y avoit inflammation de cerveau. Il eût donc fallu les saigner pour la prévenir , & même saigner du pied pour faire une diversion , ou *révulsion* du sang en embas. Mais saigner dans la petite vérole ! saigner du pied , surtout des hommes ! quelle étrange pratique ! n'en meurt-on pas

toujours ? Et en effet la saignée du pied dans les hommes étoit presque toujours suivie de la mort, parce qu'on n'y avoit recours que trop tard , & dans les cas désespérés. Un violent préjugé sur ce sujet , bien établi , bien enraciné chez les peuples , ne l'étoit pas moins chez les Médecins , qui de plus ne se vouloient pas laisser renvoyer à l'école. Ils ne l'accusoient que d'ignorance , ou de témérité , tandis que le peuple l'accusoit d'un dessein formé contre les jours du genre humain. Il soutint courageusement sa pratique , malgré les clameurs qui s'élevoient de toutes parts ; ses malades guérissoient , les autres mouroient , du moins en beaucoup plus grand nombre , & il n'étoit encore gueres justifié.

C'est lui qui a réglé aussi , mais avec moins de contradiction , la maniere généralement reçue dont

On conduit aujourd'hui le remede d'une autre maladie du même nom. Les grands Médecins sont ceux dont la pratique fondée sur les principes d'expérience établis, est la plus sûre , & la plus heureuse , mais ceux qui établissent solidement de nouveaux principes , sont d'un ordre plus élevé. Les uns portent l'Art , tel qu'ils le trouvent , jusqu'où il peut aller, les autres le portent plus loin qu'il n'alloit. Aussi M. Silva , si bon juge en ces matieres , & si intéressé à ne pas souffrir des usurpateurs dans les premiers rangs , a dit qu'il appartenoit à M. Chirac d'être législateur en Médecine.

Après s'être entièrement remis des fatigues & de sa maladie de Rochefort , il avoit repris à Montpellier ses anciennes fonctions de Professeur , & de Médecin. Là il eut deux contestations à essuyer , & même plus que des contesta-

tions ; car elles devinrent des procès en Justice. Il s'agissoit de la découverte de l'Acide du Sang avec M. Vieussens , célèbre Docteur de la même Faculté , & de la structure des Cheveux avec M. Soraci , Médecin Italien. Ni l'un ni l'autre sujet n'étoient dignes de la chaleur qui s'y mit. On est assez persuadé de son propre mérite , cependant il ne nous rassure pas assez pour nous procurer quelque tranquillité , quand on nous attaque. Le nom de M. Chirac ne laissoit pas de croître de jour en jour ; les Provinces voisines profitoient souvent de la proximité ; on l'appelloit pour les malades de distinction , & sa réputation contribuoit beaucoup à affermir celle de la fameuse Ecole de Montpellier.

En 1706. feu M. le Duc d'Orleans partit pour aller commander l'Armée de France en Italie.

Il laissoit son premier Médecin à Paris , & comme il lui en falloit un auprès de sa personne , M. le Comte de Nocé , qui avoit fort connu M. Chirac à Montpellier , le proposa par zele pour un Prince à qui il étoit infiniment attaché. La voix publique parloit comme lui ; le choix fut fait , & eut les suites les plus heureuses. M. le Duc d'Orleans au siège de Turin fut très - dangereusement blessé au poignet , & se trouvoit sur le point d'en perdre le bras , lorsque M. Chirac imagina de lui mettre ce bras dans des Eaux de Balaruc , qu'on fit venir. Ce remede si simple , & auquel il eut été si naturel de ne pas penser , produisit une parfaite & prompte guérison , presque miraculeuse. Il en a fait l'histoire dans une grande Dissertation en forme de Thèse *sur les Playes* , ouvrage qui , par la solidité & l'abondance de l'inf-

truction , se fait pardonner sans peine une grande négligence de stile.

L'année suivante ce Prince mena encore avec lui en Espagne M. Chirac , que la grande réputation qu'il y acquit obligea d'y demeurer quelque tems après la campagne finie.

Au retour d'Italie & d'Espagne il vint à Paris , & il en goûtoit fort le séjour. M. le Duc d'Orleans qui avoit M. Homberg pour premier Médecin , & ne croioit pas que toute autre place fût digne de M. Chirac , voulut le renvoyer à Montpellier avec toutes les récompenses dûes à ses services ; il craignoit d'ailleurs qu'un homme de ce mérite ne fut pas vû de trop bon œil à Paris , & peut-être à la Cour , qui n'avoit pas été trop consultée sur ce choix. Mais M. Chirac avoit trop bien senti les avantages de Paris ,

il obtint sans peine d'y demeurer, & il acheta le droit d'y exercer la Médecine par une des Charges de la Maison du Prince.

Il lui manquoit assez de choses , presque nécessaires en ce païs-ci. Il parloit peu , seichement , & sans agrément. Il ne faisoit gueres aux malades ces explications circonstanciées & détaillées de leurs maux , qu'ils ne sont pas ordinairement capables d'entendre , & qu'ils écoutent pourtant avec une espece de plaisir. Il leur présentoit dans les occasions l'idée désobligeante , quoique vraie , qu'il y avoit de la fantaisie & de la vision dans leurs infirmités. Il leur nioit sans détour jusqu'à leur sentiment même , & combien les femmes principalement en devoient-elles être choquées ? Il se pretoit peu aux objections souvent puériles des malades , ou de leurs familles , & on n'arrachoit

jamais de lui aucune complaisance, aucune modification à ses décisions laconiques. Heureux les malades, quand il avoit pris le bon chemin ! il n'étoit gueres consolant, & n'avoit presque qu'un même ton pour annoncer les événemens les plus opposés. De plus il apportoit des pratiques nouvelles, & certainement il devoit avoir quelques mauvais succès, qui plus certainement encore seroient bien mis en évidence, & bien relevés.

Malgré tout cela, à peine fut-il fixé à Paris qu'il y eut une vogue étonnante. Sa rue étoit incommodée de la quantité de carrosses qu'on lui envoioit de tous côtés. On peut croire que la nouveauté y avoit quelque part, puisque Paris étoit le lieu de la scène ; mais il falloit au fond que de grandes & de rares qualités eussent surmonté à ce point-là tout

ce qui lui étoit contraire. En effet , il avoit ce qu'on appelle *le coup d'œil* d'une justesse & d'une promptitude singuliere , & peut-être unique. C'étoit une espece d'inspiration , dont la clarté & la force prouvoient la vérité , du moins pour lui. Par-là le plus difficile étant fait , il formoit en lui-même le plan de la cure , & le suivoit avec une constance inébranlable , parce qu'il n'auroit pû s'en départir sans agir contre des lumieres qui le frapportoient si vivement. Ceux qui n'en ont que de moindres , ou de moins vives , peuvent n'être pas si constans , & même ne le doivent pas. Les malades prenoient d'autant plus de confiance en lui , qu'ils se sentoient conduits par une main plus ferme. Son inflexibilité leur assuroit combien il comptoit d'avoir pris le bon parti , & ils s'encourageoient par ses rigueurs. Ils

voioient encore que si les occasions le demandoient , il hazardoit volontiers pour eux sa propre réputation. Lorsqu'il jugeoit nécessaire un de ces coups hardis qui lui étoient particuliers , & que le malade étoit important , il sçavoit qu'il se rendoit responsable de l'événement , & que s'il étoit fâcheux , les cris d'une famille puissante soulevoient aussitôt le public contre lui ; cependant il ne mollissoit point ; il ne préféreroit point la route ordinaire , plus périlleuse pour le malade , mais moins pour le Médecin ; & il vouloit , à quelque prix que ce fut , avoir tout fait pour le mieux.

A la mort de M. Homberg , qui arriva en 1715. M. le Duc d'Orleans , déjà Régent du Roiaume , le fit son premier Médecin ; choix presque nécessaire , qui lui donnoit un nouvel éclat , & eut augmenté , s'il eut été possible , sa

grande pratique de Paris. L'année suivante il entra dans l'Académie en qualité d'Associé libre, &, sans ses occupations continuelles & indispensables, on lui reprocheroit d'avoir trop joui des privilèges de ce titre.

En 1718. il succéda à M. Fagon dans la Surintendance du Jardin du Roi. Il étoit à la source des graces, puisque le Prince Régent en étoit le maître, & qu'il aimoit tant à en faire.

En 1720. Marseille fut attaquée d'une maladie d'abord inconnue, mais qui dès sa naissance faisoit de grands ravages. M. Chirac offrit au Régent d'y aller, afin que la Ville qui se verroit secourue par le Gouvernement, en prît plus de courage pour se secourir elle-même. Son offre ne fut pas acceptée. Il proposa en sa place Messieurs Chicoyneau & Verny, célèbres Médecins de Mont-

pellier , dont il garantit le sçavoir , le zele , & l'intrépidité ; & les ordres pour leur voiage furent donnés par S. A. R. M. Chicoyneau étoit le même dont il avoit été Précepteur , & de plus c'étoit son gendre ; car la fille unique du Précepteur étoit devenue un assez bon parti pour épouser le disciple. Il étoit juste que la maison par où il avoit commencé sa fortune , & qui lui en avoit ouvert la route , en profitât.

Messieurs Chicoyneau & Verny arrivés à Marseille trouverent la peste , accompagnée de toute la désolation , de toute la consternation , de toutes les horreurs , qu'elle a jamais traînées après elle. La Ville n'étoit presque plus habitée que par des cadavres , qui jonchoient les rues , ou par des mourans abandonnés qui n'avoient pas eu la force de fuir. Nulles provisions , nuls vivres ,

nul argent. M. Chirac fut , pour ainsi dire , le Médecin général de Marseille par le soin assidu dont il veilloit à tous ses besoins auprès du Régent , par les secours de toute espèce qu'il obtenoit pour elle , par toutes les lumières dont il fortifioit celles des habiles gens qu'il y avoit fait envoyer. Il procura encore à cette malheureuse Ville quatre Médecins de Montpellier , & ses amis , qu'il crut dignes d'une commission si honorable , & si peu recherchée. M. Boyer , de qui je tiens cette relation , & qui aujourd'hui pratique avec succès à Paris , fut l'un d'entre eux. Ils rassurerent d'abord le peuple par l'extrême hardiesse dont ils abordoient les malades , & par l'impunité de cette hardiesse , toujours heureuse. Peut-être , & cela ne diminueroit gueres la gloire de l'héroïsme , étoient-ils dans le sentiment de M. Chi-

rac , que la peste ne se communique pas par contagion. Quoiqu'il en soit de cette opinion si paradoxale , il seroit difficile qu'elle fut plus dangereuse, & plus funeste aux peuples, que l'opinion commune.

M. Chirac avoit conçu depuis long-tems une idée , qui eut pu contribuer beaucoup à l'avancement de la Médecine. Chaque Médecin particulier a son sçavoir qui n'est que pour lui ; il s'est fait par ses observations, & par ses réflexions, certains principes, qui n'éclairent que lui ; un autre, & c'est ce qui n'arrive que trop, s'en fera fait de tout différens, qui le jetteront dans une conduite opposée. Non-seulement les Médecins particuliers, mais les Facultés de Médecine, semblent se faire un honneur & un plaisir de ne s'accorder pas. De plus les observations d'un país sont ordinaire-

ment perdues pour un autre. On ne profite point à Paris de ce qui a été remarqué à Montpellier. Chacun est comme renfermé chez soi , & ne songe point à former de société. L'histoire d'une maladie qui aura regné dans un lieu , ne sortira point de ce lieu là , ou plutôt , on ne l'y fera pas. M. Chirac vouloit établir plus de communication de lumieres , plus d'uniformité dans les pratiques. Vingt-quatre Médecins des plus employés de la Faculté de Paris auroient composé une Académie, qui eut été en correspondance avec les Médecins de tous les Hôpitaux du Roiaume , & même des Pais étrangers , qui l'eussent bien voulu. Dans un tems où les Pleuresies , par exemple , auroient été plus communes , l'Académie auroit demandé à ses Correspondans de les examiner plus particulièrement dans toutes leurs cir-

constances , aussi-bien que les effets pareillement détaillés des remèdes. On auroit fait de toutes ces relations un résultat bien précis , des especes d'Aphorismes , que l'on auroit gardés cependant jusqu'à ce que les pleuresies fussent revenues , pour voir quels changemens, ou quelles modifications , il faudroit apporter au premier résultat. Au bout d'un tems on auroit eu une excellente Histoire de la Pleuresie , & des regles pour la traiter , aussi sûres qu'il soit possible. Cet exemple fait voir d'un seul coup d'œil quel étoit le projet , tout ce qu'il embrassoit , & quel en devoit être le fruit. M. le Duc d'Orleans l'avoit approuvé , & y avoit fait entrer le Roi ; mais il mourut lorsque tout étoit disposé pour l'exécution.

Par cette mort , que le plus grand nombre sentit douloureusement

fement, M. Chirac perdoit non-seulement un Prince de la famille Roiale , mais encore un premier Ministre. Privé de ce maître & de ce protecteur , mais toujours attaché à son auguste Maison , il quitta la Cour , & recommença à se livrer absolument à la Ville , qui regarda comme un bien pour elle le malheur d'un si grand Médecin. On lui donnoit la premiere place dans sa profession , & les plus illustres de ses Confreres y consentoient , sans prétendre même diminuer sa supériorité par l'avantage qu'il avoit des années , & de l'expérience. Il dominoit dans les Consultations comme auroit fait Hippocrate ; on l'auroit presque dispensé de raisonner , & son autorité seule eut suffi.

Il obtint du Roi en 1728 des Lettres de Noblesse , & enfin en 1730 le plus grand honneur où il pût arriver , la place de premier

Médecin vacante par la mort de M. Dodart. Tous les François zélés pour les jours de leur maître, l'avoient nommé d'une commune voix, & pour cette fois seulement les intrigues de la Cour n'eurent rien à faire.

Il attira aussi-tôt à la Cour M. Chicoyneau son gendre, qui, indépendamment de ce titre, avoit pour lui l'histoire de la peste de Marseille, & une grande capacité en Médecine, employée principalement au service des malades indigens. Le Roi le mit auprès des Enfans de France.

La nouvelle autorité de M. Chirac lui réveilla les idées de son Académie de Médecine. Les fonds nécessaires, article le plus difficile, étoient réglés & assurés, mais quand le dessein fut communiqué à la Faculté de Paris, il se trouva beaucoup d'opposition. Elle ne goûtoit point que vingt-quatre de

ses Membres composassent une petite troupe choisie , qui auroit été trop fière de cette distinction , & se feroit crue en droit de dédaigner le reste du Corps. Les plus employés devoient la former , & les plus employés pouvoient-ils se charger d'occupations nouvelles ? n'étoit-on pas déjà assez instruit par les voies ordinaires ? Enfin comme il est aisé de contredire , on contredisoit , & avec force ; & le premier Médecin trop engagé d'honneur pour reculer , persuadé d'ailleurs de l'utilité de son projet, tomboit dans l'incertitude de la conduite qu'il devoit tenir à l'égard d'un corps respectable. La douceur & la vigueur sont également dangereuses , & il se déterminoit pour les partis de vigueur, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut le 1 Mars 1732 âgé de 82 ans. Il avoit annoncé lui-même , pour pousser jusqu'au

bout la science du prognostic , qu'il n'en pouvoit échapper.

Il a laissé une fortune considérable , bien dûe à un travail aussi long , aussi assidu , aussi pénible , aussi utile à la Société. Il légua par son testament à l'Université de Montpellier la somme de trente mille livres , qui seront employées à fonder deux chaires pour deux Professeurs , dont l'un fera des leçons d'Anatomie comparée, l'autre expliquera le *Traité de Borelli De Motu Animalium* , & les matieres qui y ont rapport.

On peut juger par-là combien il estimoit l'Anatomie , & puisqu'il l'estimoit tant , on peut juger qu'il la possédoit à fond. Il alloit encore plus loin , jusqu'à la Chirurgie , & à tous les détails de cet Art , dont assez communément les Médecins ne s'inquiètent pas. Convaincu qu'ils ne devroient pas regarder les opéra-

tions manuelles comme indignes d'eux , & que toute leur gloire est de guérir , il avoit obtenu en 1726 l'établissement de six places de Médecins-Chirurgiens entretenus par le Roi , qui seroient reçus gratuitement dans la Faculté de Montpellier , à condition qu'ils exerceroient eux-mêmes la Chirurgie dans l'Hôpital de cette Ville ; mais ce dessein , qui à peine commençoit à s'exécuter , fut arrêté par des accidens étrangers , & le préjugé contraire à la réunion des deux professions , qui peut-être eut été ébranlé par cet exemple , demeura dans toute sa force. Du moins M. Chirac l'attaqua toujours par sa conduite autant qu'il le pouvoit. Il ne manquoit pas d'opérer de sa main, lorsqu'il trouvoit des malades sans secours , ou avec de mauvais secours. Aussi les plus habiles Chirurgiens de Paris l'appelloient dans toutes les gran-

g iij

des occasions , ravis d'avoir un témoin & un juge si éclairé , qui se faisoit un honneur d'être alors l'un d'entre eux. C'est à lui que l'on doit M. de la Peyronnie , qui étoit à la veille de prendre ses degrés de Docteur en Médecine à Montpellier , quand M. Chirac le détermina à prendre le parti de la Chirurgie , qu'il aimoit trop pour ne lui pas procurer un si grand sujet. Il accompagna même ses conseils d'une prédiction de ce qui arriveroit à son ami , & il a eu le plaisir de la voir accomplie.



EPITAPHIUM.

HIC Jacet Divinus prope Senex ,
Galliarum Hippocrates.

Hunc Patria Principis ac Civium experta est Servatorem ;
Europa Doctorem ,
Medicina Parentem.

Artem Medicam exceperat immani obrutam voluminum fastu ;
Deliriis opinatoris cujusque insanientem ,
Lethali mersam errorum caligine.

Ille per immensum pelagum audax ruere
Atque varios errorum anfractus analytica face collustrans ;
Eam Medicinæ dedit suboriri lucem
Qua , reclusis morborum latebris ,

Et reluctanti Naturæ , & attonitæ Morti legem diceret.
Ut ne quod vitæ presidium præstiterat fieret caducum ,
Regalia supplex advocavit auspicia
Ut immortalem Academiam

Quam ipse intus aleret , perennem quasi salutis fontem
Mortalibus Ægris pararet.

Sed æternos mortalem meditari triumphos Mors indignata ,
Ipsum tandem invidiose corripuit :
Nec habebat aliud quo vinceret.

Heu ! quantus cœvis civibus ,
Quantusque seris nepotibus luctus !
Et quis Deus Tibi , Gallia , dabit

Hoc avulso parem alterum non deficere ,
Qui tanta molis operi desperatum finem imponat !
Obiit vir supra titulos

Æterna memoriæ PETRI CHIRAC , Doctoris & Professoris Monspeliensis ;
Regi a Sanctioribus consiliis , & Archiattrorum Comitibus ,
Regiæ Scientiarum Parisiensis ,

Nec non Imperialis Naturæ Curiosorum , Academicarum Socio.





MEMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE LA VIE

DE

M. SILVA.



JEAN - BAPTISTE SILVA,
nâquit à Bordeaux le 13
Janvier de l'année 1682.

Son pere , qui pendant plus de
soixante ans y exerça la Médecine
avec distinction , lui donna une
éducation conforme aux vûes qu'il
s'étoit proposées. Il en vouloit
faire un Médecin ; & , instruit par
Hippocrate , & l'expérience , de
la multiplicité de connoissances
que demande cet état , des diffi-
cultés inséparables de l'exercice de

la Profession , & de la briéveté de la vie , il ne négligea rien pour tirer parti de bonne heure des heureuses dispositions qu'il trouva dans son fils. On peut juger par le succès des attentions du pere si le fils y répondit. Il passa Docteur à Montpellier au mois de Février 1702 , n'étant alors âgé que de dix-neuf ans.

Le bonheur qu'il eut d'y prendre les leçons d'un Professeur , dont la réputation ajoutoit encore à celle de cette célèbre Université , ne contribua pas peu aux succès qu'il eut dans ses actes publics , & particuliers , & même à l'estime universelle qu'il s'acquitt par la suite. Aussi M. Chirac , appelé à Paris pour y remplir successivement les places les plus éminentes où il pût prétendre , vit-il toujours avec une complaisance égale à la reconnoissance de son Disciple , les fruits heureux

de ses sçavantes instructions.

Le desir de se perfectionner dans sa Profession , déterminâ M. Silva , dès qu'il fut Docteur , à chercher les connoissances dans leur source. Il vint à Paris , s'attacha à M. Helvetius , pere de celui qui répond si dignement à la confiance dont la Reine l'honore. M. Helvetius trouvant dans le jeune Docteur une capacité fort au-dessus de son âge , & les plus heureuses dispositions , crut ne pouvoir mieux faire que de l'aider de tout son pouvoir. Naturellement porté à faire plaisir à tout le monde , que ne devoit-il point entreprendre en faveur du mérite éclatant ? Il fit connoître chez ses Malades celui de M. Silva ; il se déchargea sur lui d'une partie des affaires dont il étoit accablé ; & l'application infatigable de l'Eleve , justifiant les éloges du Protecteur , lui acquit

bien-tôt la confiance directe de ceux qu'il ne traitoit d'abord que sous des auspices étrangers.

Il est à propos de remarquer qu'en arrivant à Paris , M. Silva n'ambitionna point de se jeter dans la pratique. Il crut devoir faire une étude particulière de la Chimie , de la Pharmacie , & de la matiere Médicinale ; ce qui lui fit prendre un logement chez un Apotiquaire célèbre. Les progrès qu'il fit dans ces sciences ont été constatés par les succès d'un ouvrage anonyme qu'il composa dans ce tems , & dont il n'a jamais voulu dire le titre à ceux-mêmes en qui il avoit le plus de confiance.

L'application, & les progrès que l'Apotiquaire remarquoit dans M. Silva , en lui acquerant l'estime de son hôte , produisoient un effet très-désavantageux à un jeune homme à qui M. Silva étoit fort

attaché. L'Apotiquaire avoit un fils dans lequel il auroit souhaité voir autant d'ardeur pour se perfectionner dans sa profession , qu'il en voioit au jeune Docteur , à qui les connoissances qu'elle demande étoient bien moins nécessaires. M. Silva , aiant inutilement employé ses bons offices en faveur du fils , s'avisa d'un expédient assez singulier pour justifier en quelque maniere l'indifférence du fils pour sa Profession. Il composa sous le nom du fils un Ouvrage de littérature , qui a aussi été imprimé anonyme , & débité avec succès , s'imaginant que le pere auroit quelque indulgence pour son fils , en considération de l'objet qui divertissoit son attention. Cette ruse produisit son effet. Il n'est donc point étonnant que M. Silva ait gardé un secret impénétrable sur le titre de ce second Ouvrage.

Dès qu'il eut acquis dans la Chimie, la Pharmacie, & la matière Médicinale, les connoissances qu'il crut nécessaires, M. Silva se tourna tout entier du côté de la pratique. Rien ne pouvoit le détourner de l'application qu'il y donnoit. Elle lui fesoit éviter toutes les relations qui pouvoient l'en distraire. Il y avoit déjà long-tems qu'il occupoit un appartement dans la maison de M. Prevost, Procureur au Châtelet, sans qu'il eut profité de l'accès qu'y trouvoient les gens de mérite, & d'honneur, lorsqu'un Pensionnaire, extrêmement recommandé à M. Prevost, à qui d'ailleurs il suffisoit qu'on demeurât chez lui pour avoir droit à toutes ses attentions, fut attaqué pendant la nuit d'une pleurésie extrêmement aigue. Le prompt secours dont le Malade avoit besoin, le fit chercher dans l'endroit le plus proche. On pria

M.

M. Silva de descendre. Il n'eut garde de laisser échapper l'occasion de former une liaison qu'il avoit regretté plus d'une fois d'avoir négligé. Ses soins furent heureux , & le Malade guérit promptement.

Entre autres enfans M. Prevost avoit une fille qui réunissoit les avantages des agrémens extérieurs avec la bonté du caractère , & la délicatesse de l'esprit. Il faut souvent moins d'attraits pour captiver le cœur d'un jeune homme. Aussi M. Silva lui rendoit-il toute la justice qu'elle méritoit , autant par sentiment , que par raison. Il la demanda en mariage. Les espérances d'un établissement avantageux , fondées sur un mérite distingué , étoient alors son unique bien. Aussi lorsque M. Prevost lui demanda sur quoi il assigneroit le douaire de la future , répondit - il , sans se

décontenancer , *sur les brouillards de la Seine*. M. Prevost , homme d'esprit , démêlant une vérité constante dans cette expression triviale , employée par un Médecin dont la réputation commençoit à s'établir , & une sécurité pour l'avenir qui lui parut de bon augure , trouva le fond assez solide pour passer sur le peu de fortune actuelle de M. Silva. Il lui accorda donc sa fille , & le mariage fut célébré le

1710.

M. Silva s'étoit peu embarrassé jusques alors d'acquiescer le droit d'exercer librement la Médecine à Paris. Mais son changement d'état demandoit des vûes nouvelles. D'ailleurs il ne vouloit point déplaire à M. Fagon , alors Premier Médecin , qui soutenoit avec chaleur les privilèges de la première Faculté du Roiaume , dont il fesoit lui-même partie. M.

Silva se mit donc sur les bancs , & reçut le Bonnet de Docteur à la fin de sa licence en 1712. Il seroit étonnant qu'il se fut fait moins d'admirateurs dans les examens , & Theses , qu'exigent les Statuts de la Faculté de Paris , qu'il n'en avoit eus à Montpellier. Aussi s'il se trouva fort honoré d'être associé à ce Corps illustre , ce Corps se félicita-t'il de l'acquisition qu'il avoit faite.

Ce nouveau grade contribua encore à le faire connoître. Le connoître , & l'estimer étoit la même chose. Cependant il étoit toujours renfermé dans les bornes étroites d'une pratique purement bourgeoise. Mais une cure d'éclat devoit bien-tôt le produire dans le grand monde.

Il avoit ci-devant guéri d'une passion iliaque survenue ensuite d'une couche , la femme d'un Peintre , connu à Paris par un

grand nombre de Portraits ; M. Fontaine. Une Dame d'une naissance illustre , attaquée du même mal dans les mêmes circonstances , épuisoit inutilement la science des Médecins les plus célèbres. Sa Garde , qui l'avoit été de la Dame Fontaine , dans le tems que M. Silva l'avoit guérie , conseilla à la Malade d'avoir recours à ses lumières. On eut d'abord beaucoup de peine à y consentir. Quelle espérance concevoir des soins d'un jeune homme qui n'a point d'équipage , quand les Médecins les plus célèbres sont en deffaut ! Cependant l'accident devenant de plus en plus redoutable , on consentit de voir M. Silva ; & la judicieuse application qu'il fit des remedes , aidée de la confiance que la Garde avoit inspirée à la Malade , passa les espérances qu'on avoit osé concevoir.

Il fuffit de connoître la façon de penfer des gens de qualité pour juger de l'effet que produifit cette cure. Il leur fut permis d'avoir recours à M. Silva fans fe compromettre. Auffi , M. le Duc de Beauvilliers étant tombé malade à Arras , fit-on partir en toute diligence M. Silva pour aller à fon fecours. En arrivant il trouva le Malade fans connoiffance. Tous les Médecins de la Ville aflemblés dans fa chambre , & intimement perfuadés qu'il touchoit à fes derniers momens , témoignèrent à M. Silva le regret qu'ils avoient de ce qu'il venoit fi tard à leur fecours. Après un mur examen il fut d'avis qu'on faignât le Malade au pied. Soit que les Médecins ne fuffent point encore revenus de leur prévention contre ce remede , ou qu'ils fuffent perfuadés de fon inutilité dans les circonftances , ils s'y oppofo-

rent d'abord , & ne se rendirent qu'à l'autorité de Celse , qui conseille d'employer plutôt un remede douteux , que de livrer le Malade à une mort infallible. Ils regardoient donc attentivement couler le sang du Malade , comptant toujours que son évacuation ne fesoit que hâter la fin de sa vie. On peut juger de leur étonnement lorsque sa tête se dégagea , avant même que la veine fut fermée. Une seconde saignée , faite sans opposition , aiant mis le Malade à l'abri du retour de ce dangereux accident , & les mesures pour la suite étant bien concertées , M. Silva revint à Paris couvert d'une gloire nouvelle , & avec un nouveau droit à la confiance des gens de qualité.

Il ne tarda pas à recueillir des fruits glorieux , & utiles , des cures qu'il fit des personnes distinguées de la Cour , & de la Ville. Sa

réputation déjà établie en 1721. le fit appeller par M. le Duc d'Orléans, Régent, dans les Consultations qui furent faites au Château des Thuilleries sur le danger où le Roi se trouvoit alors. La saignée du pied, qui avoit si bien servi M. Silva dans la cure du Duc de Beauvilliers, ne lui manqua pas dans cette occasion importante. Ce remede, qu'il conseilla comme le plus jeune des Consultans, aiant été adopté par les autres, lui procura la gloire de rendre à la France un Roi l'objet de ses inquiétudes, & de ses alarmes, qui lui marqua son estime, & sa reconnoissance par un Brevet de quinze cens livres de pension, dont il le gratifia.

Les succès brillans excitent plus communement l'envie qu'une noble émulation. M. Silva avoit donc des ennemis. Ils s'imaginèrent avoir trouvé en l'année 1723

une occasion favorable de lui nuire , peut-être même de le perdre. Ils n'eurent garde de la laisser échapper. Il régnoit alors à Paris une petite vérole épidémique du caractère le plus malin. Il mourut entre les mains de M. Silva quelques personnes de considération. On en accusa la pratique , prétendue nouvelle , qu'il vouloit introduire. Ces bruits injurieux passèrent jusqu'à la Cour , & M. Dordart , alors Premier Médecin , écrivit à M. Silva pour s'éclaircir de la vérité. C'est ce qui lui donna lieu de composer ses Observations sur la petite vérole , Ouvrage également digne d'un Médecin savant , & judicieux , & d'un exact Observateur. Aussi ferma-t'il la bouche à l'imposture.

Deux Princes du Sang avoient été attaqués de cette cruelle maladie, Monseigneur le Duc, Louis Henri de Bourbon , Prince de Condé ,

Condé, & Monseigneur le Prince de Conti ; tous deux avoient été traités par M. Silva, & tous deux guéris. Le danger imminent auquel le premier de ces Princes avoit été arraché, ne demandant rien moins qu'une confiance sans réserve, il lui fit l'honneur de le choisir pour son premier Médecin. M. Silva fils est en état de fournir des preuves authentiques que cette confiance ne s'est jamais démentie tant de la part de Monsieur le Duc, que de toute la Maison de Condé ; puisqu'il peut représenter deux Brevets, chacun de mille livres de pension viagère, l'un a lui accordé en 1730. par forme de donation entre vifs, par S. A. S. Madame Louise de Bourbon, veuve de Louis de Bourbon, Prince de Condé, connue dans le monde sous le nom de Madame la Duchesse, en considération des services de son père,

l'autre accordé au pere en 1734, & reversible au fils; sur la Commission de Garde des Archives de la maison du Roi.

Ces marques honorables des bontés de la Maison de Condé n'ont point lieu de surprendre, si l'on se rappelle ce que Monsieur le Duc, faisant alors les fonctions de Premier Ministre, engagea le Roi à faire en faveur de M. Silva. M. Boudin aiant été attaqué en l'année 1724, d'une maladie qui l'empêchoit de faire les fonctions de Médecin Consultant du Roi, M. Silva obtint de M. Boudin sa démission, à condition qu'il continueroit de jouir jusqu'à sa mort des appointemens qui y sont attachés, & qu'après lui on feroit une pension viagere à une niece qu'il aimoit tendrement. Ces arrangemens pris, bien que la place de Médecin Consultant ne soit qu'une commission,

le Roi agréa la démission de M. Boudin , aux conditions stipulées , & fit à M. Silva l'honneur de lui conférer cette dignité.

En conséquence la pension de quinze cens livres qu'il lui avoit accordée en 1721 auroit dû être éteinte ; mais , trop content de ses services pour rien diminuer de ses faveurs , le Roi transporta cette pension à la Dame Silva , par Brevet du 30 Septembre 1729. On remarquera à propos de ce Brevet , que , cette Dame étant morte , le Roi , toujours favorablement disposé en faveur du pere , en consentit le transport sur la tête du fils.

Depuis que M. Silva eut été nommé Médecin Consultant du Roi , il lui donna de nouvelles preuves de son zèle , & de sa capacité ; & la Reine en ressentit les effets , lorsqu'elle fut malade en 1726.

Tant d'heureux succès de la pratique de M. Silva rendirent son nom célèbre , non seulement en France , mais dans les Païs Etrangers. Un Prince , que ses vertus ont rendu les délices de la France , dans le tems que ses disgraces l'ont obligé d'y chercher un azile , le Sérénissime Electeur de Baviere , Maximilien - Emmanuel Marie , attaqué d'une maladie des plus graves , eut recours à ses lumières. Il le fit d'abord consulter sans lui faire confidence de la dignité du Malade. On avoit pris les mêmes précautions avec M. Chirac qui fut consulté dans le même tems. C'est le Prince d'Allemagne dont il est parlé dans la Préface qui est à la tête de ce Recueil. La Consultation de M. Chirac fut si goutée de ceux qui avoient la confiance de l'Electeur , que ce Prince fit demander au Roi la permission de faire venir M. Silva

à Munich. Il y resta un tems assez considérable , & procura à l'Electeur tout le soulagement qu'il avoit droit d'espérer dans sa situation. Ce Prince content du zele de M. Silva , & du succès de ses soins , le rendit à ses devoirs , & à sa Patrie , comblé d'honneurs , & de présens.

On a vû jusqu'à présent M. Silva occupé d'une gloire qui ne survit pas long-tems à ceux qui l'ont acquise. A peine en effet connoît-on de nom les Médecins qui ont eu le plus de réputation dans le tems qu'ils fesoient les délices des Potentats auxquels ils étoient attachés. La noble passion de se survivre à lui-même , & de se rendre utile à la société , lors même qu'il n'en feroit plus partie , déterminâ M. Silva à donner au Public les fruits de son expérience , de ses lumières , & des momens qu'il pouvoit déro-

ber à un exercice continuel de sa Profession. Il publia donc en 1727 un *Traité de l'usage des différentes sortes de saignées , & principalement de celle du pied*. On ne s'attend point sans doute d'en trouver ici l'analyse. Car outre qu'il est suffisamment connu , il mérite bien d'être lû en entier par ceux qui ne le connoïtroient pas.

Il eut le sort de tout ce qui paroît avec éclat. Les éloges fastueux que lui donnerent la Faculté de Médecine de Paris , & des Médecins Etrangers du premier ordre , tels , par exemple , que le célèbre Boerhaave , des traductions en plusieurs Langues , des contrefactions qui en furent faites en différens païs , ne le mirent point à l'abri des critiques. Mrs Hecquet , Chevalier , Senac , Médecins, Quesnay , Chirurgien , écrivirent contre ses principes , & sa pratique , dans le commen-

cement que l'Ouvrage parut. Depuis ce tems M. Tralles , Médecin d'Uratiflaw en Silesie , M. Martin, & depuis peu, quoi qu'indirectement , M. Gourraigne , Professeur à Montpellier , l'ont attaqué. C'est dommage , sans doute , que les occupations de M. Silva , qui se multiplioient tous les jours , & la fin de sa vie qu'il trouva dans un âge où l'on a tout lieu d'espérer d'en voir prolonger le cours , ne lui aient point permis de dégager la parole qu'il avoit donnée solennellement de faire une nouvelle édition de cet Ouvrage , qui contiendrait la réponse à toutes les objections qui lui avoient été faites par ces différens adversaires. Au reste ses occupations ne l'empêchoient pas d'y travailler de tems en tems ; & l'on a trouvé après sa mort beaucoup de morceaux découfus , qu'il comptoit employer dans la seconde

édition , mais qui demandent tellement à être placés par la main de l'Auteur , qu'il n'y a que lui qui puisse en tirer parti. Quoi qu'il en soit , on croit pouvoir assurer sans témérité que l'Ouvrage , tel qu'il est , passera aux siècles reculés.

L'Année qui suivit la publication du Traité de l'usage des Saignées mérita de nouveaux lauriers à M. Silva. Les plaintes qu'on avoit faites contre sa pratique dans le traitement de la petite vérole épidémique de 1723 , n'empêcherent pas le Roi attaqué de cette maladie en 1728 de l'honorer de la même confiance que par le passé , & d'avoir lieu de s'en louer. Depuis ce tems Sa Majesté n'a pris part à la santé de personne , sans souhaiter que M. Silva l'aidât de ses conseils ; & c'est en partie à leur prudence que nous avons obligation des jours

d'un Prince également propre ,
& destiné , à faire notre bonheur ,
ou celui de nos neveux.

Le Roi qui partageoit la joie
que répandoit dans tout le Roiaume
l'heureuse convalescence de
Monseigneur le Dauphin , vou-
lant donner à tous ceux qui y
avoient contribué des marques de
son estime , eut la bonté de leur
en laisser le choix. M. Silva , qui
avoit rejeté l'honneur qu'on vou-
loit lui faire en lui présentant une
Généalogie qui le fesoit descen-
dre de la Maison de Silva , famille
distinguée de Portugal , Roiaume
dont il est originaire ; qui s'étoit
contenté de répondre modeste-
ment au Duc de Silva , qui lui
avoit marqué dans une Lettre
qu'ils étoient parens , que cet
honneur le flatteroit infiniment
s'il croioit qu'il eut un fondement
réel , mais qu'il se bornoit à faire
de son mieux pour n'en être pas.

indigne ; M. Silva , dis-je , mettant à profit la complaisance du Roi , supplia Sa Majesté de lui accorder des Lettres de Noblesse. Elles furent expédiées pour lui , & sa postérité , au mois de Février 1738. On lui donna pour armes un écu d'azur , un dauphin d'argent , & une bordure d'or , semée de fleurs de lis d'azur , cet écu timbré d'un casque de profil , & orné de ses lambrequins d'or , d'azur , & d'argent.

C'est de ce titre authentique que sont tirés les principaux traits que contiennent ces Mémoires. Ces Lettres rappellent encore entre autres choses honorables à M. Silva que plusieurs Souverains de l'Europe l'ont honoré de leur confiance , & ont toujours éprouvé combien il en étoit digne ; que né avec les plus heureuses dispositions cultivées par une étude assidue , & un travail

sans relâche , il en a fait depuis trente-cinq ans ressentir les avantages au Public ; que , jaloux de multiplier ses secours , il a formé des sujets qui commencent à partager avec lui cette confiance générale qu'il a si justement acquise.

Il n'y a rien dans ces éloges que le Public ne sache parfaitement , si ce n'est le nom des Princes Souverains qui ont honoré M. Silva de leur confiance. On a remarqué ci - devant qu'il fut appelé à Munich par l'Electeur de Baviere ; on ajoutera ici que S. A. R. Monseigneur le Duc de Lorraine lui fit l'honneur de le consulter , & que la Czarine Catherine le souhaita pour son premier Médecin , & lui fit proposer des avantages assez considérables pour tenter une personne moins attachée que lui à la Famille Roiale , & au País auquel

il devoit sa naissance , sa réputation , & sa fortune.

Quelque versé que fut M. Silva dans la connoissance de l'Anatomie , de la Chimie , de la Pharmacie , &c. comme ses occupations ne lui laissoient que le tems de profiter des découvertes des autres , dont il paioit souvent la confiance par les conséquences lumineuses qu'il en tiroit , & qu'il ne vouloit point entrer dans une Compagnie sans remplir les obligations que contractent ceux qui la composent , il jugea que ses occupations lui fermoient l'entrée des compagnies savantes , qui , sans bannir les raisonnemens qu'elles se font une loi de ne point adopter , se restraignent à amasser des faits certains , & averés qui leur servent de degrés pour monter au sanctuaire de la Nature. Il ne goûta pas davantage , par la même raison , la pro-

position que lui fit M. l'Abbé Bignon de le faire associer à l'Académie des Inscriptions. Il ne lui restoit que l'Académie Française, dont les occupations lui parurent moins incompatibles avec les siennes ; mais le peu de rapport qu'il trouva entre l'objet de cette Compagnie, & celui qu'un Médecin doit se proposer, lui fit bientôt perdre de vûe ce projet. Il seroit donc mort sans participer aux honneurs littéraires qu'il méritoit à tant de titres, si l'Académie des Belles-Lettres, Sciences, & Arts, établie à Bordeaux, ne l'eut adopté en qualité de Médecin associé. Et il en étoit tems : car sa mort suivit de près la délibération de cette Compagnie qui est du 14 Janvier 1742. Il étoit dans sa soixante & unième année.

L'étendue de ses connoissances recevoit un nouveau mérite d'une éloquence naturelle qui lui fesoit

toujours trouver les termes les plus propres , & les tours les plus heureux , pour rendre les pensées ; avantage également propre à se rendre aimable aux personnes en santé , & à consoler les Malades , en ranimant leur courage , & faisant renaître l'espérance dans les cœurs abbatus. Ses occupations ne l'empêchoient point , du moins dans les derniers tems , où il s'étoit borné à un certain nombre de malades , de chercher les occasions de remplir tous les jours des devoirs que l'Eglise a restrains aux Fêtes , & aux Dimanches , & lui fournissoient les moiens de répandre dans le sein des pauvres des charités d'autant plus estimables , qu'ils n'en ont connu la source que quand elle a cessé de couler pour eux.

M. Silva a laissé une fortune avantageuse à deux enfans qui lui sont restés d'un plus grand nom-

bre ; M. Adrien-Clément Silva ,
 Conseiller au Grand Conseil , &
 Dame Silva , mariée
 à M. Renard de Rouffiac , Re-
 ceveur Général des Finances.

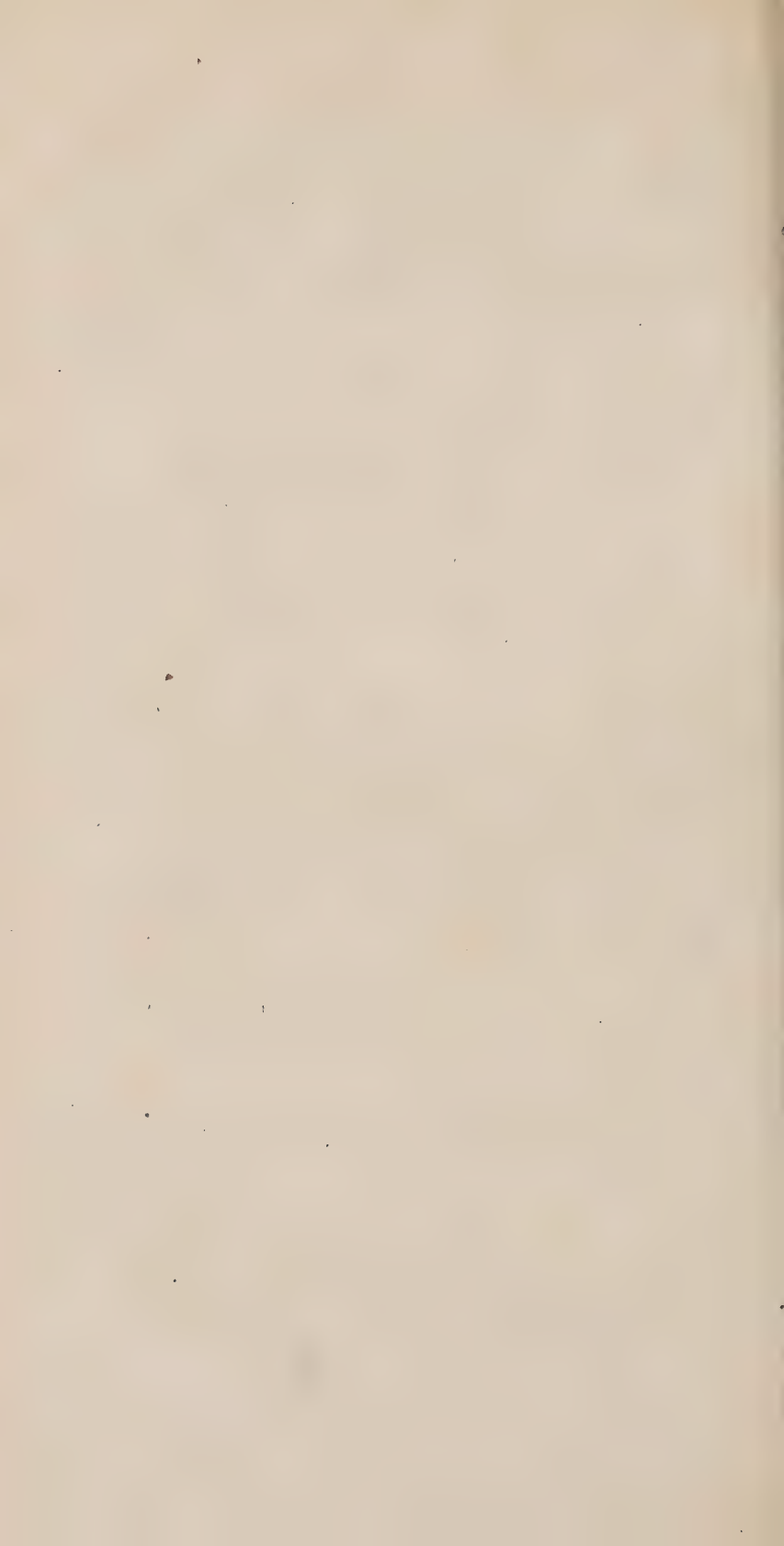
On prie les Lecteurs , en finis-
 sant ces Mémoires , de n'en point
 juger par comparaison avec l'Elo-
 ge historique de M. Chirac , qui
 les précède ; & d'avoir quelque in-
 dulgence pour un Auteur qui ne
 peut se mettre à côté de M. de
 Fontenelle que par un sentiment
 de modestie.



OBSERVATIONS

OBSERVATIONS
S U R
L A P E T I T E
V E R O L E.

Par M. Jean - Baptiste S I L V A ,
Médecin Consultant du Roy,
& Premier de S. A. S. Monseigneur le Duc.





OBSERVATIONS

S U R .

L A P E T I T E

V E R O L E.



L y auroit une imprudente témérité de soutenir qu'une seule méthode peut guérir les petites veroles, s'il est

vrai que cette maladie ait des différences qu'il est presque impossible de déterminer ; or les observations qu'on n'a eu que trop d'occasions de faire cette année , ne laissent aucun lieu d'en douter.

En effet il y a des diversités très-marquées , & par rapport au prélude de cette maladie ; & par rapport à ses especes , quand elle se montre ; enfin eu égard aux accidens qui l'accompagnent dans tous ses tems.

Quoique la fièvre qui précède l'éruption puisse avoir autant de symptomes qu'il y a de maladies qui peuvent affliger le corps humain, il y a pourtant cette année cinq façons dont se fait ordinairement leur combinaison.

Dans les uns la fièvre est médiocre, les battemens du poulx ne sont pas réguliers, la chaleur de la peau est moindre que dans une fièvre tierce ordinaire; mais le malade a des maux de reins insupportables, qui, étant accompagnés de vomissemens fréquens, en imposeroient pour des douleurs nephretiques, si le cours des urines n'étoit pas abondant. Dans ceux-là l'éruption se fait sur la fin du troisième.

D'autres malades ont des douleurs de tête insupportables; ils ne peuvent soutenir la lumière; ils ont les yeux étincelans, & fort rouges; ils ont des saignemens de nez; la chaleur de la peau est ardente; enfin quand le deuxième jour est venu, le délire est de la partie, jusqu'à ce qu'une sueur abondante annonce, & amène l'éruption.

On remarque dans les autres une tête pesante , un penchant au sommeil dont ils ne s'apperçoivent pas ; le pouls est dur & plein , mais peu fréquent ; les yeux n'ont point leur éclat naturel , & sont fort mornes , & éteints ; les malades sont dans un accablement qui les oblige de demeurer dans la place où ils se trouvent ; ils ont des bruits dans les oreilles ; ils parlent tout bas dans leur assoupissement ; leurs urines sont claires ; le ventre est libre , & il coule presque sans qu'il le sentent.

D'autres (c'est principalement les enfans) dès le premier moment de leur fièvre , ont des mouvemens convulsifs très-remarquables ; sont dans un assoupissement presque lethargique ; ont le pouls petit , & très-inegal ; le ventre tendu , & sans douleur. Ces accidens augmentent le second jour. Leur corps se couvre alors d'une sueur qui continue à être abondante , sans être chaude ; la peau devient rude , & inegale ; l'ébauche de quelques boutons promet l'éruption ; mais les malades succombent souvent dans cet effort inutile de la nature.

Enfin il y a une cinquième espèce où le malade ne sent point de fièvre ; il se trouve seulement mal à la gorge , & fort alteré. Dans ceux-là l'éruption se fait très-brusquement , & elle est presque parfaite dans douze heures, quoiqu'abondante.

Les espèces de petites veroles qui ont eu des preludes si differens , ont des accidens differens dans leurs cours, & se terminent aussi diversement les unes des autres ; mais celles qui sont d'une même sorte le font d'une manière assez semblable.

Pour ce qui est des espèces de petite verole , quand elle paroît sur la peau , elles sont en très-grand nombre ; car outre la division generale , & commune , en confluente & discrete , il y en a encore de plusieurs sortes de l'une & de l'autre espèce. Ces differences se tirent de la couleur , ou de la figure des pustules , ou de l'état du corps de la peau qui occupe les intervalles des grains , ou enfin du tems où arrive leur maturité.

En effet il y a des boutons qui sont d'un rouge assez animé ; il y en a qui demeurent toujours remplis d'une li-

queur claire , & cristalline ; il en est dont il ne sort rien quand on les ouvre ; il en est des noirs ; il y en a , qui , en meurissant , au lieu de se remplir d'une liqueur laiteuse , sont tendus par une matiere verdâtre ; enfin il y en a qui sont entourés d'un cercle rouge , d'autres d'un cercle violet , d'autres enfin d'un cercle noir. Des boutons noirs , il en vient de deux sortes , ou de ceux qui n'ont cette couleur que par la presence du sang qui s'est mêlé à la liqueur qui tend les pustules , ou d'autres qui sont tels par une erysipele gangreneuse du tissu propre de la peau.

Il n'y a pas une difference moins notable dans la figure que dans la couleur des boutons. Elle est ordinairement ou pyramidale , ou ronde ; quelquefois ils sont plats , triangulaires , octogones , trapezoïdes ; & souvent l'endroit de la pointe , loin d'être plus élevé que le reste des grains , est comme enfoncé dans le centre , & la circonference forme alors une espece de bourlet : ces boutons ressemblent à des ombilics.

L'état de la peau qui est dans l'in-

tervalle des pustules , n'est pas le même dans tous les cas. Il y en a où la peau conserve sa couleur naturelle ; il y en a où elle est d'un rouge érysipélateux. Il en est de parsemée de taches pourpreuses ; dans d'autres des marques de rougeole boutonée accompagnent les boutons ; enfin l'*Herpes miliaris* couvre la peau dans les endroits que la petite verole laisse libres. Dans quelques sujets la peau est tendue douloureusement sans avoir acquis de gonflement ; dans d'autres enfin elle est boursoufflée avec une espèce d'œdème phlegmoneux.

La maturité des grains n'arrive pas dans tous les sujets le même jour après l'éruption. Il est des petites veroles où la suppuration commence du trois au quatre ; à d'autres le six ; à d'autres le neuf ; à d'autres les boutons blanchissent dès qu'ils ont paru ; enfin on en voit qui seichent , & flétrissent en sortant ; même plutôt que cela ne s'observe dans la petite verole volante.

Pour ce qui est des accidens qui accompagnent la petite verole , ils sont très-différens selon les espèces. Dans

les uns la fièvre cesse totalement après l'éruption, pour ne paroître que dans le tems de la suppuration; dans les autres la fièvre subsiste, l'éruption étant parfaite. Le premier arrive dans les discrettes simples, le deuxième se remarque dans les confluentes. Or la fièvre que la sortie des boutons n'emporte pas est du genre des continues simples, ou des doubles tierces, ou enfin des malignes.

Dans quelques sujets il y a une moiteur médiocre qui se soutient dans tout le cours de la maladie; dans d'autres la peau est sèche, & rude; dans quelques-uns il y a une sueur abondante, grasse, & puante, qui continue pendant tout le mal.

Dans plusieurs le ventre est serré; dans d'autres il est lâche. Or il y a quatre sortes d'évacuations qu'on peut observer; ou d'une matiere claire, cruë, & d'une odeur aigre; ou d'une matiere sereuse, très-puante, couverte d'une pellicule grasse; ou un écoulement d'humeurs glaireuses mêlées avec le sang, parsemé de filets, & qui ne vient qu'avec douleur & irritation; ou enfin d'une matiere bi-

lieuse , assez épaisse , & d'une odeur qui n'a rien de cadavereux.

Dans quelques-uns les urines respondent à la quantité de la boisson ; quelquefois la quantité des urines est fort médiocre , & elles sont fort rouges , bourbeuses , & briquettées ; dans certains elles ont leur couleur naturelle , & elles obligent les malades à se présenter à tous momens , & à n'en rendre que quelques gouttes ; dans d'autres enfin elles sont très-claires , & surpassent de beaucoup la quantité de la boisson.

Dans les petites véroles confluentes principalement , il arrive des hemorrhagies , même dans les sujets qui ne sont pas plethoriques , & qui ont été bien saignés avant l'éruption. Or le sang fort , ou pur , après avoir crevé quelques vaisseaux , & cela fait les saignemens de nez ; alors le sang après s'être refroidi conserve sa consistance ; ou bien il arrive qu'il s'échappe avec les liqueurs qui se separent dans les glandes , comme quand il sort intimement mêlé avec les urines , les matieres fécales , la salive , & même les sueurs ; & dans ce cas il

resemble à la lavûre de chair. Ces derniers accidens arrivent pour l'ordinaire dans la suppuration.

Le delire precede l'éruption dans quelques especes , & subsiste même quand elle est faite , ou bien il ne vient que quand la peau est déjà chargée de boutons. Le premier de ces delires , ou est accompagné d'une violente fièvre , ou n'est joint qu'à une fièvre mediocre ; l'un & l'autre , ou est continuel , & permanent , ou periodique , ne revenant qu'à des heures marquées ; enfin il est avec assoupissement , ou avec vive agitation , & insomnie. La seconde espece arrive d'abord après l'éruption ; ou bien il survient seulement dans le tems de la suppuration , & cela , ou avec mouvemens convulsifs , ou sans mouvemens convulsifs , dans des sujets extrêmement vifs , ou à des gens d'un autre temperament.

L'assoupissement est moins commun dans la petite verole que ne l'est la rêverie. On en observe pourtant de deux sortes , sçavoir celui qui est joint à une rêverie obscure , & un oubli de ce qu'on vient de dire , ou celui

qui est un sommeil profond dont les malades s'éveillent en sursaut. Dans les premiers la fièvre est mediocre, la langue est humide, les urines claires fort abondantes, & les larmes coulent involontairement; dans l'autre la peau est brûlante, la langue est sèche, les urines sont troubles comme celles des chevaux, ou bien claires, & très-ardentes, le globe de l'œil rouge, & la fièvre assez vive.

La rougeur des yeux mérite de l'attention, moins par rapport à la nécessité de conserver l'organe de la vûë, que par ce qu'elle est un accident, qui en suppose, ou en annonce d'autres. Elle est de trois sortes, ou elle a été précédée d'un grand écoulement de larmes, qu'on sent chaudes, & piquantes; ou elle est causée par quelque grain qui est dans le globe de l'œil; ou elle est sans l'une ni l'autre de ces circonstances. Dans cette dernière espèce les malades ont infiniment plus de peine à supporter la lumière, quoique l'inflammation paroisse mediocre; ils clignotent souvent, ou ils croient voir des bluettes

de feu , quoiqu'ils n'en apperçoivent pas effectivement.

Les mouvemens convulsifs ne sont pas un accident bien rare dans cette maladie. Ils sont avec delire , ou sans delire ; dans le sommeil , ou pendant la veille ; avec une grande douleur de tête , ou sans douleur ; dans le premier , ou le second jour de l'éruption , ou dans la suppuration ; dans quelques parties du corps , ou dans plusieurs.

La salivation arrive plus souvent dans les confluentes que dans les discrètes. Je l'ai pourtant observée quelquefois dans celles-ci. Elle vient dès les premiers jours de la maladie , ou le six , ou le sept.

La seicheresse , & la noirceur , des levres , & de la langue , ne doit pas être passée sous silence. Or elle se trouve dans quatre circonstances ; sçavoir dans ceux qui ont beaucoup de grains dans l'interieur des narines , dans des sujets qui ont un grand cours de ventre , dans ceux qui ont une violente fièvre , ou dans des malades qui ne sont dans aucun de ces trois cas.

La difficulté d'avaler est un symp-

tome assez ordinaire , & dont la plupart des malades se plaignent. Quand elle est fort considerable , elle demande une attention particuliere , tant pour le prognostic , que pour la cure. Elle est de quatre especes ; ou elle vient de la seicheresse excessive de la racine de la langue , & de l'entrée du gozier ; ou elle dépend d'un tas de boutons amoncelés , qui en diminuent le calibre ; ou d'une vraie inflammation des amygdales , dont le volume est très-sensiblement apparent , aussi bien que l'inflammation des muscles qui servent à la deglutition est fort manifeste ; ou enfin elle est jointe à un serrement excessif de la gorge avec une grosseur extérieure à la tête de la trachée-artère. Alors les malades se sentent comme étranglés , & sont dans le même état que les femmes hysteriques.

La difficulté de respirer est assez souvent de la partie dans la petite verole. On en remarque de plusieurs especes. Ou elle est accompagnée de toux forte , seiche , & frequente ; ou de crachement d'un sang écumeux ; ou de pesanteur considerable à la poi-

trine , avec palpitation de cœur , bâillemens , & soupirs reiterés , ou d'un gonflement d'estomac , & d'expulsion de vents par la bouche ; ou d'efforts violens pour prendre l'air , avec soulèvement alternatif , brusque , & sensible , de l'abdomen ; ce qu'on appelle communement respirer du ventre. Dans ce dernier cas l'air entre dans la poitrine en produisant un son aigre , & un bruit perçant.

Prognostic general.

Voilà un denombrement assez exact des preludes des petites veroles , des différentes especes de cette maladie , des circonstances , & des accidens , qui l'accompagnent dans tous ses tems ; il ne me reste plus qu'à parler du prognostic fondé sur ce que j'ai observé avec attention.

En general les enfans guerissent le plus souvent , quoiqu'il en meure plusieurs , principalement de ceux à qui on ne fait rien au commencement. Les pituiteux sont plus heureux que les bilieux ; les sanguins que les melancholiques ; ceux qui ont l'esprit

tranquille sur l'évenement, & qui ne s'observent pas trop scrupuleusement, ont un avantage sur les autres ; les hommes sages & sobres rechapent plus souvent que les femmes qui mènent même une vie réglée, parce que la perte de sang par les voyes naturelles leur est plus ordinaire que l'hémorrhagie par le nez aux hommes. D'ailleurs la suppression de leurs mois leur est encore plus funeste. Ceux qui ont bu beaucoup de liqueurs spiritueuses risquent infiniment ; ceux qui ont coutume de passer les nuits à veiller, courent bien du danger. Ceux qui ont le col court, & la tête fort grosse, périssent ordinairement dans l'assoupissement. Les gourmands payent cherement leurs plaisirs passés. Les sujets fort gras succombent plus souvent que les gens d'un embonpoint médiocre. Les scorbutiques tombent dans des pertes de sang qui terminent malheureusement leurs jours. Les dartreux sont cruellement tourmentés par des démangeaisons, & ont une érysipèle à la peau qui ajoute au danger de la petite verole.

Prognostic

Prognostic sur les preludes.

La petite verole (*a*) dont le prelude a été décrit en premier lieu, est moins fâcheuse que celle qui a été précédée de violente douleur à la tête; & celle-ci est moins funeste que celle où il y a eu de l'assoupissement. La quatrième espèce est presque toujours mortelle. J'en ai vû trois qui ont péri avant l'éruption parfaite; ce qui a démenti, à la face de plusieurs Medecins, l'observation qu'on a donnée comme constante, qu'il n'arrive jamais de mourir avant l'éruption. La cinquième est pleine de danger, tant par l'impossibilité de placer les remedes generaux avant l'éruption, que par le nombre des grains, & leur caractère.

Prognostic sur la couleur.

La petite verole (*b*) d'un rouge in-

(*a*) M. de la Faye, Gentilhomme de l'Académie de M. de Lompré, le fils de M. Aubry, le fils de M. Callelous Chirurgien, Mrs de Canny, & l'Abbé Malle, n'ont que trop vérifié le Prognostic.

(*b*) Made d'Armenonville. M. d'Angennes.

carnat est la bonne. La cristalline ne suppure jamais que très-imparfaitement ; elle a une fièvre qui se soutient long-tems , & qui est presque toujours maligne ; ainsi elle a deux dangers pour un. Celle d'un rouge écarlatte , ou de couleur de feu , est ordinairement perilleuse. Les boutons noirs , s'ils sont remplis de sang , supposent un sang qui bout jusqu'à crever les vaisseaux qui aboutissent aux pustules ; ou ils sont l'effet d'un sang fondu , salé , & dissout ; ce qui n'est jamais sans un grand risque. Si la noirceur est gangreneuse , elle est ordinairement sans ressource. Les boutons qui , étant ouverts , ne laissent échapper aucune liqueur , sont le presage d'une mort certaine. Le pus verdâtre , étant vitriolique , & corrosif , suppose un sang d'un mauvais caractère ; ainsi la petite verole , où il est de cette couleur , est accompagnée de symptômes formidables. Le cercle noir , ou violet , fait que la maladie a en même tems le danger de la petite verole , du pourpre , ou de l'anthrax.

Prognostic sur la figure.

La figure pyramidale , ou la ronde , sont les plus salutaires. La figure irrégulière , est la plus dangereuse. Les boutons plats doivent toujours tenir dans la crainte , & dans la défiance. Ceux qui ressemblent à l'ombilic sont encore plus dangereux que ceux qui sont simplement plats.

Prognostic sur la maturité.

La suppuration qui commence dès le troisième jour est très-suspecte pour l'événement , les malades périssent le cinq plutôt que le sept , ou le neuf , & cela dans l'hémorrhagie. Celle qui vient du cinq au six est la meilleure. Celle où les boutons ne changent de couleur que le huit ou le neuf , a du danger jusqu'au dix-sept , à moins que le ptyalisme ne commence avec la suppuration , & que cela n'arrive à des piteux. Quand les boutons seichent d'abord après qu'ils sont sortis , c'en est fait du malade , hors qu'il ne lui survienne un grand dé-

voient d'une serosité bilieuse. Je n'ai même vû que des enfans qui ayent trouvé une ressource suffisante dans cette évacuation.

Prognostic sur l'état de la peau.

Celle où la peau conserve sa couleur ordinaire , est la meilleure , toutes choses étant égales. Celle où il y a un erysipele est funeste , parce que le tissu de la peau se gangrene dans le tems de la suppuration. Le pourpre étant très-dangereux par lui-même , quand il se trouve sur la peau dans le tems de la petite verole , celle-ci doit être pernicieuse. La rougeole occupant les seuls endroits de la peau par où la transpiration peut encore se faire , il s'ensuit que lorsque les deux maladies paroissent en même-tems , l'humeur de la transpiration ne trouve plus d'issue ; ainsi la peau est plus sèche , plus tendue , & plus douloureuse , & par conséquent elle prête plus mal-aisément pour le gonflement des pustules , ce qui est un grand inconvenient. D'ailleurs il arrive dans le sang tous les desordres que l'inter-

ception presque totale de la transpiration peut produire. Une toux insupportable , & de grands crachemens de sang , sont les accidens que j'ai vû arriver souvent. *L'herpes miliaris* se rencontre avec la petite verole plus souvent qu'aucune autre éruption. La ferrosité qui la produit , s'irrite extrêmement par les plus legers cordiaux , & excite alors une chaleur brûlante à la peau avec demangeaison , inquiétude , ou douleur aiguë. La fièvre alors s'allume vivement. Ainsi cette maladie est d'autant plus fâcheuse , qu'elle gêne de plus en plus le cours du sang dans les vaisseaux de la peau , & que cet accident est un signe que l'humeur de la petite verole est aisée à s'enflammer ; ce qui n'est pas sans conséquence , puisque cela suppose un sang du même caractère.

La tension douloureuse de la peau (c) (principalement au visage) qui fait qu'elle résiste durement à la compression du doigt, qui arrive dès le

(c) M. le Marquis de Cany. M. l'Abbé Mallé. Madame d'Armenonville. M. d'Angennes.

premier jour de l'éruption , & où la peau est extrêmement luisante sans être humide , est presque toujours d'un mauvais presage.

Le gonflement de la peau avec une espece de mollesse , mais sans flaccidité , & qui survient vers le tems de la suppuration , est un signe favorable.

Prognostic sur la fièvre.

Si d'abord après l'éruption la fièvre cesse pour ne reparoître que dans le tems de la suppuration , la petite verole se termine heureusement. S'il reste une fièvre continue simple , on doit demeurer dans la défiance ; une fièvre intermittente est moins fâcheuse. La fièvre maligne accompagne plus souvent les confluentes que les discretes ; elle est très-dangereuse dans les premières , & presque toujours mortelle (d) ; elle n'est pas exemte de danger dans les discretes.

(d) Madame de la Feuillade. Madame d'Orlonne.

Prognostic sur la sueur.

Une douce moiteur, qui dure tout le tems de la maladie, promet, & amene, un heureux succès. Une sueur abondante, & grasse, qui subsiste dans le cours de la petite verole, doit intimider le Médecin. La seichereffe constante de la peau ne s'observe pas dans les malades qui guerissent; jamais les boutons ne s'élèvent, & ne s'arrondissent dans cette occasion.

Prognostic sur le cours de ventre.

Le flux de ventre dans les enfans leur tient lieu de la salivation; c'est une observation de Sydenham que j'ai vérifiée cette année. Le devoiement de matiere cruë, & verdâtre, est très-fâcheux, & ne se rencontre gueres que dans la fièvre maligne. Lorsque les humeurs sont grasses, & d'une odeur insupportable, les parties s'affaissent, la petite verole s'applatit, & le sang tombe dans une fonte mortelle. Les déjections dysenteriques, si le ventre n'est pas tendu douloureux.

fement, se guerissent par les simples lavemens adoucissans ; ainsi elles n'ont rien de formidable. L'écoulement d'une bile qui a de la consistance , loin de mettre le malade en danger , lui sauve la tête ; & on ne doit craindre dans ce cas que la suppression de cette évacuation (e) ; les glandes des intestins suppléent à celles de la peau qui sont engorgées.

Prognostic sur les urines.

Comme dans la petite verole la serosité du sang ne peut s'échapper que difficilement par les pores de la peau , elle doit se séparer plus copieusement par les reins ; ainsi , malgré la fièvre , la quantité des urines répond à celle de la boisson quand tout se passe heureusement , & cette proportion est d'un bon presage. Si la quantité des urines est excessive , elle dépouille le sang du vehicule dont il a besoin , & pour rouler librement , & pour dé-

(e) Mademoiselle Clairet. M. Marant. Mademoiselle * * * m'en ont convaincus nouvellement.

tremper ses sels qui sont très-piquans , toutes les fois qu'il y a de la fièvre , & que la transpiration ne va pas son train. Aussi cette abondance subite d'urine a trompé plus d'une fois l'esperance des assistans.

Les envies frequentes d'uriner , qui ne sont suivies que d'un petit jet d'urine très-chaude , & fort rouge , menacent d'une inflammation de vessie , & d'une suppression totale d'urine. Le transport au cerveau (f) suit de près les urines troubles , & bourbeuses , telles qu'on les voit dans les hydropiques.

Prognostic sur l'hémorrhagie.

Les pertes de sang par les voies naturelles , si elles arrivent dans les intervalles des regles (g) sont moins

(f) Mademoiselle Volvir. Madame de la Riviere. M. Parfait , Mousquetaire. M. le Duc d'Olonne. Mademoiselle le Fourny. Madame d'Armenonville. Mademoiselle de Gauffres.

(g) Madame la Duchesse d'Olonne a été dans la premiere circonstance.

dangereuses que le flux immodéré des menstruës (*h*).

La suppression des mois est suivie d'une difficulté de respirer suffocante, ou de l'embarras de la tête.

L'hémorrhagie, où le sang est d'une consistance ordinaire, est médiocrement à craindre ; celle où il sort pêle-mêle avec les divers recemens, ou excremens du corps (*i*), est suivie d'une mort prochaine.

Prognostic sur le delire.

Celui qui a commencé avant l'éruption, & qui continue quand elle est faite, est infiniment plus dangereux, que le delire qui ne survient que dans le tems de la suppuration.

Celui qui succede immédiatement à l'éruption, n'étant pas l'effet de la violence de la fièvre, qui dans ces

(*h*) Madame de la Feuillade a péri dans l'autre.

(*i*) M. de Beuvron, Madame le Bressaut, M. Boufc, Auditeur des Comptes, & trois autres Malades qui m'ont fait appeller, m'ont fait voir de quelle conséquence est ce terrible accident.

jours-là est moindre que dans tout le tems de la maladie , ne dépendant pas non plus de l'humeur de la petite verole , qui est alors déposée sur la peau , fait craindre un dépôt dans le cerveau.

La rêverie qui ne vient que dans la suppuration est la moins formidable de ces trois especes , sur tout si la fièvre est fort vive ; parce que la formation du pus , & la fièvre , peuvent seules les produire sans vice local dans le cerveau.

Parler sans ordre dans le sommeil est d'une bien moindre consequence , que l'égarement de la raison qu'on observe pendant la veille.

Les mouvemens convulsifs qui accompagnent le delire , font craindre justement l'inflammation des meninges. Cela est encore plus effrayant , si cela a été précédé d'un violent battement des arteres carotides , ou d'une rougeur aux yeux , qui , quoique médiocre , empêchoit le malade de supporter la lumiere , ou enfin si l'on a eu une grande surdité dès le commencement de la maladie. Il y a des sujets si vifs , qu'un accès de fièvre tierce

trouble leurs idées ; ainsi la rêverie qui survient à des personnes de ce caractère ne conclut rien pour le danger.

Prognostic sur l'assoupissement.

Cet accident menace toujours beaucoup la vie du malade ; car il ne se rencontre pas sans fièvre maligne.

Celui qui est avec un delire obscur, un oubli de ce qu'on vient de dire, & une extrême dilatation de la prunelle, outre qu'il fait redouter une effusion de serosité sur le cerveau, empêche le progrès de la petite verole, & principalement la suppuration ; enfin il mene à une suppression d'urine qu'on est obligé de vuider plusieurs fois par jour avec la sonde.

L'assoupissement avec violente fièvre, & rougeur aux yeux, a tout le danger de l'inflammation de la substance du cerveau ; sur-tout si l'on remarque une roideur considerable aux tendons des poignets, si la rêverie a precedé l'assoupissement, & si l'on observe de l'inégalité dans les pulsations des arteres.

Prognostic sur les mouvemens convulsifs.

Ceux qui sont avec delire , précédés par une vive douleur de tête , & dans differens endroits du corps , sont très-dangereux. Ceux qui arrivent d'abord après l'éruption , dans le tems que le malade est éveillé , & qui intéressent la déglutition , ou la respiration , sont funestes ; ceux qu'on observe pendant la suppuration sont moins formidables (k).

Je n'ai pas vû de malades avec de vraies convulsions réchapper de la petite verole , hors deux enfans à la mamelle , à qui cet accident étoit causé par une matiere d'un verd noir , dont je procurai l'évacuation très-utilement ; car d'abord après ces copieuses déjections , un calme heureux succeda à une agitation tumultueuse.

Prognostic sur la rougeur des yeux.

L'écoulement abondant des larmes brulantes , qui cause quelquefois la

(k) Monseigneur le Duc.

rougeur très-éclatante de tout le globe de l'œil, suppose des liqueurs d'une acrimonie affreuse, capable de porter de l'irritation, & de l'inflammation, dans les parties internes. La rougeur qui se fait remarquer inégalement dans les deux yeux, qui est médiocre en apparence, mais qui empêche le malade de supporter la lumière, est un avant-coureur de rêverie, de convulsion, ou d'assoupissement; ainsi il faut craindre dans le cerveau un embarras considérable, qui est ordinairement mortel (1).

La difficulté de soutenir le grand jour, quoique les yeux ne soient pas rouges, est accompagnée des mêmes dangers.

Prognostic sur la difficulté d'avaler.

Celle qui vient d'une seicheresse extrême du gosier est un symptôme de fièvre maligne; on en doit faire par conséquent le même prognostic.

(1) M. le Marquis de Rotelin, M. d'Angennes, Madame d'Armenonville en ont fait la triste expérience.

Quand elle dépend de la quantité des grains amoncelés vers le cercle charnu de la lueite , quoiqu'elle ne soit pas funeste par rapport à sa cause , elle peut le devenir par la durée , cet accident subsistant jusqu'à ce que la suppuration des pustules soit achevée. Ainsi le malade périt privé de médicamens , de boisson , & de nourriture.

La difficulté d'avaler qui se trouve sans aucune inflammation apparente de la gorge , & dans laquelle le malade se sent le gosier serré comme si on l'étrangloit , est très-pernicieuse ; car elle dépend de la convulsion des muscles qui servent à la déglutition ; or si toutes les convulsions dans cette maladie sont pleines de danger , de quelle conséquence doit-êtré celle qui interrompt une fonction si importante ? Ainsi on doit désespérer du sort du malade , hors que cet accident ne soit passager , ou qu'il ne se rencontre dans des femmes hysteriques.

Prognostic sur la sécheresse de la langue.

La salivation étant un signe favorable dans les petites veroles , selon

l'observation de tous les praticiens , il s'ensuit que la seichereffe de la langue est toujours dangereuse , & la noirceur encore plus.

Celle qui dépend d'une fievre maligne en a tout le danger. Celle qui est l'effet d'un grand dévoiement se-reux avec une violente fievre , & une aridité brûlante à la peau , mene ordinairement à une fin tragique.

Prognostic sur la difficulté de respirer.

Celle qui est avec une toux violente , & crachement de sang , & qui ne vient gueres que lorsque la rougeole est jointe à la petite verole , est un symptome si redoutable qu'il doit déterminer à agir pour y remedier , sans avoir égard à la petite verole.

Celle qui est avec pesanteur de poitrine , bâillemens frequens , soupirs redoublés , palpitation de cœur ; si la fievre n'est pas considerable , si la petite verole se soutient bien , si elle arrive à des melancholiques , & qu'elle soit accompagnée d'une peur extrême de la mort , est un pur effet de vapeurs , & est un accident passager ,

que la terreur , & la crainte ont fait naître ; & par conséquent ne doit pas réellement allarmer le Médecin.

Celle où l'on respire comme on dit , du ventre , & avec effort subit , est convulsive , & devance la mort de quelques heures.

Cure.

Comme dans la petite verole il y a inflammation dans presque toute l'étendue de la peau , je me sers du remède des inflammations , je veux dire de la saignée ; & parce que les glandes de la peau sont nécessairement embarrassées , il faut que la transpiration ne se fasse qu'imparfaitement : or la transpiration étant une évacuation très-abondante , selon le calcul exact de Sanctorius, il faut que le sang demeure surchargé d'une humeur qui occupe beaucoup d'espace par sa quantité ; ainsi les vaisseaux sanguins se trouveront plus tendus qu'à l'ordinaire , de tout le volume que la transpiration retenue doit occuper ; & par conséquent la nécessité de diminuer la quantité du sang , afin qu'il ne creve

pas les tuiaux , m'a paru indispensable. D'ailleurs comme il n'est pas possible de douter que la fièvre qui survient dans la suppuration ne double au moins le volume des liqueurs , il me paroît important de mettre d'abord le sang au large , afin que le calibre des vaisseaux soit suffisant pour le contenir alors. Cela fait que dans le prélude je fais saigner mes malades plusieurs fois en très-peu de tems. J'en ai même vû , qui , malgré ces précautions , ont eu de frequens saignemens de nez dans le cours de la maladie.

Et parce que le delire , l'assoupissement , & les convulsions , arrivent souvent dans la petite verole , & que pour ces accidens on se sert de la saignée du pied , utilement , & même par préférence , soit dans les fièvres continues simples , soit dans les fièvres malignes , j'ordonne la saignée du pied , dans le tems que je soupçonne la petite verole ; parce que ces symptomes , ne sont pas moins l'effet de l'engorgement des vaisseaux du cerveau dans ce cas-ci , que dans les autres.

Ce n'est pas tout ; on observe qu'il y a plus de boutons au visage , & à tout l'extérieur de la tête , que dans une pareille étendue de la peau de quelque autre partie du corps. On sçait d'ailleurs démonstrativement que les vaisseaux de l'intérieur & de l'extérieur de la tête , ont des communications sensibles dans differens endroits ; d'où l'on doit conclure que les vaisseaux du cerveau s'étendront plus à proportion que ceux du reste du corps , par l'empêchement que le sang trouve à rouler dans ceux de la face ; ainsi s'il y a un endroit où l'on doive craindre que les vaisseaux ne crevent , c'est dans le cerveau principalement. Cette crainte est même fondée sur ce que l'Anatomie nous apprend , que les vaisseaux se dépouillent en entrant dans le crâne de leur membrane extérieure , qui est la plus forte , & la plus en état de résister aux crevasses.

Tout ceci se trouve confirmé par l'ouverture de ceux qui sont morts de la petite verole.

Dans les uns la substance du cerveau & la moëlle allongée se trouvent d'une mollesse extrême , & comme

réduites en bave. Je l'ai observé au cerveau de Madame la Duchesse d'Orléans, en présence de Monsieur Molin qui l'avoit vue dans sa maladie.

Dans les autres il y a un épanchement de sang sur la pie-mère, effusion d'une serosité sanguinolente dans les circonvolutions de la substance corticale, & tous les vaisseaux sont variqueux. J'ai vû très-distinctement ce fait à l'ouverture de Monsieur de la Faye, de Bordeaux, qui étoit à l'Académie de Monsieur de Lompré. M. Guerin, Chirurgien, fut celui qui l'a ouvert.

Dans d'autres sujets, l'engorgement de tous les vaisseaux de la tête est si excessif, que la seule incision des tegumens qui couvrent le crâne, donne lieu à une quantité extraordinaire de sang de s'échapper; & dans ceux-là, le crâne étant scié avec dextérité, on trouve beaucoup de sang sur la dure-mère, les sinus contenant encore plusieurs cuillerées de sang fluide, & de caillots fermes, de la grosseur du doigt, régnans dans toute leur étendue; les veines du cerveau dilatées trois fois au-delà de leur diame-

tre , prêts à se rompre dans differens endroits , & la substance du cerveau enflammée presque par tout , & d'un rouge très-éclatant ; ce que j'ai observé plus d'une fois , & depuis peu sur le cadavre d'un domestique de Monsieur Sirnet Auditeur des Comptes rue saint Dominique Fauxbourg saint Germain. M. Petit , fameux Anatomiste , a fait cette ouverture.

L'état où l'on trouva le cervelet de M. le Comte d'Angennes est une nouvelle preuve qui doit être ajoutée ici. Il y avoit du sang qui avoit écarté sensiblement la pie-mere d'avec la propre substance du cervelet ; ce qui faisoit un pompement sensible quand on le pressoit. Les vaisseaux qui sont dans l'intérieur de cette partie , & qui sont , comme on le sçait , très-petits , formoient des especes de lacs , tant ils étoient devenus sensibles par leur dilatation. Le quatrième ventricule contenoit plus de deux onces d'une serosité sanguinolente ; il y avoit même quelques grumeaux du sang qui n'avoit pas été fondu.

La mort inopinée de Mademoiselle Voisin , le vingtième jour de la petite

verole , donna lieu d'en chercher la cause dans l'ouverture du cadavre. Une grande partie d'un des lobes du cerveau étoit tombée en suppuration. M. Reneaume doit avoir eu l'honneur de communiquer à M. le Premier Médecin le détail de ce qui s'est trouvé dans le cerveau & le poumon de M. le Comte de Poitiers. Il y avoit plus de trois palettes de sang épanché dans chacune de ces parties.

Cependant le premier de ces malades avoit été saigné trois fois du bras dans un jour ; le second , une fois du bras , & deux du pied , en quinze heures ; le troisiéme , une fois du bras , & deux du pied ; en vingt-quatre heures , on avoit tiré à M. d'Angennes vingt palettes de sang dans trente heures. Or si l'épanchement du sang dans le cerveau se fait , même malgré la diminution de son volume , combien seroit-il dangereux de négliger ce secours pour s'accommoder au préjugé vulgaire ? Aussi me suis-je bien trouvé de l'usage de la saignée dans les trois ou quatre premiers jours de la maladie. Je pourrois nommer à la fin de cet Ecrit bien des personnes dont la bon-

ne santé peut démentir ceux qui par lâcheté contre leurs propres lumières , ou par une ignorance inveterée , crient si haut contre ce remede.

Outre les raisons que j'ai seulement indiquées qui déterminent à saigner , j'ai observé qu'il revient deux avantages fort considérables à ceux qui sont traités par cette méthode ; l'un , que l'éruption se fait plus aisément ; l'autre , que la suppuration est moins orageuse. La raison s'accorde bien avec cette observation. En effet la petite verole étant une dépuration du sang qui se fait par voye de filtration , au moyen des glandes de la peau ; il s'ensuit évidemment que tout ce qui rendra la séparation du levain étranger plus facile sera très - favorable ; or nous sçavons que moins les glandes sont étranglées , & gênées , & plus elles sont en état de laisser passer les sucres que le sang y dépose. Nous ne doutons pas d'ailleurs que les vaisseaux perdant de leur gonflement par la diminution de la quantité du sang qu'ils renferment , les glandes de la peau qu'ils environnent ne se trouvent moins pressées , & par conséquent

plus propres à filtrer. La suppuration est aussi moins sujette aux accidens ; car ils sont d'autant plus considérables que le sang trouvant alors son passage très-difficile dans les vaisseaux de la peau , qui sont pressés par les pustules , se détourne , ou demeure , dans ceux qui traversent les viscères ; & s'y engoue , en se présentant en abondance pour passer par les capillaires. De-là les difficultés de respirer , les douleurs d'entrailles , les inquiétudes , les palpitations de cœur , les insomnies ; or les saignées répétées ne laissant de sang que ce que les vaisseaux intérieurs en peuvent contenir commodément , préviennent les désordres , que la compression considérable des extérieurs seroit en état d'occasionner. Ainsi des malades qui auroient pû guérir sans être saignés , guériront beaucoup plus sûrement , & moins douloureusement , en suivant cette méthode. D'ailleurs je passe sous silence que par ce moyen le nombre des boutons sera moindre , & par-là la fièvre de suppuration ; parce que je suis obligé d'en parler plus ample-ment en traitant des purgatifs.

Quand

Quand par le moien des saignées , & d'un lavage très-abondant , les vaisseaux sont détendus , la chaleur & la seicheresse de la peau moindres , je passe aux purgatifs ; si je n'ai point de signes de disposition inflammatoire dans quelque viscere. L'émétique réussit mieux que les minora-tifs. Je le donne seul , si le malade a vomi des matieres vertes , s'il a eu des nausées qui n'aient pas été inutiles , s'il est replet , & grand mangeur. Dans d'autres circonstances je le mêle aux purgatifs. J'ai remarqué qu'il soulage plus , & plus promptement , quand il agit par le vomissement , quand même l'évacuation ne seroit pas aussi grande ; & alors l'éruption suit de près son effet. Pour l'ordinaire elle est precedée d'une sueur chaude , & universelle.

Après l'usage des purgatifs , il faut user des remedes généraux.

Ces remedes généraux que j'emploie dès le commencement de la maladie décident plus du sort du malade que tous ceux qu'on met en usage après l'éruption ; ils sont néanmoins différens selon les especes , & les accidens.

Cette pratique , toute heureuse & toute raisonnable qu'elle est , a trouvé des censeurs , qui , plus attachés aux préjugés de leur éducation , qu'appliqués à observer avec exactitude les effets des remèdes , ont favorisé l'erreur publique , au lieu de la combattre. Les succès fréquens ont parlé vainement ; ils ont diminué dans leur esprit la grandeur de la maladie , pour être en droit de ne se point rendre aux expériences réitérées. Ils ont attribué au hazard ces effets authentiques , & les exemples d'un très-petit nombre de cas malheureux leur ont servi de preuve pour appuyer leur sentiment , que le vulgaire n'a que trop de penchant à suivre. Je puis pourtant assurer que dans le calcul qu'on peut faire des malheureux & de ceux qui ont eu un sort favorable , ils n'y trouveroient pas leur compte , si la bonne foi étoit leur guide ; & je ne puis croire que sept à huit personnes , que leur obscurité dérobe aux plus exactes recherches , guéries sans que l'on ait pratiqué sur elles la bonne médecine , puissent entrer en parallèle avec un grand nombre de gens connus traités méthodiquement , & avec succès.

En effet comme le danger dans le cours des petites veroles vient , ou du caractère de la fièvre qui s'y joint , ou du dévoiement , ou de la grandeur de la fièvre même de suppuration qui fait crever quelque vaisseau dans le cerveau , le vomitif doit être d'un grand secours. En effet vidant bien les premières voies , on évacue les matières crues , qui , en passant dans le sang , exciteroient des fièvres indépendantes de celle qui accompagne la petite verole , & qui font une complication funeste. Cette même évacuation enlève la manière des cours de ventre. Elle donne aussi lieu aux nourritures , & aux remèdes altérans , dont on doit user , de passer dans les vaisseaux sans contracter dans l'estomac un mauvais caractère. Et parce que la fièvre de suppuration est proportionnée au nombre des pustules , qui , ayant intercepté la transpiration , l'obligent d'agiter le sang par son séjour , & qui , en suppurant , transmettent dans le sang une serosité purulente qui le met en fougue , il s'ensuit que la grande évacuation que produit le purgatif ayant entraîné du

sang dans les intestins une abondante liqueur chargée du levain de la petite verole , épargne à la peau un grand dépôt , & , diminuant le nombre des boutons , fait par ce moyen qu'une petite verole qui auroit été confluyente n'est que discrète , ou du moins que la peau est suffisante pour recevoir tout le levain dont le sang doit se débarrasser.

Dans les discrètes simples où la fièvre cesse absolument après l'éruption (*m*) , je me contente de faire largement boire les malades , de les tenir aux bouillons clairs seulement , & , s'ils sont agités la nuit , je prescris une potion purement absorbante avec quelque gros de sirop de diacode , & cela vers le tems de la suppuration. S'ils sont d'un temperament vif , & qu'ils aient le ventre trop serré , les lavemens de simple décoction sont réitérés tous les jours.

Dans les discrètes malignes j'agis , jusqu'à ce que la suppuration soit

(*m*) S. A. S. M. le Duc. M. le Vicomte de Paris. La Fille de M. le Marquis de Bethune d'Orval. Trois Filles de M. Houel.

établie (*n*), comme dans la fièvre maligne ordinaire ; l'émétique seul , & en une fois , ou mêlé aux potions , & donné par cuillerées. Les potions ne contiennent pas de volatils , parce que j'ai observé qu'ils seichent la langue , qu'ils rendent les urines paresseuses , & qu'ils racornissent la peau , ou qu'ils procurent des sueurs colliquatives , aussi dangereuses que l'aridité de la peau. Dans la suppuration , je fais user de suc d'herbes dépurés.

Dans les confluentes simples (*o*) je redoute les cordiaux , parce que la peau n'est que trop enflammée ; j'use de suc dépuré d'herbes chicoracées , en y mêlant le sel admirable de Glauber qui entretient le cours des urines , qui est encore plus nécessaire que dans les discrètes. Je le mets en dose suffisante pour empêcher le ventre de se serrer. Il faut que tous les couloirs du corps suppléent au deffaut de la peau ;

(*n*) M. le Comte de Fenelon. Mademoiselle de Lefseville. Le Fils de M. Houel. M. le Chevalier de Rezay. M. le Comte de Paris.

(*o*) M. le Duc d'Olonne. M. de Bayat. Mademoiselle Pauly. Mademoiselle Clairet.

qui est hors d'état de faire des filtrations suffisantes. Dès le trois, ou le quatre mon malade prend tous les soirs un narcotique, qui ne suspend que bien médiocrement la salivation, qui souvent même n'est pas encore commencée, & il procure une légère moiteur qui empêche la grandeur de la fièvre, que l'insomnie & la douleur exciteroient infailliblement. Quand le tems de la suppuration approche, au lieu des apozemes ci-dessus décrits, je me sers d'une décoction d'orge, où l'on ajoute de l'esprit de soufre jusqu'à une agréable acidité; & si la fièvre est vive, & l'agitation du malade considérable, on édulcore les portions avec le sirop de Nymphaea. On y mêle aussi celui de Diacode au moins une fois dans les vingt-quatre heures, & dans quelques sujets plus inquiets, je l'ai fait plus souvent avec utilité. Ces aigrelets se prennent dans l'intervalle des bouillons, auxquels je fais mêler dans le tems de la suppuration, quelques cuillerées de crème de ris, si l'estomac du malade s'en accommode. Si le malade a la tête échauffée, si la fièvre & la chaleur

sont violentes , j'ordonne des lavemens d'eau de riviere de quatre heures en quatre heures. Je m'y détermine encore plus volontiers , si le malade est sujet aux vapeurs , & si les urines ne coulent pas abondamment.

Dans les confluentes malignes (p) , je fais donner l'émétique tous les deux jours jusqu'à ce que la suppuration soit bien établie. Si le pouls est petit , j'emploie dans les intervalles la poudre de la Comtesse de Kenth , qui est le cordial le plus actif de tous ceux dont j'ai fait user cette année ; j'y mêle la poudre de Guttete pour prévenir les mouvemens convulsifs qui n'arrivent que trop souvent. Je suis fort sobre sur les somnifères , parce que la tête s'enivre aisément , & qu'ils suspendent une espece de cours de ventre , qu'il est avantageux d'entretenir pendant le cours de la maladie. Si le pouls est fort frequent , & la

(p) Mademoiselle Caslet. M. l'Abbé Sibais. Mademoiselle le Fourny. Mademoiselle Selvais. Mademoiselle du Mesnet. M. de Castagnet. M. le Comte d'Angennes. Mademoiselle de Gauffres.

chaleur âcre & seiche, les eaux émulsionnées sont administrées largement. J'y joins des absorbans, parce que sans ce secours, elles s'aigrissent alors dans l'estomac, y pèsent, & produisent des vents. Au reste pour tirer le lait des semences, la décoction de bourache, & de chicorée, m'a paru préférable à l'eau commune.

Voilà la maniere générale que j'ai mise en usage pour ces quatre especes de petite verole. Mais comme dans tous ces cas il survient divers accidens, qui, sans changer le caractère de ces maladies, demandent des attentions particulieres, je finirai par rendre compte du parti que je prens dans ces circonstances difficiles.

Il m'est arrivé de voir des malades à qui une fièvre double tierce se joignoit à celle qui est essentielle à cette maladie. Ce symptome a cela de fâcheux, que le grand redoublement se faisant sentir le premier, le trois, le cinq, ou le septième jour, où, même indépendamment de cette complication, la vie est fort menacée, l'on court risque dans ce cas de périr dans le fort d'un redoublement, sans compter
que

que cette sorte de fièvre accidentelle, retarde l'éruption, hâte trop, ou ralentit beaucoup la suppuration, ce qui est un grand inconvénient. Ainsi sans avoir égard aux boutons qui couvrent la peau, j'attaque cette fièvre intermittente. Si le sujet n'a pas été d'abord assez vuïdé (q) je le purge brusquement pour faire prendre immédiatement après une teinture de Quinquina. Mais si l'évacuation qui a précédé l'éruption a été complète, si le malade n'a ni nausée, ni cours de ventre, ni rapports, ni gonflement d'estomach, je passe d'abord au Quinquina, & j'en place assez entre la fin d'un redoublement & le commencement d'un autre, pour que je puisse m'assurer de prévenir l'accès. Pour cet effet je n'en suspens pas même l'usage dans le jour du petit redoublement, & je donne aussi une prise de son extrait avant chaque verre de teinture fébrifuge.

(q) S. A. S. Monseigneur le Prince de Conty. Mademoiselle de la Penisiere. Madame la Marquise de Brancas.

L'Hémorrhagie (r) est un de ces accidens effraians qui oblige à prendre des mesures , pour empêcher que le malade n'y succombe. Si elle est considerable , je ne balance pas dans quelque tems que ce soit , de faire saigner le malade , & même plus d'une fois. Je fais éteindre le feu , s'il y en a ; je supprime tous les cordiaux ; je diminue le nombre des couvertures ; je retranche le beuf des bouillons ; je donne l'eau de ris avec la racine de consoude pour ptisanne ; & , si la fièvre est vive , je fais prendre une prise d'émulsions de trois heures en trois heures. Si le sang sort en même tems par plusieurs endroits , & qu'il paroisse dissout , je me fers , au lieu de ptisanne , d'une décoction d'orge mondé avec l'esprit de vitriol , le sirop de grenade , souvent , avec addition de celui de diacode. On donne

(r) M. le Marquis de Mailly , saignement du nez le quatre. Madame la Marquise de * * * , saignement du nez le sept. Mademoiselle Pigean , grand crachement de sang le quatre. M. de Bayat , pleurésie le huit. M. le Chevalier de Blaceu , pleurésie le trois de l'éruption.

alors , à la place des bouillons à la viande , des cremes de ris , d'orge , de seigle , ou de gruau , à l'eau , avec très-peu de sucre ; l'un ou l'autre selon le goût du malade , & selon la portée de son estomach.

La diminution du cours des urines (/) demande un très-prompt secours , parce que l'embarras de la tête suit de près cette suppression. Quand les urines sont bourbeuses, & briquetées , sans causer de cuissens en passant , ni d'irritation à la vessie par leur séjour , je donne le sel admirable de Glauber dans une forte décoction de chien-dent & de pissenlits. Mais , si la fièvre est vive , j'ordonne l'esprit de sel dulcifié dans l'eau de pariétaire ; ce que je fais réitérer plusieurs fois dans la journée , si les urines coulent peu. Si le malade se presente souvent pour en rendre quelques gouttes , & qu'il tombe dans une espece de tenesme de la

(/) Mademoiselle de Gauffres. M. le Duc d'Orlonne. M. le Baron de Viscomty Milon. Madame Pauly.

veffie , (*t*) je prescrivis les lavemens avec la graine de lin , & l'huile d'amandes douces ; je fais boire le sirop de nymphaea , avec un peu de celui de diacode , dans une ptisanne faite avec la graine de lin , & la semence de psyllium , qu'on donne alternativement avec de l'eau de poulet émulsionnée. Si tous ces moïens ne calment pas l'irritation , je fais saigner du bras , & cela plusieurs fois , si l'accident subsiste.

Le devoiement arrive souvent dans le cours de cette maladie. S'il est de matiere crue , ou verdâtre , je me garde bien de l'arrêter par des astringens , mais je cherche à en tarir la source en faisant vomir le malade. L'émetique reussit mieux que les purgatifs ordinaires , non seulement parce qu'il termine le flux de ventre plus promptement ,

(*t*) Madame de la Riviere tombée dans cet accident le huit , & dans un délire néphrétique après l'usage du remede de M. Agnan , qui l'abandonna effrayé de ces accidens. Elle fut absolument hors de danger par cette méthode dans le onze. M. Parfait , Mousquetaire. M. de *** fut tourmenté de cet accident le sept , & guéri le dix.

mais parce qu'il porte moins d'ardeur à la peau , qu'il ne produit pas l'affaîssement des pustules , & qu'enfin il vuide telle matiere , sur laquelle un minoratif ne feroit que glisser , & qui , par son sejour , causeroit des convulsions , le délire , ou l'assoupissement.

Si les déjections verdâtres sont glaireuses , l'Ipécacuanha est encore préférable au tartre émetique , soit parce qu'il est spécialement approprié à diviser les glaires , soit parce que son effet le plus complet laisse une espèce de resserrement dans les glandes des boiaux , qu'on ne peut obtenir aussi sûrement par un autre moyen. Je prescris pourtant pour la nuit le diascordium.

Si le cours de ventre est colliquatif , je mets le malade aux crèmes de ris à l'eau ; je lui fais boire une ptisane avec le sumach , & le plantain ; & je lui donne , dans l'intervalle des nourritures , un opiat avec l'écorce de grenade , le gland rapé , les roses de provins seiches , le sang de dragon , le bol fin , la terre sigillée ; ajoutant sur chaque prise , qui est d'environ

un gros & demi , la sixième partie d'un grain d'opium. Cette espece de flux de ventre ne survient , pour l'ordinaire , que dans le tems de la suppuration , & il est joint à une fièvre fort vive , dont l'usage des remèdes proposés diminue la violence , en même tems qu'ils sont en état de calmer la grandeur de l'évacuation , qui réduiroit bien-tôt le malade dans une foiblesse extrême , & qui produiroit un affaïssement subit des pustules.

L'herpes miliaris (u) est le plus fréquent de tous les accidens qui se mêlent cette année à la petite verole. Il l'accompagne souvent jusqu'au dixième jour. Je l'ai observé dans les disettes aussi bien que dans les confluentes ; mais je ne l'ai jamais vu que dans des sujets extrêmement vifs. Une demangeaison inquiétante tourmente alors le malade ; la fièvre redouble ; ce qui cause l'insomnie , &

(u) M. de Bayas. M. le Chevalier de Rezay. M. de Mailly. M. de Viscomty Milon. Mademoiselle Belanger, qui avoit en même tems la petite verole , la rougeole , & l'herpes. Le fils aîné de M. de Givry.

tous les accidens de la fièvre , & de la douleur. Pour diminuer l'acrimonie , & la chaleur du sang , je fais mêler aux ptisannes les racines de nénuphar , & de guimauve , & j'y fais battre le sirop de limons. J'en fais boire sans mesure. Je donne le soir le sirop diacode dans une décoction de laitue , & j'y ajoute quelques gouttes d'esprit de souphre , quand même la petite verole seroit discrète. Les lavemens d'eau ne sont pas épargnés. Je permets à mon malade de changer de place dans son lit , & je ne le force pas de se couvrir trop exactement.

Au reste , quand la fièvre de supuration est excessive , je fais ouvrir les pustules avant leur parfaite maturité , & je n'en laisse que quelques-unes , pour me faire connoître plus précisément que par le pouls , l'état du malade. J'ai toujours observé que la fièvre & la chaleur diminuent dès le jour même. J'ai pratiqué cette méthode dès le septième jour , & je n'en ai jamais remarqué aucun inconvénient.

Voilà un compte exact , & fidele ,

de la maniere dont je me suis conduit
jusques à present dans le traitement des
petites veroles. Cette pratique, variée
selon les circonstances, demande, à
la verité, des soins redoublés, mais
elle est préférable à celle qui est uni-
forme, & que ses Auteurs louent
avec plus d'emphase que de sinceri-
té. Il seroit à souhaiter que l'eau d'or-
ge, dont on a fait depuis peu l'élo-
ge, pût guérir celles de ces maladies
qui ne pourroient se terminer d'une
maniere heureuse sans le secours de
l'art; mais l'expérience n'a que trop
convaincu que, lorsqu'il y a disposi-
tion inflammatoire dans quelque par-
tie, ou dans le tems qu'une fièvre
maligne accompagne la petite vero-
le, ce qui arrive presque toujours,
ce remede simple ne change point le
fort du malade, lequel périt malgré
ce nouvel antidote, & les espéran-
ces flatteuses dont on a coutume de
leurrer les assistans, si l'on ne s'oppo-
se promptement au progrès des acci-
dens, par des remedes effectifs, &
principalement par la saignée, reme-
de d'autant mieux indiqué, que les
fréquentes hemorrhagies démontrent

que le sang se fait des issues quand on a négligé de lui en pratiquer. Je sçais pourtant que des personnes , qui ont même beaucoup d'esprit , autorisent leur prévention contre la saignée , par une raison spécieuse en apparence , mais frivole dans le fond. Il meurt , disent-ils , des malades qui ont été traités par cette méthode nouvelle , comme il en périt de ceux à qui on n'a pas employé cet appareil de remèdes ; ainsi , les choses étant égales , pourquoi donner la préférence à ce qui heurte de front les sentimens les plus généralement reçus ? Cette objection éblouissante est détruite par une réflexion que tout homme qui est capable de penser , sans se laisser séduire par des lueurs de raison , doit trouver satisfaisante , & solide.

Ceux qui meurent de la petite verole , soit qu'on ait agi , ou que l'on se soit contenté d'observer la nature , périssent dans l'assoupissement , ou dans la phrénésie , dans les convulsions , ou dans l'hémorrhagie ; & on n'en ouvre pas un , où il n'y ait inflammation gangreneuse dans différentes parties , & principalement dans

le cerveau , suppuration manifeste ; ou extravasation de sang considerable. Donc dans tous ces sujets , on auroit eu raison de tenter ce qui s'oppose aux engorgemens des vaisseaux ; & par conséquent il a toujours été , ou il auroit été de la prudence de diminuer le volume du sang. Si ceux qui ont été saignés succombent , on n'en peut conclure autre chose , sinon , ou qu'ils n'ont pas été assez saignés , ou , ce qui est certain pour l'ordinaire , qu'ils ne l'ont été que lorsque le dépôt étoit déjà fait. D'où il faut conclure que ceux qui meurent malgré les saignées , seroient morts infailliblement , & même plutôt , si ce remède n'avoit pas été pratiqué ; puisqu'il n'est pas possible d'imaginer que l'extravasation du sang , ou l'extrême gonflement des vaisseaux , qu'on trouve constamment dans les cadavres de ces infortunés , soit le produit d'un remède qui détend les vaisseaux , & qui dans toutes les autres maladies est le seul qu'on emploie utilement pour prévenir les épanchemens. Et en effet , ces catastrophes n'arrivent gueres qu'à ceux ,

où les premiers momens de leur maladie ont été perdus , soit par leur négligence , soit par la crainte mal entendue des assistans ; de sorte que , le Médecin n'étant appelé que lorsque le coup est frappé , il n'est plus à tems de s'opposer aux dépôts , qui se forment quelquefois sourdement avant la maladie , ou du moins dès le premier instant de son prélude , quoique leurs funestes effets n'éclatent que quelques jours après l'éruption , & principalement dans le tems de la suppuration.

Au reste cette prétendue égalité , qu'on dit être dans le nombre des morts , pendant la maladie desquels on s'est comporté si diversement , n'a pas été observée avec une attention scrupuleuse. Car , sans parler de plusieurs de mes Confreres , contre lesquels on n'a point encore eu occasion de crier , on peut sçavoir que sur un nombre très-considérable de personnes que j'ai vûes dès le commencement de leur maladie , dont l'une même avoit la fièvre depuis plus de trente heures avant que d'être secourue , je n'en ai perdu que deux. Le silence

du public sur une méthode qu'il n'approuve pas , vaut seul une liste bien circonstanciée , mais je n'en joins pas , parce que je la crois inutile , & que d'ailleurs ce seroit une démarche qui ne me paroît pas convenir à la dignité de la Profession.



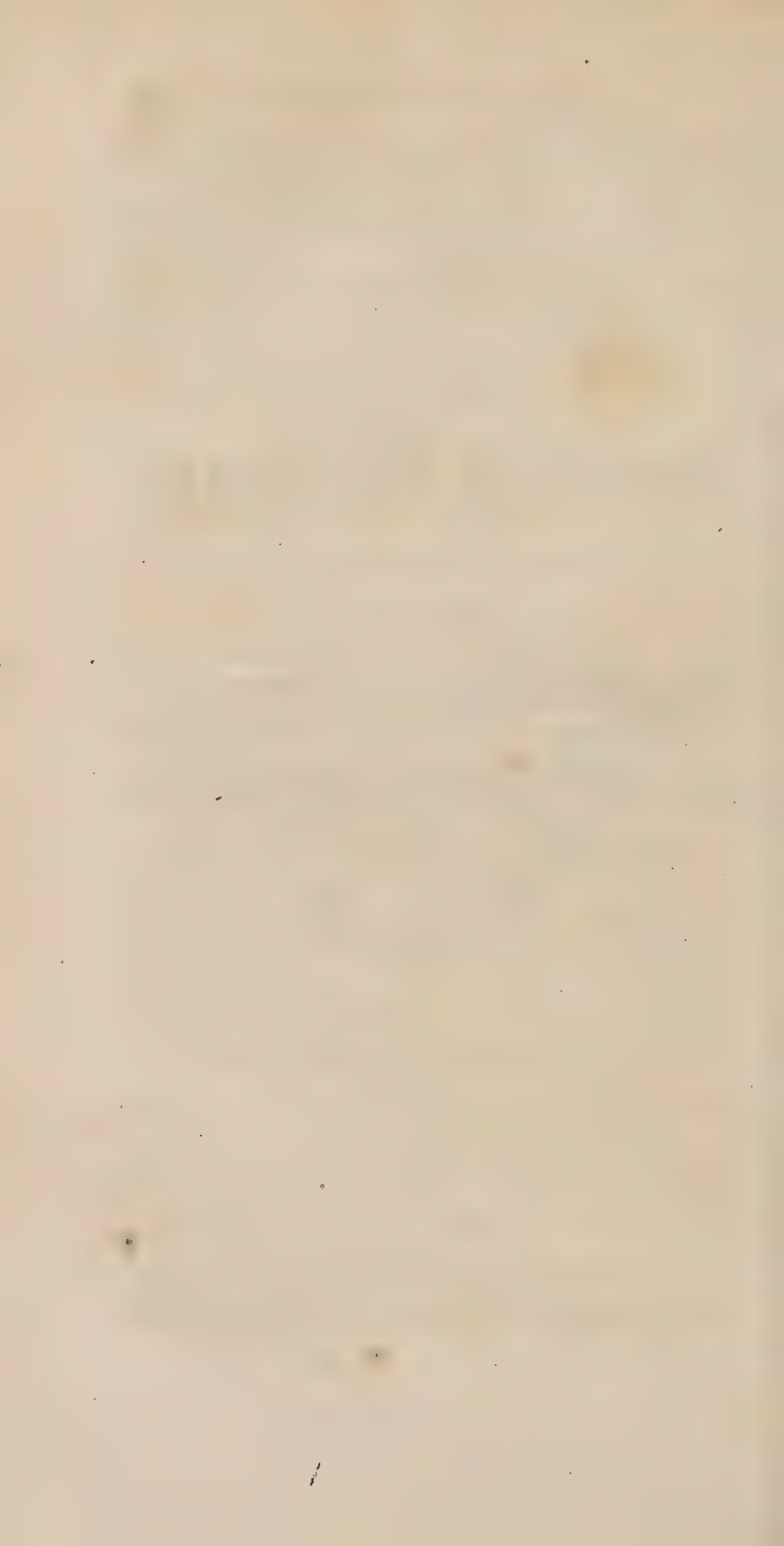
DISSERTATION

SUR L'INUTILITE'

DES

MEDICAMENS ETRANGERS.

*Par M. JEAN-BAPTISTE
HENGSTMANN, Do-
cteur en Médecine.*





DISSERTATION

SUR L'INUTILITÉ

DES

MEDICAMENS ETRANGERS.



L n'est point nécessaire à un Médecin , qui veut faire sa profession avec honneur , de charger sa mémoire d'une multitude infinie de médicamens que fournissent les trois regnes. Un petit nombre de remedes choisis , & dont l'efficacité est attestée par une suite d'expériences , suffit pour guérir toutes les maladies. Or , parmi ces remedes , ceux qui se trouvent sous la main du Médecin , dans tous les lieux où il peut être appelé , méritent certainement la préférence. En effet , c'est un principe en Médecine , & jamais l'expérience ne l'a démenti , que les mêmes remedes ne conviennent point à toutes sortes de pays , de

tempérammens, de genres de vie. Les climats tempérés produisent des remèdes analogues , & plus utiles à leurs habitans que les acides , dont la naissance dans les païs chauds , & brûlans , semble indiquer que la nature les a institués pour réparer les désordres que cause l'ardeur du soleil. Les creffons , les différentes especes de cochlearia , & beaucoup d'autres médicamens alkalis, naissent en abondance dans les païs froids , & l'expérience apprend combien ils sont propres aux maladies qui y regnent. Le régime rafraîchissant de nos Anciens étoit plus sain que le régime plus chaud que l'on suit aujourd'hui. Je dis plus : je ne fais aucun doute que les médicamens étrangers , & le trop grand usage des aromates que nous tirons des Indes , n'aient produit plusieurs maladies nouvelles , comme les fievres miliaires , & n'aient rendu les anciennes , le scorbut par exemple , beaucoup plus fréquentes. En conséquence de ces observations , on résoudroit sans peine la question , si la pratique de Médecine , suivie par Hippocrate & Galien , convient également

lement aux habitans de nos climats ; & l'on ne sera point étonné que les plus habiles Médecins choisissent dans les Auteurs des differens païs , ce qu'ils jugent convenable à celui où ils exercent leur profession.

C'est , sans doute , en politique , & pour procurer aux Hollandois plus de débit de leurs marchandises étrangères , que Bontekoé élève jusqu'aux cieux l'usage du thé , du café , & du tabac. Car , quelles sont les nations assez ensevelies dans les tenebres de l'ignorance , pour n'avoir point cherché , & trouvé , des remèdes aux maladies auxquelles elles sont sujettes ? Il y a long-tems que Celse a dit (a) que les peuples les plus grossiers connoissent des secours efficaces pour la guerison de leurs maladies , & de leurs blessures. D'ailleurs combien de fois n'arrive-t'il pas que les médicamens étrangers sont , ou corrompus , ou falsifiés ? Nous n'avons rien à craindre de pareil de ceux qui naissent dans notre païs.

Que l'Orient vante donc ses aro-

(a) Liv. I.

mates précieux , l'Occident ses spécifiques anti-vénériens , & les Poles les merveilles des remedes dont Dieu les a gratifiés , l'Allemagne ne leur envie point ces richesses ; elle se suffit à elle-même , & produit tous les remedes nécessaires à ses habitans. Aussi, bien éloignés de prétendre amener à notre façon de penser ceux qui ne font point de cas des remedes qui naissent sous nos pieds , & que le faste des préparations éblouit , nous leur abandonnerons les remedes étrangers , rares , & qu'on n'acquert qu'à grands frais. Persuadés , ainsi que Paracelse , du ridicule de la curiosité de ceux qui s'appliquent uniquement à connoître les plantes étrangères , & méprisent celles de leur país , nous ne rougirons point , à l'exemple de plusieurs Médecins anciens , & modernes , de regarder un régime convenable comme la base du traitement des maladies , & de penser avec eux comme les païsans , qui le plus souvent trouvent devant leur porte , ou dans leurs haies , les remedes dont ils ont besoin.

Qu'ils vantent tant qu'il leur plaira les Bezoards oriental & occidental

dans les fievres aiguës , sur-tout dans les malignes ; qu'ils les regardent même comme un spécifique dans toutes ces maladies ; qu'ils multiplient à leur gré les poudres , & les teintures bezoardiques , dont nos boutiques regorgent déjà ; qu'ils donnent la préférence à la pierre de Porc des Indes (*b*) ; & qu'ils en fassent assez de cas pour en payer cinquante , & même cent ducats ; qu'ils se servent dans les mêmes occasions de la pierre de Goa (*c*) , des racines de Contrayerva , & de Serpentinaire de Virginie , ou d'autres semblables ; qu'ils croient qu'on ne peut guerir les fievres intermittentes sans l'écorce de Quinquina , de Cascarille , ou sans la Fève de St. Ignace ; qu'ils regardent l'Ipécacuanha comme le spécifique des dyfenteries , & le plus sur de tous les émetiques ; le Thé , l'Alcmelle , & la racine de Pareira-brava, comme des

(*b*) Les Portugais l'appellent *Piedra de puerco*. C'est un Bezoard des Sangliers de Malacca dans les Indes.

(*c*) C'est un Bezoard factice , composé , & vendu par les Jesuites de Goa.

remedes souverains dans la gravelle ; les racines de Salsepareille , les bois de Sassafras , & de Guayac , comme opérant infailliblement la guerison des maladies véneriennes , & scorbutiques , & qu'ils les appellent par excellence , remedes anti-vénériens , comme s'ils étoient les seuls qui pussent guerir ces maladies ; qu'ils donnent le pas à la racine de Nisi , ou Ninsing (*d*) sur tous les fortifiants , & les cordiaux , comme quelques-uns l'ont donné au Cacao , à la Vanille , à l'Ambre gris , à la confécion Alkermes , aux Perles , & aux Pierres précieuses ; que d'autres s'imaginent qu'on ne peut fortifier l'estomach sans employer les racines brûlantes de Galanga , de Zedoaria , de Gingembre , ou d'autres aromates étrangers , comme le Poivre , l'Amome , le Cardamome , les Cubebes , la Cannelle blanche , le Culilaban , & autres semblables ; que le Souchet des Indes soit

(*c*) Cette racine vient de la Tartarie Chinoise , & les Chinois l'appellent *Gin-sing*. Les Botanistes modernes nomment la plante *Aureliana*.

pour quelques-uns le spécifique de la jaunisse , l'Opium , le calmant le plus énergique ; enfin , que le Jalap , la Rhubarbe , le Senné , l'Aloës , la Manne , les Tamarins , la Gomme-gutte , la Scamonnée , le Diagrede , les Pignons d'inde , les Trochisques Alhandal , & autres purgatifs étrangers , l'emportent , dans leur esprit , sur les nôtres ; je ne laisserai pas d'essayer de prouver , sans cependant blâmer l'usage de tous remèdes étrangers , & sans les soutenir dépourvus de toute vertu ; je ne laisserai pas , dis-je , d'essayer de prouver , j'espère même réussir à mettre en évidence , que l'Allemagne peut se passer de tous les païs étrangers pour la guérison de ses malades , & que , pourvû que les maladies soient guérissables , il n'y en a point , quelque rebelles qu'elles soient , qui ne puissent céder à l'usage des médicamens qui naissent en Allemagne. Mais comme il n'est pas possible d'entrer dans le détail de toutes les maladies , nous ne parlerons seulement que des principales.

I. Je commence d'abord , suivant l'usage , par expliquer le sujet de ma

Differtation, quoique le titre paroisse l'annoncer assez clairement, & je dis que j'entends par ces mots : *Médicamens qui naissent en Allemagne*, les secours, & les remedes simples originaires d'Allemagne, ou composés de ceux-là ; & je les soutiens suffisans pour guérir, non-seulement, toutes les maladies des Allemands, mais celles de tous ceux qui demeurent en Allemagne, & peut-être celles de tous les peuples de l'Europe.

II. Mais comme les bornes de ces sortes de Differtations ne permettent pas de parcourir toutes les maladies, ni les médicamens en particulier; ceux qui voudront approfondir cette matiere pourront consulter le Traité de Bartholin, intitulé de *Medicinâ Danorum domestica* (e), où cette matiete est traitée avec étendue. Pour nous, nous nous restraindrons aux principales maladies, ou même aux différentes classes des maladies; & nous commencerons par les fievres, comme les plus générales, comprenant sous ce

(d) Hafniæ. 8°. 1660.

titre les continues aiguës , benignes , & malignes , la petite verole , la rougeole , & toutes les fièvres accompagnées d'éruption.

III. Nous ne rechercherons point aussi ce que c'est en général que la fièvre , ni en particulier ce que c'est qu'une fièvre continue aiguë ; il suffit pour notre dessein de remarquer que la fièvre est un bouillonnement contre nature de la masse du sang , qui cause dans le corps du malade une chaleur plus grande que la naturelle , toujours accompagnée de fréquence , & de vitesse dans le pouls , ordinairement de soif , perte presque totale d'appétit , seicheresse de la langue , maux de tête , insomnie , quelquefois de délire , abattement , & de beaucoup d'autres symptômes , suivant la disposition des malades. Les malades restant tranquillement au lit , & sans faire usage de remèdes , ont communément de la répugnance pour le manger , sur-tout pour les viandes , & ce qui en vient ; mais en revanche , ils sont ordinairement très-portés à boire en abondance , sur tout des boissons legères , & legerement aci-

des. S'ils se conduisent par cet instinct naturel , & qu'ils prennent leur boisson chaude , ou du moins tiède , elle produit dans plusieurs , sur tout dans les tempérammens chauds , une hémorrhagie par le nez , & dans presque tous les malades une sueur abondante qui termine la maladie , que ce régime avoit diminué peu à peu. Alors l'appétit revient , & les malades se rétablissent. Le sang que l'on tire à ces malades est ordinairement épais , & la sérosité qui surnage quelques tems après la saignée , paroît gelatineuse , ou gommeuse ; disposition de la lymphe , qui produit , sans doute , la seichereffe de la langue , & la soif ; & si ces malades meurent , ils ne se conservent point aussi long-tems que ceux qui meurent de maladies où le sang est moins enflammé. D'où je conclus que , dans ces maladies , le sang est très-épais , & en même tems très-disposé à la putréfaction , laquelle , exaltant les sels du sang , de sels moiens qu'ils sont dans l'état de santé , les change en alkalis , qui augmentent encore ; & précipitent la putréfaction.

IV. Si l'on fait attention à la constitution du sang , & aux crises ordinaires de ces maladies , qui , comme nous l'avons marqué , sont la sueur , ou le saignement de nez , l'indication naturelle est de diviser le sang. Or , comme l'expérience , & la raison , prouvent également que les boissons échauffantes , spiritueuses , & chargées , sont nuisibles , sans avoir recours aux remèdes chers , & recherchés , il faut laisser boire aux malades , à leur soif , la boisson de toutes la plus simple , je veux dire de l'eau pure , tiède , ou du moins pas trop froide , observant seulement de boire à petits coups , & souvent ; & même , loin de les empêcher , comme quelques Médecins le faisoient , il y a peu de tems , au grand dommage des malades , il faut le leur conseiller. Par ce moyen on diminue la soif , & la chaleur ; le sang se délaie , & se dispose à la transpiration , ou à la sueur , qui emporte quelquefois la cause de la maladie , & produit une guérison radicale.

V. L'Allemagne produit plusieurs autres boissons , que l'on peut substi-

tuer à l'eau , & qui non seulement produisent le même effet , mais un meilleur , en attaquant plus directement la cause de la maladie. L'eau panée , la boisson que les Anglois appellent *decoctum album* , le gruau d'orge , & d'avoine , l'eau de cerises , la décoction de pommes de reinette , de racine de scorsonaire , de râpure de corne de cerf , & autres semblables , y joignant , s'il le faut , le suc de citron , délaient parfaitement bien le sang , appaisent la chaleur , & la soif , & disposent les humeurs à sortir par les sueurs. Si la chaleur trop grande demande des rafraîchissans plus actifs , ou si la maladie est accompagnée de malignité , on peut ajouter à ces boissons l'esprit de vitriol , ou de souphre , les teintures de roses , de coquelicot , ou de fleurs de pasquerettes , ou bien un peu de vin du Rhin , ou de vinaigre. Ce mélange rend la boisson agréable , & cordiale ; mais , si la fièvre est violente , il faut commencer par la saignée.

VI. Dans les violentes fièvres de cette espece , on substitue avec avantage aux pierres & poudres bezoar-

diques , & autres compositions étrangères , le *Rob de Sureau* , & les poudres absorbantes , telles que les yeux & les pattes d'écrevisses , les coquillages préparés , l'antimoine diaphorétique , le nitre dépuré , mêlés aux décoctions que nous venons d'indiquer , ou aux eaux de fleurs de sureau , de chardon-benit , de scorsonnaire , scabieuse , de galega , & autres plantes , qui naissent communement en Allemagne.

Si l'on veut exciter la sueur dans les tempéramens froids , & foibles , au lieu d'avoir recours aux préparations bezoardiques , dans la composition desquelles entrent souvent des mixtes extrêmement chauds , on peut employer , & même avec plus de succès , la teinture de scordium , plante qui se trouve partout , les teintures de racines de petasite , de carline , de pimprenelle blanche , d'impératoire , &c.

On n'a point encore découvert de remèdes plus efficaces , dans les fièvres maligne , & pétechiales , la petite verole , la rougeole , la fièvre miliaire , & même dans la peste , suivant

les observations de plusieurs Auteurs célèbres ; surtout si les malades usent souvent , en même tems , d'une infusion chaude , en maniere de thé , de feuilles de sauge , de véronique , de mille-feuille , de plantain , ou de scordium , dont on assure que les Turcs font un grand usage dans le traitement de la peste ; aidant l'effet de ces remedes par un régime temperé , qui est la base de la cure de toutes les maladies aiguës.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici ce que j'ai lû dans les Dissertations Médicinales & Chirurgiques , que M. Harris , célèbre Médecin Anglois , a fait imprimer il n'y a pas long-tems. Il observe , en parlant de la maniere la plus simple , & la plus aisée , de guérir les fievres continues , que M. Hancock , autre Médecin Anglois , prétend , dans un Ouvrage imprimé sept fois à Londres la même année , intitulé *le Fébrifuge universel* (f) , ou , *toutes les Fievres guéries par l'usage de l'eau commune* , & prouve ,

(f) *Febrifugum magnum* , sive *aqua communis optimum febrium medicamentum*.

par beaucoup d'exemples , que cette liqueur est le meilleur fébrifuge. Voici la maniere dont il administre ce remede.

Il fait prendre ordinairement aux malades , couchés dans leur lit , deux , quelquefois trois , ou même quatre chopines d'eau , à un quart-d'heure , ou environ , de distance l'une de l'autre ; ce qui leur produit infailliblement , peu après , une sueur abondante , qui emporte la fièvre continue benigne , de quelque nature qu'elle soit , pourvû qu'on n'arrête point l'éruption de la sueur , avant que les accidens de la maladie soient calmés.

M. Harris , qui loue & recommande cette méthode dans les premiers jours de la maladie , remarque même , & prouve par des exemples , que quelquefois elle n'est point infructueuse , quoiqu'employée plus tard. Et M. Heister , aiant reconnu de quelle utilité est dans ces sortes de fievres le fréquent usage de l'eau simple , ou légèrement teinte avec du vin du Rhin , a coutume de l'ordonner pour boisson à ceux de ses

malades qui en sont attaqués. .

VII. Les inflammations internes , quelque dangereuses que soient ces maladies , la pleuresie , la péricnemonie , la phrénésie , la néphretique , les inflammations du ventricule , des intestins , du foie , de la rate , de la vessie , de l'utérus , maladies nécessairement accompagnées de fièvres aiguës , ne demandent point d'autres remèdes que ceux que nous venons d'indiquer (4-6.) , si l'on en excepte la saignée , qu'il faut pratiquer dès le commencement , sur tout si la chaleur est considérable , & réitérer jusqu'à ce qu'on ait ôté une suffisante quantité du sang épais , & visqueux , qui fait la cause de la maladie. J'ai donc prouvé que l'Allemagne produit des remèdes suffisans pour guérir deux des genres de maladies les plus ordinaires à ses habitans. J'ajoute cependant , que les fleurs de camomille , ou de sureau , cuites dans le lait , & appliquées chaudement sur la partie enflammée , dans une vessie de veau , ou autre , sont un résolutif , & un adoucissant , qui surpassent de beaucoup tous les remèdes étrangers.

La décoction de ces fleurs dans le lait , produit les mêmes effets , remployée en lavement , dans les inflammations du bas ventre , & sur tout des intestins , des reins , du foie , de la rate , & de la vessie.

VIII. Les fievres intermittentes , quotidienne , tierce , & quarte , au jugement de presque tous les Médecins de nos jours , sont pour l'ordinaire causées par le vice des premières voies , remplies de crudités épaisses , pituiteuses , acides , ou bilieuses. Chacun sait qu'elles se guérissent fort aisément au printems , & que quelques purgatifs , ou l'émétique , lorsqu'il y a indication , suffisent pour les déracer. Il ne faut point encore avoir recours aux Etrangers pour ces remèdes. Les racines de cabaret , le vitriol blanc , le tartre , & le vin émétiques , remplissent la seconde indication. Nos eaux & nos sels purgatifs , la magnésie , le lin purgatif , la gratiole , la poudre d'ellebore noir , à la dose d'un scrupule pour les personnes robustes , ou dix à douze grains d'élaterium , remplissent la première ; & la guérison s'acheve avec les sels digestifs ,

comme ceux d'absynthe, de chardon-benit, de petite centaurée, ou le tartre vitriolé, l'arcanum-duplicatum, le sel ammoniac, les teintures des plantes ameres, comme l'absynthe, le chardon-benit, le trefle d'eau, la gentiane, &c. ; pourvû que le régime soit peu nourissant, la boisson abondante, & legere, telle que l'eau simple, ou legerement teinte de vin du Rhin, que l'on soit tranquille au lit, afin de ne point empêcher la sueur, qui termine chaque accès, & que le malade s'abstienne de bierre tant qu'il dure. Cette méthode courte, & sure, est celle de M. Heister.

IX. L'usage de l'eau simple employée avec succès par M. Hancock, non-seulement dans ces fievres, mais dans la pleuresie, la squinancie, le rhumatisme, la goutte, l'asthme, & plusieurs autres maladies, est une méthode encore plus facile. On peut aussi les guérir à peu de frais par la suivante : un demi gros, ou deux scrupules, de coquillages préparés, seuls, ou mêlés avec quelque sel amer, donnés quelques heures avant l'accès, dans l'eau de menthe, ou au-

tre liqueur convenable , ont rarement besoin d'être réitérés trois fois ; si l'on a fait précéder les préparations convenables , & sur tout les évacuans. M. Harris (g) enseigne un autre remede aussi aisé , c'est la poudre simple de pattes d'écrévisses employée de même , & à la même dose. L'effet est beaucoup plus sûr , si , suivant le conseil de Craton , successivement Médecin de trois Empereurs , à l'approche de l'accès , on applique sur la région de l'estomach une compresse trempée dans l'eau-de-vie chaude. M. Harris deffend aussi l'usage de la biere pendant l'accès , & prétend qu'elle rend l'effet de ce remede beaucoup moins sûr.

X. Il faut convenir , que les fievres intermittentes opiniâtres & surtout les quartes , & celles qui viennent pendant l'automne , se guérissent plus difficilement , sans avoir recours au Quinquina , & à la Cascarille , remedes étrangers. Il est cependant vrai que M. Heister les a guéries , par la

méthode ci-dessus indiquée , en faisant garder au malade un régime très-exact , sur tout à l'égard des choses *non naturelles*. Mais , si l'on a besoin de fébrifuges plus actifs , ou de changer de remedes dans les fievres opiniâtres , nous en trouverons en Allemagne , qui peuvent remplacer les étrangers. Nous avons d'abord les fleurs de camomille , qu'on peut prendre en poudre ; en opiate , en infusion , ou en décoction legere. L'énergie de ce remede est telle que Morton (b) & Riedlin assurent qu'ils ont guéri , par son usage , des fievres contre lesquelles le Quinquina avoit été impuissant. L'expérience de M. Heister est conforme aux leurs. La racine de gentiane a souvent autant d'efficacité dans quelques-unes de ces fievres , que les fébrifuges étrangers , qui sont aujourd'hui suspects à plusieurs Médecins , & qu'ils ne font pas de difficulté de regarder comme des poisons (i). Nous avons encore l'é-

(b) V. leurs Traités des Fievers.

(i) V. les Ouvrages de M. Stahl , & de ses

corce de fresne , dont l'effet est si souverain dans ces fievres , quand il est bien appliqué , que beaucoup de Médecins ne balancent pas à l'appeller le Quinquina d'Europe (k). D'autres , en grand nombre , trouvent le Safran de Mars antimonie , préparé suivant la méthode de M. Stahl , aussi efficace , & beaucoup moins dangereux que le Quinquina , & , par cette raison , lui donnent la préférence. Je pourrois encore parler des noix de galle , & de beaucoup de fébrifuges simples , qui naissent en Allemagne , & de remedes composés de ceux-là ; mais , il est tems de passer à d'autres maladies. Je viens aux hémorrhagies.

XI. Celle du nez , le crachement , le vomissement , le pissement de sang ,

Disciples ; Ramazzini *de abusu china china* ; Nigrisoli *febris china china expurgata* ; Caggrossius *de Chiná china* ; Torti *Therapeutice febrium* , & *de China china usu* ; Zendrinus *de china china* ; Bergerus *de China china ab iniquis judiciis vindicata* ; & Fr. Hoffmann , *de recto corticis china china usu*.

(k) V. Helwigius , *Diss. de Quinquina Europeanum Griphiwaldia* 1712.

les pertes de sang par l'utérus , & les veines hémorrhoidales , sont ordinairement causées par la trop grande quantité de ce liquide , ou par son âcreté , & son bouillonnement ; & , pour lors , elles sont souvent accompagnées de spasmes dans quelques parties. Au premier cas , vainement auroit-on recours aux remèdes étrangers. La saignée est seule capable de guérir , & de prévenir ces maladies. Elle ne peut être remplacée que par de profondes scarifications , qui font , sans contredit , le même effet. Et , quant au régime , il doit être frugal , & rafraîchissant. Au second cas , les ieux d'écrévisses , ou les coquillages , rassasiés de l'acide du tartre , ou du citron , qui vient aujourd'hui communément en Allemagne , appaisent parfaitement bien le bouillonnement du sang , & arrêtent les pertes , surtout , si le fréquent usage d'une solution de nitre , & de tartre vitriolé , dans l'eau commune , vient au secours.

Si ces remèdes sont inefficaces , & qu'il soit besoin d'en employer de plus actifs , nous avons les préparations de

la pierre hématite, les semences de jusquiame , & de pavot blanc , qui ont acquis autrefois tant de réputation à la poudre styptique d'Heurnius (*l*). Les émulsions avec les semences froides majeures , & celles de pavot blanc , sans , ou avec les amandes douces , adoucissant parfaitement l'acrimonie du sang , sont d'un grand secours dans les hémorrhagies. Enfin , nous avons l'alun en abondance , & personne n'ignore combien Mynsicht (*m*) , & M. Helvetius (*n*) en exaltent les vertus dans toutes les hémorrhagies. Il est vrai que l'usage interne de ce minéral ne nous paroît pas exempt de danger. Son astringtion est si grande , qu'il peut aisément causer des obstructions dans les premières voies , les veines lactées , les glandes du mésentère , les poumons , & autres viscères. Mais , nous ne pensons pas de même de son usage extérieur ,

(*l*) V. son Commentaire sur les Aphorismes d'Hippocrate.

(*m*) V. *L'Armamentarium Chemicum* de Mynsicht.

(*n*) Traité des pertes de sang. Paris 1712.

& l'on emploie avec succès l'alun dissout dans l'eau , ou seul , ou joint au vitriol , ou à la poudre de sympathie , dans le saignement de nez , en y faisant entrer une tente trempée dans cette liqueur ; pourvû , cependant , que l'on n'arrête pas trop tôt l'hémorrhagie ; car , il s'ensuivroit des accidens très-fâcheux. Mais ces attentions ne sont point nécessaires dans l'usage de l'alun seul ; les autres styptiques les demandent également.

XII. Nous avons encore d'autres remedes non moins efficaces contre les hémorrhagies ; les safrans de Mars , les teintures de Mars , sur tout celle qui est tirée avec le suc de coings , celle de vitriol de Mars de Zwelfer , la mille-feuille , le crapaut tenu sous les aisselles , & bien d'autres qui naissent dans notre païs ; & qui , s'ils ne sont plus puissans que les étrangers , du moins ne leur cedent en rien. Une infinité d'Auteurs vantent extrêmement les vertus de la petite ortie dans l'hémoptysie , soit que l'on emploie son suc tiré par expression , l'infusion , ou la poudre de ses feuilles , ou sa semence. Enfin , j'ajou-

terai que , quand l'hémorrhagie est accompagnée de convulsions , ce qui n'est pas rare , les poudres antispasmodiques , & calmantes , composées principalement avec le nitre , le cinabre naturel , ou celui d'antimoine , & le tartre vitriolé , données fréquemment au malade , l'emportent de beaucoup sur les anti-spasmodiques étrangers.

XIII. Les païs étrangers fournissent des remedes efficaces contre la suppression de quelque évacuation sanguine ordinaire , comme les flux menstruel , hémorrhoidal , & lochial. L'aloës , & la mirrhe , incorporés avec l'extract des amers , suivant la méthode indiquée dans la Philosophie de Becher , font souvent merveille dans ces cas. C'est ce qui a mis en réputation les pilules de Becher , celles de Halle , de Stahl , d'Hoffmann , & d'autres semblables , si célèbres aujourd'hui en Allemagne. Cependant , nous n'en avons pas moins des remedes , qui ne cèdent en rien aux étrangers. Tels sont l'infusion & la décoction de romarin , ou sa teinture , donnée fréquemment , dans le

tems que doivent arriver les flux menstruel , ou hémorrhoidal. C'est , sans contredit , un grand remède dans ces cas ; mais sa vertu augmente beaucoup , si l'on y ajoute un peu de safran , sur tout de celui qu'on recueille en Autriche. Ces remèdes sont aussi très-utiles aux femmes en couches , dont les purgations languissent. Dans les tempéramens froids , on rétablit souvent les règles avec beaucoup plus de facilité, si l'on substitue le vin à l'eau en faisant la décoction de romarin , ou , si l'on ajoute à l'infusion de cette plante , quelques gouttes de son huile essentielle , & que l'on administre ces remèdes le matin quelque tems avant celui où les regles doivent paroître.

XIV. La teinture de sabine , la décoction de cette plante seule , ou jointe avec le romarin , l'herbe au chat , les fleurs de souci , & de violier jaune , sont des emmenagogues puissans. J'en dirai autant de l'ellebore noir , sur tout s'il est marié avec les plantes dont on vient de parler. On peut le faire infuser dans l'eau , ou dans le vin , pour les tempéramens froids ; auquel cas on le met en infusion froide

de avec d'autres emmenagogues. L'extrait de cette plante , joint à celui d'autres amers , comme l'aristoloche , l'absynthe , la petite centaurée , la gentiane , & le saffran , donné en forme de pilules dans le tems convenable , & continué pendant quelques tems , fait le même effet que les pilules de Becher , & autres semblables. La teinture de Mars avec l'ellebore est aussi un emmenagogue puissant. L'infusion des racines de raifort sauvage dans le vin , prise le matin , à la dose de deux ou trois onces , secondée de l'exercice fait sur le champ , fait beaucoup d'effet dans le même cas. Toutes les préparations martiales , & sur tout la limaille de fer réduite en poudre impalpable , & incorporée avec les extraits amers ci-dessus articulés , & principalement celui d'aristoloche , qui est la base des pilules de Fernel , si vantées autrefois , concourent puissamment au même but. Il est inutile de rappeler aux Médecins l'efficacité du succin , & des remedes qui en sont tirés , sur tout de sa teinture , & de son huile , dans les suppressions de regles. J'observerai seulement

qu'il est très-avantageux dans cet état, & dans celui de la suppression des hémorrhoides, de se laver les pieds dans une décoction des plantes apéritives, & emmenagogues, que l'Allemagne produit.

XV. Le foie d'anguille est regardé par Van-Helmont, & beaucoup de Praticiens célèbres, comme un remède souverain pour faire sortir le fœtus, l'arrière-faix, & les purgations des accouchées. M. Heister a des expériences parfaitement conformes, sur tout, si, dans le dernier cas, on ouvre en même tems la veine du pied aux femmes plethoriques. L'infusion & l'eau de pouliot ont tant d'énergie, dans ces trois circonstances, que les Praticiens les plus prudens défendent formellement d'en faire un trop grand usage. L'eau de lis blancs, & celle de fleurs de violier jaune, sur tout, si elle est préparée avec le vin, font le même effet. Enfin, si la suppression des purgations est causée par la chaleur, ou la fièvre, il faut éviter tous les remèdes échauffans, & expulsifs; saigner la malade au pied; & lui faire user des rafraîchissans, délaïans, fébrifu-

ges , & diaphorétiques , dont nous avons parlé plus haut. (4-8.)

XVI. Les délaïans , les adoucissans , les diaphoretiques , & les antispasmodiques , cités plus haut , principalement la poudre composée de tartre vitriolé , de nitre , & de cinabre , font des effets merveilleux dans les douleurs de toute espece , & surpassent de beaucoup toutes les préparations d'opium , sur tout , si , suivant les circonstances , on les fait précéder de la saignée , ou de simples laxatifs , ou que l'on entre-mêle l'usage de ces remèdes. Dans les douleurs violentes , on peut donner le soir des émulsions préparées avec les semences de pavot blanc , & de chardon-marie. Mais la principale attention doit être d'attaquer la cause des douleurs. En effet , vainement espérera-t-on de remédier aux maux de tête , & autres douleurs causées par la suppression du flux menstruel , ou hémorrhoidal , si l'on ne rétablit ces évacuations par des remèdes convenables.

XVII. On adoucit souvent très-heureusement les maux de tête , en

faisant degouter sur le devant de cette partie de l'esprit de corne de cerf, ou de sel ammoniac chauffé, & en faisant sentir de tems en tems cet esprit au malade. Les douleurs d'oreilles, de dents, du col, & des épaules indépendamment des poudres résolutives, & anti-spasmodiques, reçoivent du soulagement, au moien des sachets de fleurs de camomille, de sureau, ou autres résolutifs, appliqués chaudement sur la partie malade. Le sel commun, les cendres appliquées de la même maniere, font le même effet. Nuck, Dekkers, Valsalva, regardent l'application du caustere actuel sur la dent qui fait mal, & même sur l'antitragus, comme un remede infallible du mal de dents. Mais M. Heister y a eu vainement recours cette année. Le lait tiède, celui de femme sur tout, ou les émulsions de pavot, adoucissent les douleurs des yeux, en les y faisant entrer goutte à goutte. Celles des amygdales, & du gosier, reçoivent un soulagement considérable, après avoir fait prendre les remedes généraux, d'un gargarisme fait avec la décoction des

champignons de fureau (o), à laquelle on ajoute le nitre, un peu d'alun, & le sirop de mûres. Le cataplasme de nid d'hirondelles, & de melilot, fait merveille à l'extérieur.

XVIII. L'on vient à bout des douleurs hypochondriaques par la saignée; les anti-spasmodiques que nous avons décrits, les laxatifs, la sobriété dans l'usage des alimens, une suffisante quantité de boisson legere, la modération dans l'étude, & beaucoup d'exercice. Nous avons en abondance des eaux minérales dont l'usage est très-avantageux dans cette maladie. L'infusion de mille-feuille dans l'eau, & la teinture de cette plante, appaisent encore puissamment ces douleurs; ce que fait aussi, pour l'ordinaire, le capillaire. Si l'on a besoin de purgation dans ces maladies, nous avons une quantité de sels purgatifs amers, qui se tirent de différentes sources minérales d'Allemagne (p), le sel ad-

(o) On les appelle communément *Oreilles de Judas*.

(p) V. les divers Ouvrages de M. Frederic Hoffmann, où il parle des eaux minerales, &

mirable de Glauber , & la magnésie blanche.

XIX. On appaise plus efficacement les plus cruelles douleurs de la pierre des reins , ou de la vessie , par des lavemens d'une simple décoction de camomille , ou de veronique , dans le lait , qu'avec les remèdes étrangers les plus vantés. Les poudres anti-spasmodiques , avec le nitre , & le cinna-bre , données plusieurs fois chaque jour dans un véhicule convenable , soit eau distillée de nos plantes , soit leur décoction , ou leur infusion , font un très-bon effet dans le même cas. Ces infusions , ou décoctions émollientes , se font aisément avec la racine seule de guimauve , ou de mauve ; ou bien , on y joint celles de réglisse , de chicorée , de chardon-roulant , les feuilles de veronique , de verge d'or , de guimauve , de lierre terrestre , & les semences de pavot blanc. Aussi fait-on une poudre antinéphretique excellente , éprouvée sou-

vent avec succès par M. Heister , avec les racines de mauve , de guimauve , les semences de pavot blanc , & les œufs d'écrévisses. Plusieurs malades reçoivent un soulagement considérable de l'émulsion de semences de pavot blanc ; d'autres , de quelques cuillerées d'huile d'amandes douces , ou de pavot blanc , prises de tems en tems , dans une liqueur chaude. Enfin , l'on emploie très-utilement dans ces cas les bains, ou demi bains, composées des racines , ou feuilles émollientes , & anodines , & des embrocations réitérées chaudement avec les huiles de même nature , sur la région des reins , de la vessie , & sur le périnée.

XX. L'Allemagne produit aussi des remèdes très-efficaces contre les douleurs des hémorrhoides , qui sont souvent très-cuivantes. Après , & pendant l'administration des remèdes généraux , on fait prendre heureusement au malade , le nitre , le cinnabre , ou les poudres anti-spasmodiques avec les délaïans ; on emploie à l'extérieur un liniment d'huile de morelle , ou de roses , & de vinaigre lithargyri-

fé , ou l'onguent de linairé , célèbre dans ce cas ; l'huile de lin , ou d'œufs ; le beure frais non salé , sur tout en suppositoire ; & enfin l'eau-de-vie , ou l'eau de chaux. Si l'on a besoin de l'application des Sangsuës , on en trouve aussi partout dans l'Allemagne. Enfin Wedelius vante extrêmement contre les douleurs d'hémorroïdes les racines d'orpin portées sur soi , & d'autres , celles de la scrophulaire.

XXI. Les coliques causées par les vents , ou le resserrement du ventre , cèdent sans peine aux lavemens faits d'une décoction de fleurs de camomille , & de semences carminatives nées en Allemagne. La teinture des mêmes fleurs , l'esprit de nitre dulcifié , ou la liqueur anodine minérale de M. Hoffmann , pris intérieurement , font un très-bon effet. Mais si la colique est causée par la suppression du flux hémorrhoidal , ou menstruel , ou l'inflammation des intestins , comme il arrive souvent , les poudres tempérantes & anti-spasmodiques , jointes aux lavemens émolliens , & anodins , & à la saignée du pied , font des secours certains.

Les

Les douleurs de fausse pleuresie , suivant l'expérience de Lancisi , rapportée dans les Mémoires Anatomiques du célèbre Morgagni , sont enlevées , comme par miracle , par une profonde scarification de la partie malade , & l'application d'une grande ventouse. Mais nous avons éprouvé depuis peu l'inutilité de ce remède dans la véritable pleuresie.

XXII. Quoique l'on ait vanté plusieurs remèdes étrangers contre la goutte , tels que la racine de squine , & qu'on ait , sur tout depuis peu , élevé jusqu'au ciel l'application du *Moxa* (q) enflammé ; les remèdes que l'Allemagne fournit , sont cependant plus efficaces. Un régime convenable ; les poudres anti-spasmodiques résolutives , dont nous avons déjà parlé ; deux saignées chaque année ; six ou huit onces , ou une livre de décoction de racines de polypode , deux ou

(q) *Moxa* est une espece de coton , ou de bourre , dont les Indiens font une meche grosse comme un tuyau de plume , avec laquelle ils brûlent les parties attaquées de goutte. V. Lefinc-ty Dict. des Drogues.

trois fois chaque jour , qui procurent le matin une sueur qu'il faut attendre au lit, & se garder d'interrompre, font plus d'effet , & donnent plus de soulagement au malade , que les remèdes étrangers les plus vantés. Il est d'ailleurs certain , par les observations de beaucoup d'habiles Praticiens , qu'on peut voir dans les Ephémérides de l'Académie des Curieux de la Nature (r) , & par celles de M. Heister, que la racine d'aristoloche en infusion , décoction , extrait , ou teinture, est un spécifique pour guérir , ou prévenir la goutte ; de sorte que si l'on entremêle l'usage des poudres antispasmodiques , & des préparations d'aristoloche , gardant toujours un régime convenable , il n'est presque pas possible que le malade n'en guérisse , ou n'en soit préservé , à moins qu'elle ne soit nouée. On voit par là que nos remèdes vont un peu plus loin que les étrangers.

(r) V. les Ephér. de l'Acad. des Curieux de la Nature Centurie V, & VI, ou la Dissertation de *Aristolochiâ* , imprimée à Altorf en 1712 , où toutes ces Observations sont rassemblées.

XXIII. Les affections cachectiques, causées ordinairement par un sang épais , & visqueux , se guérissent par un régime convenable , & l'usage , suffisamment prolongé , des infusions, extraits , teintures , & sels , des feuilles , & racines des plantes ameres , comme l'absynthe , le chardon-benit, la petite centaurée , le trefle d'eau , la fumeterre , la gentiane , l'aristoloche ; des racines de pied-de-veau , de pimprenelle blanche , d'asclepias , d'aunée , de leuesche , d'imperatoire ; des baies , & du bois de genievre ; de la teinture de tartre d'antimoine tartarisée , de la teinture de Mars extraite avec le coing , la teinture de Mars apéritive , la teinture de vitriol de Mars de Zwelfer , du safran de Mars apéritif , de la limaille de fer porphirisée ; ces derniers remèdes incorporés avec les extraits amers , & réduits en forme de pilules , ou d'électuaire. Nos eaux minérales , sur tout les ferrugineuses , font souvent beaucoup de bien dans les cachexies , les œdèmes , les fleurs blanches , pourvû que les viscères ne soient point attaqués de scirrhes , ou d'ulceres. Enfin les

cachectiques se trouvent fort bien de l'usage de nos vins forts , pris avec modération dans les repas ; soit qu'ils les emploient naturels , ou impregnés des vertus médicinales des végétaux dont nous venons de faire l'énumération ; surtout si l'on a égard aux causes de la cachexie ; par exemple aux fièvres fixées plutôt qu'il ne falloit , aux hémorrhagies imprudemment arrêtées , aux suppressions des regles , aux reflux des humeurs qui se porteroient à l'habitude du corps ; comme la galle , &c. J'ajoute que les mêmes remèdes , à peu de chose près , guérissent souvent l'hydropisie , si elle est encore en état d'être guérie ; la jaunisse , & même le scorbut froid , comme nous le ferons voir plus bas. (27.)

XXIV. La plus dangereuse de toutes les affections cachectiques , est , sans contredit , la verole. L'Allemagne produit les armes les plus puissantes , qu'on connoisse jusqu'à présent , pour terrasser cet ennemi ; je veux dire le vif argent , ou mercure. Les Indes fournissent , à la vérité , des remèdes très-efficaces contre ce mal ;

les racines de falsepareille , & de squine , les bois de sassafras , & de guaiac , dont le dernier a mérité le nom de *sacré* par son excellence. Mais loin que ces remedes , & autres de même nature , s'il en est encore , puissent le disputer en force au mercure , ils ne le suivent que de très-loin. Que dis-je ? Une petite portion de mercure fait plus d'effet qu'une quantité considérable des autres remedes , & guérit radicalement les affections vénériennes les plus enracinées , pendant que les autres sont à peine suffisans pour déraciner les plus légères ; & , ce qu'il y a de plus surprenant , il joint la célérité à l'efficacité. Il y a plus , & ce n'est pas le moins étonnant , ce minéral opere de quelque maniere qu'on l'emploie , & sous quelque forme que ce soit , intérieurement , ou extérieurement. Son opération même a quelque chose d'extrêmement singulier , puisqu'elle se fait , soit par la salivation , soit par les selles , soit par la transpiration insensible , quand ce divin remede est administré par des personnes capables d'en diriger l'action.

XXV. Si les malades attaqués de legeres maladies véneriennes , ont de la répugnance à se servir de mercure , & qu'ils aiment mieux les ptisannes sudorifiques , l'Allemagne nous met en état de substituer aux bois , & aux racines anti-véneriennes , des remedes , qui , s'ils n'ont plus d'énergie , du moins ne leur cedent en rien. Les racines de bardane , d'aunée , de pimprenelle blanche , d'asclepias , de levesche , de patience sauvage , & d'autres pareilles , ont une vertu diaphorétique , & sudorifique , capable de chasser le virus vénerien , sur tout , si l'usage des teintures de ces mêmes plantes vient au secours. On peut aussi remplacer parfaitement les bois sudorifiques des Indes , par notre bois de genievre. La saponaire , plante extrêmement commune par toute l'Allemagne , est encore un remede dont l'énergie ne le cede en rien aux racines étrangères , dans les maladies véneriennes. On en peut juger par les éloges que font , de sa décoction , plusieurs célèbres Praticiens. Enfin , si l'on entremêle l'usage de l'antimoine joint aux remedes dont nous

venons de parler , de celui du Mercure , il n'y a pas de doute que nous ne soions en état de faire autant , & même plus avec les médicamens de notre país , qu'avec les étrangers.

XXVI. Les país étrangers ne nous envoient point de remedes plus puissans contre la galle , & les maladies analogues , l'herpes , les dartres , les ulceres de la peau , & autres ulceres malins , que ceux que nous venons d'indiquer (25). Et si ces maladies sont rétives à ces remedes , & aux étrangers , on ne peut les guérir que par l'antimoine , & le mercure , employés intérieurement , & extérieurement , à peu près comme dans les maladies véneriennes. Il naît encore en Allemagne un remede que l'on emploie intérieurement & extérieurement contre la galle , & qui ne craint point la concurrence avec les plus actifs des país étrangers. C'est le souffre. La galle se guérit très-souvent en frottant la partie qui en est attaquée avec un liniment composé de quelque huile que ce soit , & de souffre réduit en poudre. Timée don-

ne la préparation d'un onguent plus composé (f), qu'il regarde comme infaillible, & qui est réellement un excellent remède; dont la principale force dépend sans doute du soufre qui entre dans sa composition; enfin Jüncken, dans son *Lexicon Chimico-Pharmaceutique*, en donne un autre très-efficace composé de fleurs de soufre, de céruse, & de mercure crud. Il faut cependant observer que l'usage extérieur du soufre, & du mercure, est dangereux, si le corps n'est suffisamment préparé par les purgatifs, & les diaphorétiques.

XXVII. Le scorbut se divise en froid, & chaud. Dans le froid, ou pituiteux, l'herbe aux cuilliers, les creffons, la cardamine, la capucine, le beccabunga, la fumeterre, la petite chelidoine, l'herbe aux écus, la joubarbe vermiculaire, la moutarde, le raifort sauvage, le pied de veau, le trefle d'eau, & les médicamens composés de ces plantes, remèdes les plus efficaces dans cette maladie, de

(f) Lib. 6. de morb. extern. cas. 16.

l'aveu de tous les Médecins , naissent en abondance dans l'Allemagne. Si la maladie est si considérable que ces remedes ne puissent la surmonter , il faut avoir recours aux remedes que nous avons indiqués contre la cachexie , & la vérole , & sur tout aux racines , & aux teintures dont nous avons parlé , & aux remedes mercuriels , qui emportent sûrement la maladie.

XXVIII. Si c'est le scorbut chaud qu'il faut traiter , ce qu'on connoît à la chaleur continuelle , à la soif immodérée , au sang que le malade rend par les gencives , aux fréquentes hémorrhagies , & autres symptomes de meme nature , il faut avoir recours au petit lait ordinaire , ou extrait en coagulant le lait avec le vinaigre , le suc d'oseille , d'alleluia , ou de citron ; & en faire prendre tous les jours au malade pendant quelque tems , & surtout le matin. Si l'on veut donner plus de force à ce petit lait , il y faut faire cuire des plantes acides , nitreuses, ou rafraîchissantes, telles que l'oseille ordinaire , l'oseille ronde , l'alleluia , la marguerite , la

bourrache , l'ancholie , le pourpier ; & faire prendre cette décoction après une légère expression. Elle tempere , adoucit , corrige , dompte l'âcreté des sels scorbutiques , & appaise puissamment la chaleur qu'ils produisent. Ces malades se trouvent très-bien d'un usage modéré de nos fruits d'été acides , tels que la groseille , les cerises , les mûres de la ronce sans épine , & les mûres proprement dites. L'Allemagne est aussi très-féconde en eaux minérales très-utiles dans l'un , & l'autre scorbut , parce qu'elles brisent les sels du sang , le délaient , l'adoucisent , & chassent ses sels par les divers vaisseaux excrétoires du corps ; en un mot, on peut dire qu'aucun pays étranger ne produit des remèdes comparables à ceux que produit l'Allemagne , pour guérir le scorbut.

XXIX. Elle ne donne pas de moindres secours dans les obstructions de toute espece. Car si les vaisseaux capillaires sont obstrués par un sang épais , & visqueux , source d'une infinité de maux , nos eaux simples , & minérales , ces dernières froides , ou chaudes , les racines , les feuilles des

plantes apéritives , dont nous avons fait plusieurs fois mention , prises en substance , ou leurs décoctions , leurs infusions , leurs teintures , & enfin les remedes mercuriels , font plus d'effet qu'on n'en peut attendre d'aucun médicament étranger ; & c'est surtout dans les obstructions causées par une lymphe épaisse , & tenace , que le mercure fait des miracles , soit qu'on excite la salivation , ou non. C'est ce que justifient les bon effets de ce minéral dans la goutte serene causée par l'obstruction des nerfs optiques , dans la cataracte , les maux de tête les plus opiniâtres ; l'obstruction , & la dureté des glandes du col , les ophthalmies rebelles , & autres maladies de cette espece.

Dans le resserrement du ventre causé par l'endurcissement des excréments , ou quelque autre cause , nos eaux , nos sels purgatifs , la magnesie , le lin purgatif , donnés intérieurement , ou les lavemens faits avec nos plantes donnent un prompt secours.

La décoction des racines , & des feuilles de mauve , guimauve , char-

don-roland , de réglisse , les poudres composées de ces mêmes plantes , des ieux d'écrevisses , de nos sels alkalis , & moiens , & les bains émolliens , font plus d'effet dans les obstructions des urétheres , & de l'urèthre , causées par une pierre , que tous les remedes étrangers.

Les obstructions causées par le défaut de force se résolvent par nos vins , & nos bieres fortes , les eaux de roses , de pouliot , de melisse , de lavande , de romarin , faites avec , ou sans le vin , & par l'usage intérieur , & extérieur de l'esprit de corne de cerf.

XXX. Si les obstructions des vaisseaux du cerveau , qui causent les affections soporeuses , l'apopléxie , le coma , la catalepsie , & autres semblables proviennent de l'abondance , & de l'épaisseur du sang , elles cèdent à la saignée pratiquée au bras , au pied , au col , aux tempes ; à l'application des ventouses à la tête , au dos , & aux extrémités ; aux frictions , aux lavemens âcres , enfin aux brûlures faites à la plante des pieds , & au-dessus du front , & aux esprits

volatils de corne de cerf , de sel ammoniac , de suie , & autres pareils mis sous le nez , & dans la bouche. Si ces maladies reconnoissent pour cause l'abondance de pituite qui surcharge le ventricule , on donne avec succès un vomitif composé de tartre , ou de vin émétique , ou de tous les deux ensemble , & les infusions chaudes des racines , & plantes incisives , & résolutives , faites dans l'eau , & les teintures de ces mêmes plantes.

XXXI. L'on emporte l'ischurie , ou suppression d'urine , par nos sels moiens , les remedes indiqués plus haut contre les pierres , & les émulsions de semences de violette pourprée faites avec l'eau de cerfeuil , d'arrête-beuf , de fraiser , de saxifrage , ou autres , comme la décocction des racines de persil , & de chardon-roland. L'effet de ces émulsions , excellentes par elles-mêmes , est puissamment aidé par un cataplasme d'ail , ou d'oignons cuits sous la cendre , appliqué sur la région du pubis. Si ces remedes sont sans effet , il faut

recourir à la sonde creuse pour faire sortir l'urine.

Si la pierre est cause de la suppression, il faut employer les remèdes que nous avons prescrits dans cette maladie ; si elle est arrêtée au col de la vessie , il faut la repousser avec la sonde , ou la tirer par l'incision ; à moins qu'il n'y ait quelque empêchement.

Lorsque des corps étrangers , ou des excroissances bouchent les narines , les oreilles , l'œsophage , la trachée artère , l'anus , le vagin , ou que ces deux dernières parties sont imperforées par quelque cause que ce soit , la main armée d'un bec de grüe , ou d'un bistouri est le seul remède.

XXXII. Les flux sont diamétralement opposés aux suppressions. On appelle ainsi l'excrétion si abondante de quelqu'une des liqueurs du corps , que les forces en souffrent , & qu'elle est suivie d'autres accidens. De ces flux , les uns attaquent la tête , les autres la poitrine , le bas ventre , ou la peau.

Ceux de la tête , outre le saigne-

ment de nez , dont nous avons parlé plus haut , font l'enchifrenement , & l'abondance des larmes , & de la salive.

L'enchifrenement ne demande point de remedes , s'il n'est trop fort ; auquel cas nos purgatifs , & nos diaphorétiques intérieurement , extérieurement un nouet de marjolaine , ou de semences de nielle , porté souvent au nez , avec une diète exacte , & peu nourrissante , font tout l'effet qu'on peut désirer.

L'abondance des larmes peut être causée par la foiblesse de la caroncule lacrimale , la quantité de sérosités qui regorgent dans le sang , ou quelque vice de la partie , comme la fistule commençante , ou formée , ou l'obstruction du canal lacrimonal , ou nasal. Au premier cas on fortifie la partie par l'application réitérée de l'eau-de-vie de romarin , ou de lavande. Au second on lâche le ventre , & on excite la sueur ; au troisième on a recours aux opérations convenables.

L'abondance de la salive se guérit intérieurement par les purgatifs , & les sudorifiques , extérieurement par

les gargarismes de racine de bistorte, de tormentille, de quinte-feuille, des feuilles de mille-feuille, de plantain, de fleurs de roses, ou de troëſne.

XXXIII. La pituite est sujette à un flux, appelé roux humide, dont la cause est une sérosité âcre, tenace, ou des humeurs épaissies, visqueuses, & abondantes.

Si la sérosité pèche par l'âcreté, on fera prendre au malade des décoctions de racines de réglisse, de mauve, de guimauve; de feuilles de pas-d'âne, de véronique, de scabieuse; de semences de pavot blanc, du gruau d'orge, ou d'avoine. La simple décoction de raves avec le miel, ou sans ce suc, est un adoucissant très-efficace, surtout si l'on ne néglige pas les purgatifs. Le suc, ou l'extrait de réglisse fait aussi merveille dans ce cas, aussi-bien que les émulsions de semences nouvelles de concombre, citrouille, & melon.

Si la matiere morbifique est épaisse, visqueuse, & tenace, on emploie avec succès les adoucissans légers mêlés aux incisifs, & aux résolutifs, tels que les racines d'aunée,
de

de pimprenelle blanche , de chicorée , de pied-de veau , les feuilles de véronique , scabieuse , marrube blanc , & semblables , en infusion , ou décoction , que l'on prend chaude plusieurs fois par jour. Ces remedes ont bien plus d'effet , si l'on y joint les teintures d'aunée , de pimprenelle blanche , de tartre , & l'esprit de sel ammoniac aromatisé avec les huiles essentielles d'anis , & de fenouil.

XXXIV. Les flux qui attaquent le bas ventre sont la diarrhée , la dysenterie , le vomissement , le cholera-morbus , la lienterie , les passions iliaque , & céliaque , le flux hépatique , le flux d'urine , l'incontinence d'urine , la gonorrhée , les pollutions fréquentes , & les fleurs blanches. Nous avons parlé plus haut de l'écoulement immodéré du flux hémorrhoidal , & menstruel , & du pissement de sang (11. 12.). Nous allons passer les autres en revue.

Celse nous avertit (*t*) de ne pas arrêter la diarrhée dans ses commen-

(*t*) Liv. 4. c. 19.

cemens ; parce qu'elle est souvent un moien dont la nature se sert pour se débarrasser des humeurs qui la surchargent. Loin de cela , il en faut aider l'action par une boisson légère , chaude , ou du moins tiède , comme l'eau simple , la décoction d'orge , d'avoine , de râpure de corne de cerf, d'eau de poulet , ou le bouillon léger. Il est même à propos de donner de tems en tems un purgatif léger , surtout de sel purgatif amer , ou autre analogue , ou de magnésie , & semblables.

Pour guérir le vomissement , il faut se comporter d'abord , comme nous venons de dire , en parlant de la diarrhée ; ou , lorsque le malade n'a que de simples nausées , lui passer un peu des émétiques désignés plus haut ; ce qui fait souvent très - bien dans les diarrhées ; puis , dans l'un & l'autre cas , on travaille à fortifier l'estomach par les remedes stomachiques , surtout l'eau de menthe préparée avec , ou sans le vin , le vin fort , ou le vin d'absynthe , les teintures d'absynthe , de gentiane , de trefle d'eau , d'écorces d'orange , & autres amers , & par

les poudres stomachiques ci-dessus décrites. Ce régime convient également dans les évacuations trop grandes causées par les purgatifs, & les émétiques. A l'extérieur on se sert très-utilement, après une évacuation suffisante, d'une compresse, d'une éponge, ou d'une rôtie, trempée dans l'eau-de-vie, appliquée sur l'estomach. Enfin l'exercice du cheval, ou du carrosse fait beaucoup de bien dans la diarrhée, comme M. Heister l'a éprouvé sur lui-même, & sur autrui. L'efficacité de ce remède étoit même connue du tems de Celse (u), puisqu'il dit affirmativement que rien ne fortifie davantage les intestins.

XXX. Le cholera-morbus, maladie souvent très-aigue, combinée du vomissement & de la diarrhée, se guérit à merveille de la même manière. Le célèbre Sydenham, Médecin Anglois, ordonne dans cette maladie de faire prendre au malade une grande quantité de bouillon extrêmement lé-

(u) Liv. 4. c. 19.

ger. Ce régime paroît d'abord contraire & nuisible ; puisqu'il semble augmenter le mal , & affoiblir encore le ventricule. Mais l'utilité de ces délaïans , qui lavent le ventricule , & les intestins , & emportent avec eux les sels âcres qui les irritent , est prouvée par la raison , & l'expérience. On peut même produire des preuves de cette dernière tirées des tems reculés de la Médecine ; puisque Celse (x) recommande ce traitement , & le croit tellement infailible , que , pourvu qu'on l'emploie d'abord , il regarde comme une bagatelle cette maladie extrêmement dangereuse par elle-même. Nous n'avons donc point encore ici besoin de remèdes étrangers. Mais après avoir matté les symptômes , il est fort à propos d'en venir à l'usage de nos stomachiques tirés de la menthe , des amers , de nos aromates , & de nos vins forts , surtout bus chauds , qui font tout l'effet que l'on en peut attendre. Ce traitement

(x) Liv. 4. c. 11. V. aussi Trallianus, L. 7. c. 14.

convient également à la lienterie , & à la passion céliaque. (y)

XXXVI. La dysenterie , qui est aussi une maladie très-aigue , ne demande pas davantage les médicamens étrangers. On remplit la seule indication qu'il y ait , qui est l'évacuation des humeurs nuisibles , & morbifiques , par une ample boisson légère , & délaïante , & prise chaude , comme nous l'avons recommandé plus haut , & en particulier par la décoction de graine de carvi , ou de lin , ou de la râpure de corne de cerf avec un peu de lait , ou sans lait. Les païsans se servent aussi avec succès de

(y) Je prens ici le nom de passion céliaque , comme on l'emploie aujourd'hui , pour désigner une maladie où l'on rend par les selles une matière laiteuse , ou chyleuse. Cette définition est bien éloignée de celle de Celse L. 4. c. 11. qui dit que dans cette maladie *le ventre est dur , & douloureux , & tellement resserré , que les vents même ne passent pas , enfin que les extrémités sont froides , & la respiration difficile. Ubi venter indurescit , dolorque ejus est ; alvus nihil reddit , ac ne spiritum quidem transmittit ; extrema partes frigent , & difficulter spiritus redditur.* Mais cette description convient mieux à ce que nous appellons Colique , ou Cardialgie.

l'orge grillé pris en quantité en façon de café ; ce qui pour l'ordinaire diminue considérablement la fièvre.

On peut employer pour la même fin la magnésie au lieu de la rhubarbe , dont on fait ordinairement un si grand usage , ou la décoction de lin purgatif , ou celle des racines de polypode.

On peut encore se servir d'émétiques , quand le cas l'exige ; & au lieu de la racine si vantée d'Ipécacuanha , faire usage du tartre émétique ordinaire en petite quantité , y ajoutant un peu de racines de tormentille , ou d'un demi gros de racines de cabaret.

Les premières voies étant dégagées , il ne faut point discontinuer l'usage des délaïans ; il faut même le prolonger tant que durent les douleurs , les tranchées , & la fièvre. Mais pour appaiser les douleurs , & la chaleur , & émousser plus parfaitement les sels âcres , il faut donner aux malades toutes les deux ou trois heures des poudres tempérantes , & absorbantes , composées d'ieux d'écrevisses , de cristal de roche , d'anti-

moine diaphorétique , & de nitre. Nous nous passerons également de la gomme arabique , malgré les louanges qu'on lui donne dans les cas où il faut adoucir le sang , & nous lui substituerons celle de nos cerisiers , ou de nos pruniers , qui est de même nature , & fait le même effet.

Est-il besoin de teintures diaphorétiques , résolutives , & fortifiantes , nous avons sous la main celles de scordium , d'impératoire , de pimprenelle blanche , de mille feuille , &c. qui , prises le matin dans une liqueur chaude , sont d'un secours efficace , surtout quand on attend paisiblement la sueur.

La force de la maladie étant domptée par l'usage de ces remèdes , nous en avons en quantité qui sont capables de fortifier , & de rétablir les viscères , entre autres les racines de tormentille , ou de bistorte , ou de quinte-feuille , dont Celse (2) recommande particulièrement l'usage dans le vin le matin à jeun. On peut ajouter à

(2) Liv. 4. c. 15.

ces racines pulvérisées un peu de saf-
fran de Mars astringent. Les teintu-
tures d'absynthe , de mille-feuille ,
de gentiane , d'écorces d'orange , pri-
ses plusieurs fois par jour , sont encore
de bons fortifiants. A l'extérieur on
peut frotter le bas-ventre d'eau-de-
vie chaude , & mettre par-dessus , si
l'on veut , des sachets de semences de
carvi , & d'anet , de fleurs de camo-
mille , de feuilles de menthe , &c.

On appaise aussi le tenesme , & les
tranchées , accidens souvent très-dou-
loureaux de cette maladie , par des la-
vemens d'une décoction de graine de
lin , dont Celse recommande l'usa-
ge (*a*) , ou de lait tiède avec le miel ;
enfin en faisant étuver au malade son
fondement , toutes les fois qu'il se
présente au bassin , avec une décoc-
tion tiède de verveine , selon Celse ,
ou de plantes émollientes , selon d'au-
tres Médecins.

XXXVII. Les remèdes étrangers
ne nous sont pas nécessaires dans la
passion iliaque , quelle qu'en soit la

(*a*) Ibid.

cause. Il n'est besoin que des poudres anti-spasmodiques , & tempérantes , & de clysteres âcres donnés fréquemment , ou de la fumée du tabac , qui vient aujourd'hui très-communément en Allemagne , injectée souvent dans l'anús du malade , jusqu'à ce que les excremens aient repris le cours ordinaire. Si c'est une hernie qui produit la passion iliaque , & qu'il y ait étranglement de l'intestin , on ne peut attendre de secours que des huiles , onguents , & cataplasmes émolliens , seuls capables de disposer l'intestin à la réduction , qu'il faut faire aussi-tôt qu'il est possible.

XXXVIII. On appelle flux d'urine l'écoulement par la vessie d'une plus grande quantité de liqueur que celle qu'on a prise en boisson , écoulement suivi quelquefois d'amaigrissement , & de danger. Celse recommande alors les frictions au soleil , ou au feu (*b*) ; un régime astringent ; de

(*b*) *Exercitationes , fricationes in sole, vel ad ignem , cibum comprimentem , vinum austerum meracum , per æstatem frigidum , per hiemem*

gros vin pur , bû froid pendant l'été , & legerement dégourdi pendant l'hiver. Ajoutés à ce régime l'usage de la teinture de vitriol de Mars , ou la teinture de Mars avec le coing , ou le saffran de Mars astringent , & celui des racines indiquées dans l'article précédent , nous n'aurons point lieu de porter envie aux remèdes étrangers.

Ils ne sont pas plus nécessaires dans l'incontinence d'urine , & les trop grandes sueurs.

Les pollutions fréquentes , & la gonorrhée benigne, causées par la chaleur du sang & de la semence , comme il arrive ordinairement , ou par la trop grande abondance de cette dernière , se guérissent par la saignée , un régime humectant , & peu nourrissant , les acides legers , comme la crème de tartre , l'hépatique rouge , le vinaigre , l'oseille , les fruits confits au vinaigre , la semence de gremlle , les boissons nitrées , & un peu de sel de Saturne.

egelidum , sed tantum , quantum minimum sit.
Lib. 4. c. 20.

XXXIX. Il est tems de passer aux maladies , ou lésions des sens. Nous commencerons par celles des sens extérieurs , parmi lesquelles celles des yeux méritent la préférence.

Les remedes étrangers font très-peu d'effet dans la foiblesse de la vûe, la goutte serene , & la suffusion , qui en sont les suites. Ceux qui se sont acquis quelque réputation dans la guérison de ces maladies , naissent en abondance en Allemagne. La cure de ces maux est différente , selon la diversité des causes occasionnelles ; mais en général ils se guérissent par la saignée , les purgatifs , les cauteres , le seton , par l'usage intérieur des racines de valeriane , & de fenouil , des feuilles d'euphrase , de véronique , de sauge , d'hyssope ; les semences d'anis , & de fenouil , & les cloportes , le tout en substance , en infusion , ou en décoction dans l'eau , ou dans le vin. Aussi les vins d'euphrase , ou de fenouil , sont-ils en grande réputation pris intérieurement à la dose de quelques verres par jour , & employés extérieurement à laver les yeux , ou à faire des fomentations sur

ces parties. Les cloportes secs & réduits en poudre , ou écrasés en vie , & avalés tous les jours dans le vin , ou la biere , augmentant la dose jusqu'à cinquante , quatre-vingt , & même cent , débarrassent souvent très-bien les nerfs optiques des obstructions qui s'y étoient formées ; surtout si l'on aide leur action par les vésicatoires , le seton , ou les cauterres ; & qu'en même tems on emploie à l'extérieur les vins dont nous venons de parler , ou les eaux distillées de valeriane , fenouil , euphrase , animées d'un peu d'eau de la Reine d'Hongrie , & qu'on en lave les yeux plusieurs fois par jour. Si ces remèdes ne font rien , il faut avoir recours à l'usage du mercure , & même à la salivation , qui guérit souvent ces maux , quand ils sont nouveaux , ou qu'ils peuvent encore recevoir guérison. Au deffaut de ces remèdes , il ne faut compter sur aucun étranger , du moins qui soit connu jusqu'à présent. La suffusion mûre , que l'on appelle alors cataracte , se guérit encore quelquefois par l'opération.

XL. Les remèdes les plus sûrs pour

la guérison des ophthalmies naissent aussi en Allemagne. Car , outre les eaux dont nous venons de parler , nous avons celles de roses , de plantain, de grande chelidoine, de chausse-trape , de bleuets , &c. la tuthie préparée , la pierre calaminaire , le sel de Saturne , l'alun , & le vitriol blanc.

Les collyres , & les onguents , qui en sont composés fournissent les secours les plus efficaces contre la taie, & les taches des yeux. Dans certains cas on peut emploier le verd de gris, l'eau verte de Hartmann , la pierre appelée *lapis scissilis* , le fiel de brochet , & de bellette , médicamens qui naissent tous dans notre païs , & qui sont préférables à tous les étrangers.

Le seul remede à la vûe basse , de quelque cause qu'elle vienne , est des lunettes appropriées.

XLI. Quoique l'on vante beaucoup contre la dureté de l'ouïe , l'ambre , le musc , & le castoreum , mis dans l'oreille , cependant la purgation , la saignée , ou avec la lancette , ou par le moien des scarifications , une , ou

deux gouttes d'huiles distillées de semences de carvi , de fenouil , ou d'anis , de fleurs de lavande , & surtout de camomille , mises dans l'oreille avec du coton , seules , ou jointes à la teinture de succin , font au moins autant d'effet. Un , ou deux grains de sel volatile de corne de cerf , mis soir & matin dans l'oreille, ont eu souvent beaucoup de succès. Un pain fait avec la pâte ordinaire dans laquelle on a mêlé la semence de carvi , ou les baies de genièvre concassées , coupé par le milieu , & mis sur les oreilles , en sortant du four , est encore un remède excellent contre la même maladie. Enfin tous ces remèdes sont les meilleurs contre le tintement , & le bourdonnement des oreilles.

XLII. La dépravation du goût , & surtout l'amertume de la bouche dans les fièvres , causées ordinairement par l'abondance de la bile , se corrige par les émétiques , & les purgatifs indiqués , qu'on fait suivre de nos stomachiques amers , & de nos aromatiques. Le goût acide se corrige par les absorbants , les alkalis , les aqueux , & surtout par nos eaux

minerales alkalines. La salure de la salive ne s'empporte gueres que par les boissons aqueuses.

La dépravation du tact , ou stupeur , se guérit en donnant au malade intérieurement l'esprit de corne de cerf , de fourmis , de romarin , de lavande , de sauge , & semblables ; extérieurement par les urtication , les sinapismes , les esprits de vers de terre , de fourmis , de corne de cerf , de sel ammoniac , ou de suie.

XLIII. Les maladies des sens internes sont. 1°. La foiblesse de la mémoire ; qui , s'il est encore possible , se fortifie par les teintures , ou les huiles distillées des plantes dont nous venons de parler , appliquées extérieurement , & prises intérieurement. Ces remedes sont plus sûrs que l'ambre , le musc , & les aromates de même nature , dont le trop grand usage a souvent fait tomber les malades dans l'imbécillité , la démence , ou la manie.

2°. Les délires qui surviennent aux fièvres , que l'on traite par des délaïans abondans , les légers acides , les remedes préparés avec le nitre ,

& le cinnabre , & les émulsions légères. Au dehors on emploie très-heureusement les sinapismes , & les vésicatoires.

3°. La manie , où après avoir suffisamment employé les saignées , & les émétiques , & les purgatifs tirés surtout de l'hellebore , l'on recommande très-fort les boissons nitrées , acides , délaïantes , surtout la décoction de mouron en boisson ordinaire , & les émulsions légères de semences de pavot , pour appaiser le mouvement desordonné des esprits ; à quoi nous joindrons la fustigation , dont les instrumens ne manquent pas en Allemagne.

4°. La folie amoureuse , & la fureur utérine , qui se guérissent par les remèdes de la manie , si le mariage ne peut y mettre ordre.

5°. La mélancholie , & la catalepsie , où il faut rendre le mouvement aux esprits paresseux , & engourdis. Ces maladies se guérissent par un usage modéré du vin , les fréquens exercices , les voyages , les infusions , & les teintures des plantes incisives , les sels moïens résolutifs ,

nos eaux minérales, la bonne compagnie ; disposant le malade à l'usage de ces remedes par la saignée, & la réiterant de tems en tems, surtout dans les hypochondriaques, & les suppressions d'hémorrhoides.

6°. La morsure des animaux enragés, & l'hydrophobie, qui en est la suite ordinaire. Leurs remedes extérieurement sont le bain froid, s'il est possible ; les fomentations d'eau salée, ou de vinaigre chaud, sur la blessure préallablement dilatée avec le bistouri, ou l'application du cautere actuel ; intérieurement les diaphorétiques, surtout la teinture de scordium impregnée d'esprit de vitriol prise fréquemment, & par-dessus l'infusion chaude de la même plante, ou de sauge ; qu'on peut entremêler de tems en tems de l'usage d'un ver de May écrasé, que plusieurs Modernes regardent comme un spécifique dans le cas ; le tout appuyé d'un régime diaphorétique.

7°. Les insomnies, dont il faut d'abord enlever la cause, & pour lesquelles en général il n'y a point de remedes plus sûrs que les émulsions

de pavots blancs , avec , ou sans semences farineuses , ou les juleps d'eau de primevere , & de sirop de pavot , si l'on en excepte les insomnies des vieillards , qui se guérissent souvent par l'usage modéré d'un bon vin à souper.

8°. Les maladies soporeuses se combattent par les remèdes propres à mettre les esprits en mouvement , comme l'esprit de sel ammoniac , de corne de cerf , de suie , employés extérieurement , & intérieurement , l'eau chaude en boisson , la saignée , les frictions , les sternutatoires avec le tabac , la marjolaine , le marum , les fleurs de muguet , les vésicatoires , le seton , & même l'émétique , si l'estomac est chargé de mauvais levains.

XLIV. Les mouvemens ordinaires , & naturels , reçoivent des lésions de différente espece. Car ils pèchent par augmentation , diminution , abolition , ou dépravation.

Ils augmentent dans les convulsions , l'épilepsie , l'éternuement , la toux , le hoquet , la palpitation du cœur. Cette augmentation doit sa naissance à des causes irritantes , com-

me aux vers , aux âcres , aux corps étrangers qui sont dans les blessures , &c. Si l'irritation est causée par quelque cause qui tombe sous les sens , il faut commencer par l'enlever quelle que soit la maniere d'en venir à bout. S'il est question d'une épilepsie causée par des vers , on emploie avec succès tous les amers , surtout les fleurs de tansie , de petite centaurée , l'absynthe , le mercure crud , le mercure doux , l'éthiops minéral , entremêlés de purgatifs mercuriels , ou tirés de nos sels amers. Si l'irritation est causée par des âcres , les délaïans aqueux , les absorbans , les remedes préparés avec le nitre , & le cinnabre , la racine de pivoine , le guy de chêne , les vers de terre , l'esprit de corne de cerf , la liqueur de corne de cerf avec le succin , la saignée , les purgatifs , les vomitifs , suivant les circonstances , sont les remedes indiqués. A l'extérieur on emploie avec succès les esprits de vers de terre , de fourmis , ou de corne de cerf , pour frotter les parties en convulsion. L'irritation qui cause le fréquent éternuement s'apaise en respirant par le nez du lait

tiède. On guérit l'enrouement , & la toux , avec les décoctions des plantes , & racines pectorales , le suc , ou l'extrait de réglisse , la décoction de raves avec le miel , les émulsions , surtout celles de pavot , les absorbants , le cinnabre , & ses préparations. Voiés d'ailleurs ce que nous avons dit (33.)

L'irritation enfin qui cause le hoquet , si elle vient d'humeurs âcres , s'emporte par les boissons délaïantes chaudes , les absorbants , le cinnabre , le nitre , les stomachiques , les carminatifs , & souvent un simple verre de vin chaud.

XLV. La diminution , ou l'abolition du mouvement causée par le défaut d'esprits , comme il arrive dans les défaillances , le vertige , la paralysie , l'impuissance , se reparent par une boisson forte , une bonne nourriture , des gelées , des œufs frais , nos aromates , les esprits de lavande , de sauge , de romarin , de fourmis ; la teinture de calamus aromaticus , de pimprenelle blanche ; les semences de moutarde , & de roquette , employés extérieurement & intérieurement.

Dans la perte de la voix , & la paralyſie de la langue , on reçoit beaucoup de ſoulagement de l'eau de ſauge préparée avec le vin , priſe ſouvent dans la bouche , & avalée peu à peu , & des racines de pied-de-veau , & de vrai acorus , tenues longtems dans la bouche , ou de la ſemence de moutarde mâchée fréquemment. A l'extérieur on peut frotter la racine de la langue avec les eſprits dont nous venons de parler , ou l'huile de ſauge , de romarin , de lavande , ou ſemblables.

L'impuiſſance ſe guérit en frottant des mêmes eſprits les muſcles érecteurs , & prenant intérieurement de bon vin , & des nourritures fortifiantes , & avant le repas une doſe convenable de ſemences de moutarde , ou de borax , délaïés dans le vin , remèdes très-eſtimés dans cette maladie. L'on vante auſſi beaucoup l'uſage intérieur & extérieur de l'eſprit de fourmis (c). Les cantharides priſes

(c) C'eſt ce qui lui a fait donner le nom de *ſpiritus magnanimitatis*.

intérieurement font aussi un grand effet. Mais il faut les donner avec beaucoup de ménagement , de crainte d'exciter l'ardeur d'urine , & le pissement de sang , comme il arrive aisément.

L'enchylose nouvelle se résout parfaitement bien par les bains naturels , & les artificiels composés de racines , feuilles , & fleurs émollientes , par les onguents de même nature , & surtout celui de guimauve , & les graisses de chapon , de chien , &c.

La diminution du mouvement causée par l'inflammation des articulations , ou des parties qui les avoisinent , se résout par les remèdes indiqués plus haut.

XLVI. La palpitation de cœur se rapporte à la dépravation du mouvement. Si elle est causée par la plénitude , comme il arrive ordinairement , la saignée suffit communément pour la guérir ; si c'est par la crainte , ou d'autres passions de l'ame , les poudres anti-spasmodiques , composées de cinnabre , de nitre , & de tartre vitriolé , ou des racines de pivoine , & de guy de chêne sont les

meilleurs remedes ; si le sang est en même tems épais & visqueux , il faut ajouter à ces remedes , les délaïans , & les exercices fréquents , mais modérés. Enfin elle est quelquefois causée par un polype , ou par un aneuvrisme de l'aorte , comme M. Heister l'a observé plusieurs fois. Si le polype est nouveau , les mêmes remedes feront effet ; s'il est vieux , ou qu'il y ait aneuvrisme , il n'y a pas de ressource.

La dépravation du mouvement est aussi causée par les blessures , fractures , luxations , & autres accidens semblables ; & dans ces cas , il faut avoir recours à la Chirurgie.

XLVII. Après avoir parlé des maladies communes aux deux sexes , il nous reste à faire voir que notre país fournit des médicamens suffisans pour guérir celles qui sont particulieres aux femmes. Et comme nous avons parlé (11-13.) de celles qui attaquent les femmes qui ne sont pas grosses , comme du deffaut & de la trop grande abondance de l'évacuation menstruelle , des fleurs blanches , & des pâles couleurs , nous viendrons tout d'un coup

aux maladies des femmes grosses.

Celles auxquelles elles sont sujettes les premiers mois de leur grossesse sont les nausées , le vomissement , la dépravation de l'appétit , les foiblesses , les hémorrhagies , surtout de l'utérus , & l'avortement. La cause de ces maladies étant la suppression du flux menstruel , & la plénitude qui en est la suite , ou le dérangement des sécrétions , qui donne occasion à différentes liqueurs nuisibles de passer dans l'estomac , on y met ordre par un régime exact , un exercice modéré , la saignée , qu'on réitere au besoin , des stomachiques légers , quelques purgatifs doux administrés de tems en tems , comme la magnésie , le sel amer , le sel admirable de Glauber , &c.

Les maladies qui attaquent les femmes les derniers mois de leur grossesse sont causées par la pesanteur de l'utérus , du fœtus , de l'arrière-faix , & des eaux du fœtus ; & elles se réduisent à l'enflure des pieds , aux varices , à la difficulté d'uriner , au resserrement du ventre , aux vents , aux douleurs , & convulsions des
muscles

muscles du bas-ventre , à la difficulté de respirer , aux hémorrhoides , & aux hémorrhagies de l'utérus.

XLVIII. L'enflure des pieds , & les varices se guérissent par la sobriété , l'exercice fréquent , les frictions douces faites tous les jours sur les pieds , quelques purgatifs légers , & la saignée surtout dans les femmes plethoriques.

La difficulté d'uriner venant ordinairement de la pression que l'utérus fait sur le col de la vessie , se soulage en le relevant avec les mains toutes les fois que le besoin d'uriner le requert , & même , quand ce ne seroit pas un symptôme , nous ne conseillerions pas l'usage des diuretiques , qui par leur nature peuvent procurer l'avortement , & d'ailleurs seroient inutiles , sans la précaution que nous venons d'indiquer.

On remédie au resserrement du ventre , & aux vents qui en sont souvent des suites très-incommodes , & on prévient ces accidens par l'exercice , une suffisante quantité de boisson délaïante , un régime émollient , adoucissant , & sobre , par l'abstinen-

ce des nourritures seiches , dures , venteuses , & la fuite des excès. Si ce régime ne suffit pas , il faut avoir recours aux lavemens émolliens , & légèrement laxatifs ; & au cas que la femme soit surtout incommodée de vents , les stomachiques doux , les carminatifs , & principalement les teintures & poudres de ces especes , ne doivent pas être oubliés.

La difficulté de respirer causée par les vents , & les obstructions , se guérit par les mêmes remedes ; celle que cause la plénitude du sang , par la saignée.

On remédie à la trop grande tension de la peau , & des muscles du bas-ventre , aux convulsions , & aux douleurs cuisantes dont elle est quelquefois suivie , par l'application extérieure des graisses d'oie , ou de chapon , de la moëlle des cuisses de beuf , de l'onguent de guimauve , &c.

On guérit les hémorrhoides des femmes grosses par la saignée au bras , un régime sobre , les poudres calmantes , & nitreuses , & l'application extérieure des remedes indiqués (11. 12.)

L'hémorrhagie de l'utérus reconnoissant plusieurs causes , demande aussi différens traitemens. L'abondance du sang , ou son effervescence , se guérissent par la saignée , les poudres tempérantes , & nitreuses , les rafraîchissans , & la diète. Le détachement de l'arriere-faix , que l'on connoît à l'inutilité des remedes précédens , demande nécessairement l'accouchement forcé , comme M. Heister l'a suffisamment fait voir dans sa Chirurgie.

XLIX. Les maladies des femmes en travail sont l'accouchement laborieux , & la demeure de l'arriere-faix dans l'utérus.

Si l'accouchement laborieux est causé par la mauvaise situation de l'enfant , l'opération est le meilleur , pour ne pas dire le seul remede. Si c'est par le deffaut de forces , ou de douleurs , on y remédie par quelques verres de bon vin donnés de tems en tems , ou par les eaux de lis blancs , de pouliot , de violier jaune , &c. auxquelles on mêle avec tout le succès possible , si l'on en croit de très-habiles Auteurs , un demi gros ,

ou un gros de poudre de foie d'anguille , au cas que les eaux seules soient insuffisantes. La poudre des étamines du lis blanc fait encore pour l'ordinaire un très-bon effet dans ce cas , & ne le cede à aucun remede étranger , quelques éloges que l'on donne à la canelle , & à la myrrhe. Si la difficulté vient du vice de l'orifice de l'utérus , trop étroit , comme il arrive dans les premieres couches , trop dur , ou trop sec , le beurre , les huiles , les graisses , les fomentations , & les linimens émolliens , sont le seul secours. Si elle vient de la réunion des parois du vagin , ou d'excroissances nées dans ce canal , ou de la figure monstrueuse du fœtus , les instrumens sont la seule ressource.

Si l'arriere-faix est resté dans l'utérus , il faut le tirer dextrement avec la main , ou en procurer la sortie par le moien des remedes capables d'augmenter les forces , & de chasser le fœtus , tels que sont ceux que nous venons d'indiquer.

L. Les meilleurs remedes pour appaiser les douleurs qui viennent après l'accouchement , sont les infusions de

camomille , de matricaire , ou de safran ; les bouillons dans lesquels on a fait cuire les semences de carvi ; les fleurs d'absynthe prises dans un bouillon chaud ; les lavemens carminatifs , & émolliens ; la teinture de fleurs de camomille dans un véhicule chaud ; ou les poudres calmantes avec les ieux d'écrévisses , le cinnabre , le nitre , & le safran.

Les remedes échauffans , & utérins , ne sont pas souvent les meilleurs pour guérir la suppression des purgations qui suivent l'accouchement , accident suivi pour l'ordinaire de fièvres aiguë , pourpée , miliaire , de pleuresie , fluxion de poitrine , phrénésie , & autres inflammations internes , & externes. Les poudres diaphorétiques faites d'ieux d'écrévisses , de coquillages préparés , de cinnabre , & de nitre , les juleps diaphorétiques , les boissons délaïantes , surtout la décoction d'orge , & la saignée au pied dans les pléthoriques , font un effet beaucoup plus sur.

Ces remedes sont aussi les meilleurs qu'on puisse employer dans la fièvre de lait.

LI. On guérit aussi parfaitement bien par leur secours l'enflure , & inflammation des mamelles ; en appliquant dessus , surtout au commencement , des compreses trempées dans l'eau-de-vie chaude , ou dans du vinaigre , où l'on aura fait bouillir la semence de carvi , ou la litharge.

Les douleurs cuisantes des mamelons , & les fentes qui les causent , se guérissent par l'application du mucilage des pepins de coings , de l'huile d'œufs seule , ou mêlée d'un peu de cire , de l'eau-de-vie , ou de gomme de cerisier réduite en poudre.

La trop grande abondance de lait cede aux purgatifs , aux sudorifiques , à l'exercice , au régime peu nourrissant.

On remédie à son deffaut par une nourriture succulente, les bouillons, le lait , les œufs frais , les gelées , la biere chaude dans laquelle on défait des jaunes d'œufs , les graines carminatives , & les stomachiques doux , surtout si l'estomac est foible , & enfin par de fréquentes frictions sur les mamelles. Plusieurs Auteurs font beaucoup de cas du mercure , ou de

la pierre galactite suspendue entre les deux mammelles. Cette pierre ne manque pas en Allemagne.

LII. Les maladies des enfans ne demandent pas plus que celles que nous venons de parcourir , que nous leurs cherchions des remedes hors de l'Allemagne.

Ils apportent en naissant le germe de plusieurs maladies , le méchonium, excrément noir , & fétide , qui s'est amassé dans les premieres voies , & qui , s'il ne se détache promptement , leur cause des tranchées , le hoquet , la jaunisse , des convulsions , des cris , & des veilles continuelles, l'épilepsie , & quelquefois la mort. Mais la nature a pris soin elle-même du remede. Il suffit ordinairement de cette liqueur séreuse , ou ce lait séreux , qui naît le premier dans le sein des accouchées. Mais s'il n'est pas suffisamment détersif , ou que la mere ne nourrisse point , il faut , avant de mettre l'enfant entre les mains de la nourrice , lui passer un léger laxatif , comme un demi scrupule de poudre de magnesie , ou le sirop de nerprun , & réitérer jusqu'à ce que le méchonium

soit sorti , du moins en grande partie. Le miel lâche aussi le ventre aux enfans ; une ou deux cuillerées de ce suc font l'affaire ; & après un jeûne de douze heures , on peut lui donner à têter. Si l'enfant est fort , on peut animer les laxatifs indiqués , qui sont extrêmement doux , avec deux grains de racine de couleuvrée , d'hellebore noir , ou de cabaret , ou avec un grain d'or fulminant.

LIII. Lorsque l'enfant tette, & mange en même tems de la bouillie , faite avec le lait , & la farine , comme c'est la coutume presque par toute l'Allemagne , l'usage est de les gorger de ces nourritures ; ce qui surcharge leur estomac , & fait aigrir , & cailler , le lait dans les premières voies. De-là de nouvelles tranchées , des déjections de différentes couleurs , & d'une odeur acide , des gonflemens du bas-ventre , de vives douleurs de cette partie , la cardialgie , les cris continuels , le cours de ventre , la crainte d'une suffocation prochaine , des convulsions , l'épilepsie , & souvent la mort. Comme ces différentes maladies dépendent de la même cause ,
elles

elles cèdent aux mêmes remèdes , c'est-à-dire, aux purgatifs ci-dessus indiqués (52), qu'il faut réitérer suivant les cas : cependant le malade fera usage de poudres absorbantes , d'alkalis terreux , comme les coquillages préparés , les ieux d'écrévisses , les carminatifs , & surtout la graine d'anis qui tient ordinairement le ventre libre aux enfans. On lui donnera aussi des lavemens émolliens , & carminatifs , & on ne le forcera pas de prendre de la nourriture.

L'épilepsie provenant de la même cause , se guérit à cet âge par les mêmes remèdes , auxquels on ajoute pour plus de sûreté la poudre de vers , excellent anti-épileptique , & anti-spasmodique , ou le guy de chêne , & l'esprit de corne de cerf seul , ou préparée avec le succin , si la maladie est violente.

LIV. Les sixième , septième mois , & suivans , sont destinés à la sortie des dents. Si elles ne trouvent pas un passage facile à travers la gencive , elle s'enfle , & s'enflamme ; ce qui arrive surtout lorsque les dents canines veulent paroître. Cette inflam-

mation est suivie de douleurs vives , de cris , de veilles , de fievres , de convulsions , d'épilepsie , & même de la mort. On remédie à ces accidens par les moiens qui peuvent résoudre l'inflammation , & faciliter la sortie des dents , c'est-à-dire , par les médicamens qui ramollissent les gencives trop dures , ou qui les minent. On remplit la premiere indication , en frottant souvent les gencives avec le doigt trempé dans les huiles , les graisses , le cerveau de lievre , le miel , le sang de la crête des cocqs ; & la seconde en donnant à mâcher à l'enfant des corps durs & polis , comme les dents de loup , l'agathe , le cristal , ou un morceau de réglisse. Un morceau de peau de porc employé de la même maniere , fait aussi le même effet. Pendant ce tems il ne faut pas négliger d'appaiser l'inflammation des gencives , ou de calmer les convulsions , s'il y en a. C'est à quoi l'on parviendra en faisant prendre à l'enfant des poudres calmantes , absorbantes , des poudres de cinna-bre , avec les vers de terre , le guy de chêne , la racine de pivoine , qui

a donné tant de réputation à la poudre du Marquis pour les maladies des enfans ; & enfin l'esprit de corne de cerf préparé avec le succin donné de tems en tems depuis quatre jusqu'à six gouttes. Si ces remèdes ne calment pas les accidens, il faut faire jour à la dent avec la lancette ; ou , suivant le conseil du célèbre Sydenham , qui se loue fort de cette pratique , & la regarde comme sûre , en venir à la saignée.

LV. Le danger que cause la sortie des dents est à peine passé , que les enfans en courent d'autres. Les vers leur causent mille maladies différentes , entre lesquelles l'épilepsie ne tient pas le dernier lieu. La pâleur , la lividité des paupieres , de fréquentes demangeaisons au nez , la voracité , les douleurs dans le bas-ventre , les songes effraïans , une puanteur particuliere de l'haleine , & surtout la sortie des vers par le haut , ou par le bas , annoncent cette maladie. La cure consiste à les faire mourir , & sortir.

Les amers , & les âcres quelconques , & surtout ceux que l'on appel-

le spécialement vermifuges , comme les racines de fougere , de filipendule , de chiendent , les feuilles d'absynthe , & de petite centaurée , les fleurs de tanesie , font mourir les vers. On les fait infuser dans le vin , ou la biere , & on fait prendre quelques verres de cette infusion chaque jour. Les semences de cresson , de choux , & d'ortie , en décoction , ou en poudre , font aussi le même effet. Celse (c) vante fort les dernieres. La semence de moutarde , & surtout l'ail mangé en substance , ou sa décoction dans le lait , vont au même but. Celse loue , encore la décoction de lupins , d'hyssope , & d'écorce de meurier , dans l'eau simple , & miellée. Cette dernière mérite la préférence ; les observations des Modernes prouvant l'excellence du miel contre les vers. Les remedes mercuriels leur sont aussi très contraires , & l'on donne avec succès la décoction de mercure vif dans le lait , l'eau de chiendent , ou l'eau miellée ; ou le mercure doux ,

(c) Liv. 4. c. 17.

surtout incorporé avec les extraits amers , & pris à petites doses ; enfin l'éthiops minéral administré d'une manière convenable. Pendant l'usage des vermifuges , il faut donner de tems en tems quelques purgatifs , & préférer le mercure doux joint à l'extrait d'hellebore noir , ou les eaux & sels amers purgatifs ; & pour faciliter la sortie des vers , mettre , suivant le conseil de Celse , de l'eau chaude dans le bassin , toutes les fois que le malade s'y présente.

Si l'on a à faire à des enfans , qui refusent les remèdes intérieurs , on les guérit souvent en leur frottant fréquemment le bas ventre , & surtout le nombril , avec le fiel de beuf , & l'huile d'absynthe , ou de tanesie chaude.

On fait mourir les ascarides , petits vers qui séjournent dans le Rectum , & l'anus , & qui excitent une demangeaison très-incommode , par le moyen des remèdes internes que nous venons d'indiquer , & des lavemens d'une décoction de mercure vif dans le lait , où l'on fait dissoudre une bonne quantité de miel , ou des la-

vemens d'huile seule. On peut substituer à l'huile d'olives , celles de pavot , de lin , d'alysson , & de rapistrum.

LVI. Le rachitis , & le marasme des enfans se guérissent par un régime convenable , & le fréquent usage de la poudre de graine d'anis , ou de fenouil , de racines de pied-de-veau , d'antimoine crud , ou d'antimoine martial antihectique , la teinture de tartre , ou d'antimoine tartarisée ; l'infusion de véronique , de ruta muraria , ou de racine d'osimonde , prise deux fois par jour ; par les bains de plantes aromatiques, comme romarin, origan , serpolet , melisse ; par les fréquentes frictions faites sur tout dans le bain ; par un fréquent exercice dans les chariots , & autres machines faites pour aider les enfans à marcher ; par un fréquent usage des purgatifs mercuriels (e). Ces remèdes bien administrés , aidés surtout par le mercure , donné de tems en tems,

(e) V. la Thèse de Rachitide soutenue en 1735 M. Heister président.

sont plus d'effet qu'aucun remede étranger. Car ils divisent les humeurs épaisses , levent les obstructions , font mourir les vers , qui contribuent souvent à la maladie , & chassent le virus vénérien , s'il y en a , comme il arrive quelquefois.

Si le marasme est causé par les vers , il se guérit par les remedes prescrits dans les maladies vermineuses.

Nous avons parlé plus haut (2-6.) de la petite vérole , qui se guérit dans les enfans , comme dans les adultes , par une boisson délaïante , une chaleur modérée , des eaux & des poudres calmantes , nitreuses , diaphorétiques , & par les acides legers.

Cette méthode est aussi propre pour guérir les fievres aiguës des enfans ; & l'on vient à bout des intermittentes par celle que nous avons indiquée plus haut (8. 9. 10.)

LVII. Il nous reste à montrer que nos remedes domestiques sont capables de dompter tous les poisons , quoique le nombre en soit grand , pourvû qu'on les emploie à tems.

De ceux que produit le regne mi-

néral , l'arsenic , & le sublimé corrosif sont les plus ordinaires , soit qu'on les emploie par méprise , les prenant pour du sel , ou du sucre , ou par méchanceté. La force de ces poisons consistant dans un sel âcre , caustic , ou corrosif , qui corrode , & détruit promptement l'estomac , ne peut être matée , adoucie , & détruite par un moien plus efficace que l'eau chaude bue à grands coups , & souvent recommençant à en boire de nouvelle jusqu'à ce qu'elle ait emporté toute l'âcreté du poison. On peut joindre à cette eau , si on en a sous la main , quelque huile , ou du beurre , qui attaquent puissamment l'âcreté de ces poisons. Le lait chaud , le gruau d'orge , ou d'avoine , le bouillon léger non salé , sont encore des remedes qui ne le cedent en rien aux plus célebres antidotes , & alexipharmques.

LVIII. Le règne végétal a aussi ses poisons , qui se présentent plus souvent à combattre. Les plus communs sont les champignons veneneux , la ciguë de terre , & d'eau , l'aconit , la bella donna , le stramonium , &

le jusqu'ame. Ces poisons ne sont point corrosifs comme les minéraux ; mais par une qualité , jusqu'à présent inconnue , ils causent des convulsions , des douleurs d'estomac , des inquiétudes. Quelques-uns attaquent le principe des sensations , produisent le délire , l'aliénation de l'esprit , & souvent la mort.

Dans ces différens cas on ne peut rien faire de mieux que de faire vomir le malade avec une quantité suffisante de tartre émétique , ou de racines de cabaret , lui faisant boire beaucoup d'eau chaude. Lorsque le poison est rejeté , il faut le rétablir par le bon vin , & autres corroborans.

On peut joindre l'opium à ces poisons , puisqu'une trop grande quantité de ce suc est non-seulement dangereuse , mais cause un assoupissement mortel. On dompte ce poison par le vinaigre avalé dans une grande quantité d'eau chaude ; les lavemens âcres donnés en même tems pour réveiller le malade ; la saignée dans les pléthoriques ; l'application d'un fort vinaigre sous le nez , & sur les tempes,

& les tiraillemens des différentes parties du corps continuées jusqu'à ce que le malade s'éveille.

LIX. Les poisons du règne animal se guérissent aussi par nos remèdes.

On a quelquefois remarqué que l'usage des moules avoit été nuisible. Dans un pareil cas , il faut faire vomir le malade , & le traiter comme nous l'avons dit en parlant des poisons végétaux.

Le poison des animaux venimeux se communique moins par l'usage intérieur de leur chair , que par leur morsure , ou leur piquure. C'est une remarque de Celse (f). Parmi les animaux venimeux , les vipères , les serpens , les scorpions des pays chauds , & dans nos pays les chiens enragés tiennent le premier rang. Une matière maligne , & empoisonnée , se glisse dans le sang au moien de la salive introduite par la blessure , le corrompt , & le change de manière qu'il cause des tumeurs , des inflam-

(f) *Non tam comesta , quam morfu nocent.*
Cels. Lib. 5. c. 27.

mations , des inquiétudes , souvent le délire , la crainte des liquides , & la mort.

Tous ces poisons se guérissent comme nous l'avons dit plus haut de l'hydrophobie, ou rage (48.), c'est-à-dire, qu'il faut dilater la blessure avec le bistouri , & la laver exactement avec l'eau salée , ou le vinaigre , & ensuite y mettre le feu. Quant à l'intérieur , on y pourvoit par l'usage fréquent de l'infusion de scordium , ou de sauge , entremêlant de tems en tems l'essence de scordium mêlée d'esprit de vitriol jusqu'à une agréable acidité , le vinaigre simple , ou le vinaigre de ruë. Cette méthode fait sans contredit autant & plus d'effet , que les remedes étrangers les plus chers. Ceux qui voudront voir cette matiere traitée plus au long , peuvent avoir recours à la Chirurgie de M. Heister , Livre des blessures , chap. XVI.

LX. Après avoir prouvé que la Medecine Allemande peut se passer de remedes étrangers , il ne sera pas difficile de prouver que la Chirurgie n'en a pas plus de besoin. Car 1°. l'Al-

lemagne donne naissance aux astringens les plus forts , le vitriol , l'alun , la pierre hématite. On y trouve des styptiques de toute espece préparés avec ces mineraux ; l'esprit de vin le mieux rectifié, & ce champignon styptique , appelé communément vessé de loup , & lycoperdon par Tournefort. 2°. Nous avons pour la guérison des blessures les huiles d'œufs , & de cire , qui ne le cèdent en rien à tous les baumes étrangers. On peut aussi préparer avec les boutons de peuplier une essence balsamique émolliente, & qui ne seroit point inférieure en odeur & en vertu à celle du baume du Perou. Il n'y a même presque point de blessure curable qu'on ne guérisse avec l'esprit de vin seul , ou les teintures tirées par son moien de nos Plantes vulnéraires , comme il paroît par les effets de l'eau d'Arquebusade , qui n'est rien autre chose. L'eau de chaux fait souvent le même effet dans les blessures, & plusieurs ulceres. 3°. Nous avons pour nettoier les blessures l'alun brûlé , & le précipité rouge de mercure ; 4°. Contre les inflammations extérieures , l'eau de chaux ,

l'esprit de vin , & le vinaigre de litharge ; 5°. Différens incisifs pour résoudre les tumeurs dures , & le mercure que l'on peut employer intérieurement & extérieurement ; 6°. Pour ramollir les tumeurs , plusieurs racines , & plantes émollientes , les oignons , le levain de pain , la mie de pain cuite dans le lait , avec le beurre , & le miel , & une infinité d'autres remèdes analogues.

Quant aux opérations de Chirurgie , nous avons pour les faire de très-habiles Médecins , & Chirurgiens , qui ont porté cet Art presque à sa perfection. Les instrumens ne nous manquent pas non plus. Nous avons d'aussi habiles ouvriers qu'on en peut souhaiter. Enfin si la Chirurgie n'a point encore atteint la perfection , que ne devons-nous pas attendre du sage établissement fait à Berlin par le Roy de Prusse , pour que tous ceux qui s'appliqueront à l'avenir à l'exercice de la Médecine , & de la Chirurgie , puissent , outre les autres parties de la Médecine , apprendre gratuitement pendant un an l'Anatomie , & la Chirurgie , &

du judicieux reglement par lequel
ce Prince oblige les uns & les autres
de consacrer ce tems à l'étude de ces
deux sciences ?



DISSERTATION

Où l'on examine la maniere
dont l'esprit féminal est
porté à l'ovaire.

*Par M. Jean - Baptiste SILVA ,
Docteur Régent de la Faculté
de Médecine de Paris.*

DIS-



DISSERTATION

Où l'on examine la maniere
dont l'esprit séminal est
porté à l'ovaire.

I.



A Femme ne met pas
moins à la gêne l'esprit
des Philosophes , que le
cœur des Héros. C'est dans
son sein que se forme le

genre humain. Chacun le sçait , mais
il n'est pas aisé de découvrir com-
ment s'opere le prodige. Embrasée
d'une douce flamme , une femme ne
respire que les plaisirs de l'amour.
Elle tend à l'homme des pièges de
toute espee , & le fait tomber dans
ses filets. Mais elle est elle-même la
dupe de son adresse ; elle rachete un
plaisir passager de mille peines dont

O

elle ne sera pas sitôt délivrée. Car s'il se trouve dans ses ovaires quelque œuf dans l'état de maturité , il devient fécond , & voilà un commencement d'une grossesse , qu'on a grande raison d'appeller une maladie de neuf mois.

L'œuf étant fécondé , les parties d'un homme encore embryonné se développent , & croissent ; & l'œuf , augmenté de volume , ne peut plus être contenu dans le calice où il étoit attaché. Il est donc obligé de changer de place , & poussé dans l'utérus le six , ou septième jour de la conception , par le moien des trompes qui l'ont reçu à sa sortie de l'ovaire.

Une femme connoît qu'elle a conçu par un léger frisson qui se fait sentir immédiatement après le congrès fécond ; & c'est un signe de grossesse auquel ne se méprennent pas les femmes qui ont été plusieurs fois dans cet état. D'ailleurs il se fait dans le corps des changemens sensibles , dont l'ame même n'est point exempte. La femme devient triste , chagrine , pesante. Il survient des dégouts , des nausées , une dépravation d'appétit ,

des vomissemens. La digestion se dér-
range ; les hypochondres sont tendus
douloureusement , même l'estomac
étant vuide. Il arrive de fréquentes
palpitations de cœur. Quelquefois les
alimens qui étoient les plus agréa-
bles à la femme , lui deviennent
odieux , d'autres ont le goût agréa-
blement flatté de ceux qui produi-
soient un effet contraire. Le flux
menstruel s'arrête , les mammelles
grossissent , durcissent , & devien-
nent un peu douloureuses. Le lait qui
les remplit sur la fin de la grossesse
les rend un peu plus molles.

Il faut qu'il y ait une cause gene-
rale de tous les accidens qui suivent
la conception , accompagnent la gros-
sesse , & attaquent tout le corps. On
ne peut cependant les attribuer à l'a-
gitation violente des esprits , ni au
déchirement de la membrane qui en-
veloppe l'ovaire , comme quelques-
uns l'ont prétendu , ni à la vivacité
extraordinaire du plaisir que les fem-
mes goutent dans la conception. Le
déchirement de la membrane de l'o-
vaire ne se fait qu'insensiblement. Il
ne peut donc causer de douleur , ni

même de sensation ; ce qui seroit inévitable , s'il arrivoit une émotion défordonnée dans les esprits. D'ailleurs l'agitation des esprits causeroit une augmentation de la fermentation du sang , & une accélération de son mouvement circulaire. Le pouls devenu plus foible pendant la grossesse , la suppression des regles , la pesanteur du corps , prouvent pourtant que le sang s'épaissit. De plus cette même agitation des esprits ensuite des passions de l'ame ne produit pas les mêmes effets. On n'a qu'à consulter les femmes auxquelles un plaisir phantastique a fait illusion pendant le sommeil , ou qui sont attaquées de fureur utérine. On pensera plus raisonnablement si l'on attribue au sang même tant d'accidens qu'on remarque pendant la grossesse. En effet si l'on en tire , même dans les premiers tems , on le trouve épais , & mélangé de différentes couleurs. D'où il suit manifestement que son tissu a été changé par le congrès fécond , & que l'épaississement qui en est la suite a diminué sa fermentation.

Or ce changement de disposition

du sang n'est rien moins qu'inutile à la conception. Car si le sang de la femme a tant d'âcreté, ou de chaleur, qu'il ait de la peine à s'épaissir, il est difficile qu'elle devienne féconde avant que ces deffauts soient corrigés. S'il faut des exemples pour convaincre de cette vérité, on n'a qu'à faire attention que les femmes d'un tempérament bouillant conçoivent plus aisément après l'usage du bain, parce qu'alors la chaleur des liqueurs est temperée. On sçait encore que la chaleur excessive, qui avoit rendu des femmes stériles pendant leur jeunesse, venant à s'amortir par l'augmentation des années, leur stérilité cesse. Enfin (a) les femmes sont moins fécondes dans les pays chauds, par rapport à la chaleur souvent immodérée de leur sang.

I I.

Le leger frisson qui suit le congrès

(a) Duncan dans *l'avis contre l'abus des choses chaudes* chap. V. & XVIII.

fécond , est un mouvement convulsif des parties tendineuses, & musculieuses, produit , comme dans le froid des fièvres intermittentes , par l'irritation , ou le picotement des fibres nerveuses causé par les particules salines acides qui nâgent pour lors dans la sérosité du sang. Leur séparation des autres parties de cette liqueur est occasionnée par son épaisissement.

La pesanteur , & l'humeur chagrine des femmes grosses , sont des preuves que les esprits animaux sont engourdis , & embarrassés ; & ce défaut est une suite de l'épaisseur du sang , qui , empêchant sa fermentation , diminue la secretion ordinaire des esprits , ou fait que ceux qui ont été produits dans la masse des liqueurs ne peuvent s'en débarrasser qu'avec beaucoup de peine.

Les symptômes qui ont rapport à la digestion des alimens reconnoissent pour cause le dérangement du ferment de l'estomac , qui , devenu trop aqueux , développe bien les sels acides des alimens , mais ne leur donne point le mouvement propre à la digestion ; ou , chargé de sels trop gros-

liers , heurte contre la membrane du ventricule , en lui causant de la douleur , & rarefie les alimens divisés en molécules trop grossés ; ou enfin , trop visqueux , & trop paresseux , est incapable de pénétrer le tissu des alimens pour les dissoudre ; ce qui fait que le développement de leurs sels , causé par leur séjour trop long dans l'estomac , les aigrit , & les corrompt ; tous vices du ferment dont il ne faut s'en prendre qu'à la diminution de la fermentation causée par l'épaississement du sang. Car dans cette disposition ses sels sont moins divisés , ses souffres moins atténués , & la sérosité s'échappe aisément de leurs locules , en conséquence de l'adhésion de leurs parties trop grossières.

Or la digestion ne peut être viciée que le chyle ne soit plus crud , plus épais , & plus austere ; ni le chyle avoir ces qualités sans épaissir , & coaguler le sang auquel il se mêle ; ni le sang devenir plus épais , sans que sa circulation se rallentisse. Il faut donc qu'il gonfle les vaisseaux des poumons , & qu'il en comprime les

vésicules ; & de-là la difficulté de respirer.

Lorsque le sang s'arrête dans les vaisseaux de ce viscere , ses artères gonflées outre mesure se contractent plus fortement , & repoussent le sang vers le cœur ; & c'est la cause de la palpitation.

Enfin si l'épaisseur du sang est telle que la circulation devienne trop lente dans le poumon , le ventricule gauche reste vuide , ce qui interrompt son mouvement pour quelque tems ; & de-là la syncope ; accident dans lequel tombent souvent les femmes grosses en prenant leurs repas.

Le ferment de l'estomac ne peut être gâté sans que la salive , qui a beaucoup d'affinité avec lui , ne contracte la même mauvaise disposition ; elle tire donc des alimens une teinture tout-à-fait insolite , & nouvelle , & il s'excite diverses saveurs , suivant la différence de masse , de figure , de mouvement, & de combinaisons, des parties hétérogenes , qui , extraites des alimens , nâgent dans la salive. C'est ce qui fait qu'on a du dégoût
pour

pour les alimens qui précédemment flattoient le plus le palais , & qu'on trouve délicieux ceux qui fesoient une impression désagréable.

C'est aussi l'épaississement du sang qui donne lieu à la sécrétion du lait , & à la suppression des regles. En effet , on ne peut accuser de cette suppression l'emploi qui se fait du sang superflu pour la nourriture du fœtus , qui n'en a pas besoin d'une si abondante , du moins dans les premiers mois , comme il paroît par la nécessité où l'on est ordinairement de saigner les femmes grosses , & même plusieurs fois. Mais la suppression est causée par le défaut de génération de l'humeur qui excite l'écoulement des regles.

Car le flux menstruel n'est pas l'effet de la plethore , mais d'une humeur qui suinte continuellement des parties genitales de la femme , & que les glandes vasculieuses , & vésiculaires , de l'utérus séparent en moindre quantité qu'elle ne se produit. Or , cette liqueur , au bout d'un certain période , se trouve dans le sang dans la plus grande quantité , où elle puisse

y être , & alors on s'apperoit de l'augmentation de son écoulement , ce qui arrive lorsque celui des regles est instant ; & les glandes de l'utérus, gonflées plus que de coutume par cette liqueur, devenue , & plus abondante , & plus développée , empêchent le sang qui fermente de passer librement par les vaisseaux comprimés ; il s'amasse donc en trop grande quantité dans ce viscere à cause de celui qui y arrive sans cesse , & est forcé de se faire un passage au-dehors.

Le ferment qui arrose les glandes de l'utérus est de la même nature que celui qui se philtre dans les glandes des mammelles pour en empêcher l'affaîssement , & les tenir toujours en état de faire la sécretion du lait. Car la liqueur qui découle de ces différentes parties est à peu près de même goût , & de même caractère , c'est-à-dire , de la nature du sel ammoniac , comme il paroît par son mélange avec d'autres liqueurs. Or , le sang s'épaississant dans le tems de la conception , il s'engendre une moindre quantité de ce ferment ; ce

qui empêche la fermentation menstruelle de se faire à l'ordinaire , & arrête l'écoulement accoutumé des regles. Que leur suppression soit l'effet de l'épaississement du sang , c'est ce que prouve le rétablissement de cette évacuation par l'usage des remèdes apéritifs , qui augmentent la fermentation du sang , en augmentant sa fluidité. Il faut donc se garder de croire que la suppression du flux menstruel , pendant la grossesse , vienne de ce que le placenta est tellement attaché à l'utérus qu'il bouche les vaisseaux destinés à cette évacuation. Car le placenta n'est point attaché à tout l'utérus , mais seulement à une partie , & cette adhésion ne se fait qu'environ treize jours après la conception. Il est pourtant ordinaire que les regles s'arrêtent aussi-tôt après la conception ; & elles se suppriment également lorsque le fœtus se nourrit dans les trompes mêmes de la matrice (b) , ou qu'il tombe dans la ca-

(b) Graaf, *de Mulier. Organ. c. 14.* Elsholtz, *de Conceptu tubarum.* Riolan, *lib. II. cap.*

pacité du bas ventre (c).

La diminution de la fermentation du sang est causée que le chyle se change difficilement en cette liqueur , qu'il surnage pendant long-tems , qu'il entre aisément dans les glandes de l'utérus dilatées , & qu'il s'y sépare pour servir de nourriture au fœtus.

L'épaississement du sang est enfin causé de celui de la liqueur qui a coutume de se philtrer dans les glandes des mammelles ; ce qui fait que , par son séjour , il les gonfle , & les durcit. Cependant les pores de ces glandes s'élargissent , tant par la quantité de liqueurs qui y abondent , que par la fermentation lente qu'y excite le développement des sels mis enfin en mouvement , soit par la chaleur des parties voisines , soit par la pulsation des artères , soit par le rétablissement successif de la fermenta-

35. Vassal, *Chirurgien de Paris, ann. 1669. dans son Ouvrage intitulé des deux Matrices.*

(c) L'Abbé de la Roque *dans son Journal de Medecine N°. I. d'après la Relation de M. de S. Morefy.*

tion de toute la masse du sang ; & l'élargissement des pores des glandes ouvre le chemin à la partie chyleuse du sang , dont la sécretion fait le lait.

Si les glandes des mammelles livrent passage à cette liqueur plus tard que celles de la matrice , c'est que le ferment utérin est plus salé , & plus délié , ce qui l'empêche de s'épaissir aussi aisément , & lui fait concevoir en peu de tems un mouvement fermentatif , qui est aidé par la chaleur du lieu ; & de-là vient que les glandes de l'utérus , bien que d'un tissu plus ferme , se gonflent plutôt que celles des mammelles.

Tant que le sang se soutient dans son état d'épaisseur , le fœtus est retenu dans la matrice ; mais la fermentation du sang se rétablissant insensiblement dans les derniers tems de la grossesse , il s'y développe une assez grande quantité de ferment utérin , pour y exciter le gonflement ordinaire chaque mois lorsque la femme n'est pas grosse. Les fibres de l'utérus entrent donc en contraction , repoussent les racines du placenta , & le fœtus , libre des atta-

ches qui l'affermissoient à la matrice , s'affaîsse sur lui-même , est tourmenté par la disette d'alimens , irrité par leur âcreté , & , s'agitant de tous côtés , excite des douleurs , qui , faisant couler en abondance les esprits dans le diaphragme , & les muscles du bas ventre , produisent des contractions de ces parties qui avancent l'accouchement , & enfin le terminent.

I I I.

L'épaississement du sang qui cause des changemens si considérables pendant la grossesse , est l'effet d'une cause particulière aux femmes grosses , mais qui est la même chez toutes , c'est-à-dire , celle qui produit la fécondation , ou la semence de l'homme. Quand je dis la semence , il ne faut pas entendre cette matière épaisse que l'homme répand dans le congrès ; c'est une vapeur subtile , que la grossière enveloppe , qui opère le prodige de la génération. En effet , elle rend l'œuf fécond , & , épaisissant le sang , lui donne une disposition parfaitement convenable au dé-

veloppement , & à la nutrition du fœtus , & qui , empêchant l'éruption du flux menstruel , garantit aussi le fœtus du malheur d'être entraîné par cet écoulement. Cette disposition du sang est aussi cause que le chyle se change moins aisément en cette liqueur , & que les mammelles se disposent à la sécrétion du lait qui doit servir de nourriture à l'enfant aussitôt après qu'il sera né. Enfin l'évaporation de l'esprit séminal à la fin du terme de la grossesse , & le rétablissement de la fermentation du sang , excitent les mouvemens auxquels il appartient de faire sortir le fœtus de sa prison. Il étoit digne du très-sage Auteur de la nature , que tant d'effets nécessaires à l'œuvre de la génération partissent d'une même cause , ou de l'énergie du seul esprit séminal.

Pour qu'il parvienne à l'ovaire , & qu'il y féconde l'œuf , il est obligé de se glisser dans les vaisseaux sanguins ; car il n'y a pas d'autres chemins pour y arriver. En effet des obstacles de la part des trompes l'empêchent de passer par cette voie.

Et d'abord il s'en trouve un dans

la maniere dont elles s'insèrent dans l'utérus. Elles en percent obliquement les membranes (d), de sorte que celle qui le tapisse intérieurement ferme, & bouche l'ouverture de celle qui le revêt à l'extérieur, & fait la fonction d'une véritable valvule; mécanique tout-à-fait semblable à celle qui s'observe à l'insertion des uretheres dans la vessie. Or comme le but de la nature en disposant l'insertion des uretheres dans la vessie, comme elle l'a fait, a été d'empêcher qu'il ne refluat quelque chose de la vessie dans les uretheres, & en même tems que l'entrée de l'urine dans la vessie restât libre, on a lieu de conclurre que l'insertion oblique des trompes dans l'utérus permet bien à ce qui est dans les trompes d'y descendre, mais empêche ce qui est dans l'utérus d'en sortir par ces canaux.

Une autre preuve de cette vérité est que le stilet le plus délié ne peut passer de l'utérus dans les trompes,

(d) Joann. Broen, *Medic. Theoretic.* N^o. 291, p. 120.

& qu'il passe aisément des trompes dans l'utérus ; & s'il reste encore quelque doute , on n'a qu'à se rappeler que le souffle , avec quelque force qu'il soit poussé dans l'utérus , ne peut se faire un passage dans les trompes (e). Cette membrane qui clôt l'ouverture des trompes est encore beaucoup plus sensible dans la femelle du lapin , où elle ressemble à la valvule du colon (f).

Mais quand l'esprit séminal pourroit passer par les trompes , leur pavillon , ou l'extrémité la plus large , qui est du côté des ovaires , en est éloignée de deux travers de doigt. L'esprit se répandroit donc plutôt dans la cavité du bas ventre , qu'il ne s'élèveroit vers l'ovaire. Car c'est un conte que les franges des trompes embrassent les ovaires dans le tems du congrès. Ce n'est que trois , ou quatre jours après , que les trompes ,

(e) Casp. Bartholin. Thom. fil. *De Ovor. mulieb. & generat. histor. Epist. ad Guillelmum Rivam.*

(f) Regner de Graaf , *de mulier. Organ. cap. XIV. p. 184.*

dans les femelles du lapin , prennent cette situation , & cependant six heures après on remarque un changement dans les œufs (g).

Mais je veux encore que les franges des trompes embrassent les ovaires dans le tems du congrès , l'esprit séminal ne seroit-il pas arrêté par l'épaisseur , & la force de la membrane de l'ovaire , ou des œufs mêmes ? Il y a d'ailleurs des expériences indubitables qui prouvent que l'esprit séminal est porté à l'ovaire par une autre voie que celle des trompes.

Les Transactions Philosophiques de la Société Roiale de Londres , rapportent qu'une chienne qui étoit pleine reçut dans le ventre un coup qui , quelques jours après , lui fit mettre bas , non des chiens , mais leurs os , leurs cartilages , & leurs chairs. On la fit couvrir quelque tems après , & on l'ouvrit au bout de quelques jours. On trouva dans la partie supérieure de la trompe un petit fœtus , & l'ex-

(g) Casp. Bartholin. *loco citato* , & lib. de Diaphragm. cap. III. Sect. III.

trémité inférieure , ou celle qui s'infere dans l'utérus , entierement fermée par l'amas du reste des chairs a demi corrompues des chiens dont elle avoit précédemment avorté (*b*).

Le célèbre M. Nuck , dont la capacité en fait d'Anatomie est connue de tout le monde , emporta un ovaire à une chienne , & fit une ligature à la trompe du côté opposé. La blessure étant guérie , il fit couvrir la chienne , & l'ayant ouverte peu de tems après , on trouva deux œufs entre l'ovaire qui restoit , & la ligature de la trompe. Le reste de la trompe entre la ligature , & la matrice étoit vuide , & affaissé. Or , il n'y a point lieu dans l'un & l'autre de ces cas de soupçonner le plus légèrement que l'esprit séminal ait été porté à l'ovaire par la trompe. Il faut donc qu'il y soit arrivé par le canal des vaisseaux sanguins.

Il est vrai que le chemin est long ; mais il est aisé. Les évacuations pé-

(*b*) Transact. Phil. Anglic. N°. 147. Joann. Bohn. *circul. Anatom.* p. 13.

riodiques que souffrent les femmes élargissent les vaisseaux de l'utérus , leurs pores en sont beaucoup dilatés ; pourquoi donc la matiere très-déliée de l'esprit séminal n'y pourroit - elle pas passer ? Il semble que l'expérience prouve l'affirmative. En effet les femmes deviennent plus aisément fécondes immédiatement après la fin de leurs regles , & il est très-rare que celles qui n'en ont jamais eu le deviennent. La raison de ces observations est fort simple. Les dernières n'ayant jamais souffert de dilatation des membranes , & vaisseaux de cette partie , les ont trop serrés pour que l'esprit séminal puisse s'y insinuer , & les autres dont les membranes , & les vaisseaux ont été relâchés , ouverts , élargis , n'ont aucun obstacle à opposer au passage de l'esprit séminal.

C'est par la même raison que les femmes qui ressentent beaucoup de plaisir dans le congrès conçoivent plus aisément. Car l'abord plus abondant des esprits dilate davantage les pores des parties destinées à la génération.

L'esprit féminal étant donc mêlé à toute la masse du sang , se répand partout le corps , & parvient aux œufs par le canal des vaisseaux qui leur portent la nourriture , & qui doivent par la suite se changer en placenta , & acheve la génération dans les ovaires ; & cependant il produit dans les autres parties les symptômes ordinaires de la grossesse.

I V.

On se persuadera sans peine que l'esprit féminal est porté aux ovaires des animaux par une autre voie que celle des trompes , si l'on fait attention à la conformation de leurs parties génitales. Le vagin des quadrupedes , & notamment des vaches (i) , a dans toute sa longueur , & principalement vers l'utérus , une grande quantité de rides , qui font presque autant de valvules , & l'orifice de l'utérus , est rempli , & bouché , par une muco-

(i) Marcel. Malpigh. *de utero, viviparorum ovis*, Dissert.

sité épaisse , & gélatineuse. Peut-on raisonnablement se persuader que la semence d'un cocq, exprimée de deux testicules extrêmement petits , puisse monter jusqu'à l'ovaire d'une poule dont la portiere est longue de trois quarts , & plus , & d'ailleurs est fort tortueuse :

Il n'est même point douteux que les femmes ne deviennent quelquefois fécondes , quoique le chemin des trompes soit fermé à l'esprit séminal. C'est ce qui suit nécessairement des exemples de superfetations , qui ne sont pas rares (*k*). Car dans le tems de la grossesse l'orifice de l'utérus est exactement fermé. Or pour qu'un nouvel œuf devienne fécond dans le tems que le fœtus est déjà grand (*l*) , il faut qu'il passe du vagin dans l'ovaire quelque portion de la semence. N'est-ce point encore la même chose lorsque l'orifice du vagin est fermé

(*k*) Aristot. *histor. animal. lib. VII. cap. 4.*
Guillelm. Harvæi , *Exercit. de generat. animal. de partu.*

(*l*) C'est ce qui fait l'étonnement de Galien ,
de usu part. lib. XV. cap. 7. p. 143.

contre nature par une forte membrane , ou par une excroissance charnue, ce qu'on a vû plusieurs fois , au rapport d'Auteurs très-graves (*m*) , & ce qui a fait que ces femmes n'ont pu accoucher qu'après l'incision de cette membrane ? Or dans ces cas l'esprit séminal n'a eu d'autre voie que les vaisseaux sanguins pour parvenir à l'ovaire. Il n'y a d'ailleurs dans ce passage rien de difficile , ni de contraire à l'ordre de la nature.

Il passe au travers de la peau , dont le tissu est beaucoup plus dense , des corps beaucoup plus grossiers que l'esprit séminal. Les frictions font pénétrer le mercure par les pores , & excitent la salivation. Un liniment de térébinthine donne à l'urine l'odeur de violette. Les emplâtres résolutifs dissipent des tumeurs , même profondes. Les émolliens résolvent , & dissolvent les liqueurs épaissies. Les

(*m*) Riolan. *Anthropogr. lib. II. cap. 35.*
Guillelmeau, *de l'heureux Accouchement*, liv. II.
chap. 10. Blanckart. *Collect. Medic. Physic.*
Cent. III. *Observ. 36.* Manget. *Biblioth. Anatom.*
Vol. I, p. 595.

maturatifs changent en pus louable le sang corrompu , & putréfié. Or , tout le monde ſçait que ces effets ſont produits par les parties les plus déliées de ces remedes qui pénètrent les pores de la peau. Le célèbre Boyle rapporte que quelques plantes purgent lorsqu'on en frotte le nombril. Il y en a d'autres qui provoquent la ſueur par leur application aux poignets. On vantoit , il y a peu de tems, une poudre , qui , bien que groſſiere, produiſoit une ſueur fort abondante quand on en la frottoit entre les paumes des mains. D'où il eſt permis de conclurre que les pores des vaiſſeaux livrent aiſément paſſage à ce qui ſe préſente pour y paſſer.

C'eſt une vérité qui réſulte encore du prompt changement qui arrive au pouls après le repas , ou de la diſpoſition au ſommeil qui le ſuit , ainſi que du rétabliffement des forces qu'on éprouve promptement après avoir pris des alimens , ſurtout liquides , & ſpiritueux , avant même que le chyle ait pu ſe mêler au ſang par les voies qui le portent des inteſtins à la maſſe de cette liqueur. Il

eſt

est donc évident que les parties les plus déliées des alimens ont passé dans les vaisseaux qui serpentent dans le ventricule. Il arrive quelquefois aux cantharides employées dans les vésicatoires de causer une ardeur d'urine. Or en ce cas personne ne peut douter que leurs parties les plus subtiles n'aient été introduites dans le sang , & qu'elles n'aient été portées par la voie de la circulation à la vessie , toute éloignée qu'elle est de l'endroit où les vésicatoires ont été appliqués. D'où l'on tire une preuve évidente que l'esprit séminal peut être porté à l'ovaire par la même voie , & qu'au moien de la fermentation qu'il excite dans l'œuf mur , il met en mouvement l'ébauche du fœtus qui y est renfermé.

Je dis par le moien de la fermentation ; car la liqueur contenue dans l'œuf a un goût salé , & change en vert les teintures violettes ; ce qui prouve qu'elle renferme beaucoup de sel alkali. Au contraire l'odeur de la semence est douçâtre ; elle éteint le mercure ; elle est remplie de vers ; tous signes qui sont propres aux li-

queurs remplies d'un sel acide. C'est ce qui fait que le mélange de la semence avec la lymphe de l'œuf est suivi d'une fermentation qui développe peu à peu les parties du fœtus. Or la fermentation qui se fait dans l'œuf est suivie de son gonflement, & ce gonflement du déchirement de la membrane commune de l'ovaire, en conséquence duquel les esprits animaux, attirés dans une espèce de ligament qui attache la trompe à l'ovaire, le contractent de manière que le pavillon de la trompe s'applique à l'ovaire, & reçoit l'œuf qui s'en détache, lequel est poussé dans l'utérus par une espèce de mouvement péristaltique de la trompe. Pendant ce tems la partie de la semence qui reste mêlée au sang de la femme, à raison des sels acides qu'elle contient en abondance, l'épaissit, & le coagule.

Si l'on s'étonne des effets différens que la semence produit, c'est-à-dire, qu'elle excite la fermentation dans l'œuf pendant qu'elle la diminue dans le sang, & qu'on en demande la raison, je répondrai que la différence de ces effets vient de la différence

disposition du sang , & de la lympe de l'œuf. On voit quelque chose d'absolument semblable en mêlant différentes liqueurs. Le même esprit de nitre qui coagule la lympe , & le sang , mêlé avec la bile produit une fermentation (*n*).

Je le veux , me dira-t'on ; mais une liqueur aussi déliée , & aussi active que l'esprit séminal , peut - elle épaissir le sang ?

Pourquoi non ? Y a-t'il rien de plus actif que l'esprit de vin ? Cependant il coagule le sang lorsqu'on l'injecte par la jugulaire d'un animal vivant (*o*). C'est une vérité constatée par une infinité d'expériences. Les phénomènes qu'on remarque dans les Eunuques , prouvent d'ailleurs que l'effet du mélange de la semence avec le sang est tel que nous l'avons dit. Comme il leur manque le couloir de la semence , elle reste mêlée au sang , & y produit les effets que

(*n*) Bagliv. *De bilis natura , usu* , p. 429 .
 & 438.

(*o*) Bagliv. *Dissert. de Experiment. Anat. pract. Experiment. III.* p. 674.

produisent les acides , quand ils s'y trouvent en abondance. Car ils n'ont pas de barbe , parce que la lymphe est épaisse ; ils ont une disposition à l'affoupissement ; ils sont pusillanimes , d'un esprit lourd , & obtus , parce que leurs esprits sont embarrassés dans un sang épais. Puis donc que la retention de la semence dans le sang des Eunuques en produit l'épaississement , & que quand elle a passé dans le sang d'une femme , & qu'elle devient grosse , elle éprouve les accidens qui sont les suites de l'épaisseur du sang ; on ne peut attribuer cette épaisseur du sang des femmes grosses qu'à l'esprit seminal qui s'y est mêlé.

V.

Le mélange qui se fait de l'esprit seminal au sang des femelles dans le tems du congrès se prouve encore par le goût , & l'odeur des chairs des brebis qui ont été accouplées peu de tems avant que d'être tuées. Car l'un , & l'autre sent le belier. On remarque la même chose dans les poissons , dont les femelles ont la chair

flasque, & insipide, après le fray. Il y a d'ailleurs beaucoup de preuves qu'il en arrive autant aux femmes. Celles qui sont d'une complexion si amoureuse qu'elles sont plutôt fatiguées que rassasiées des plaisirs de l'amour, ou celles qui gagnent leur vie en se prostituant, exhalent une mauvaise odeur de toutes les parties du corps; marque certaine que toute la masse de leur sang est corrompue; or, comme cette mauvaise odeur ne vient que de la répétition trop fréquente du coït, c'est une preuve qu'il a passé quelque partie de la semence dans le sang.

La même vérité se confirme par ce qu'on observe à l'égard des femmes en santé, qui ont eu commerce avec des hommes infectés du virus vénérien. Car il arrive quelquefois à ces femmes d'avoir quelques années après des pustules dans différentes parties du corps, & de ressentir de grandes douleurs, non seulement dans les jointures, mais dans le milieu des membres, & d'être attaquées des autres accidens de la vérole, bien qu'on ne découvre aucun vestige de la maladie

dans les parties génitales , les premières exposées à l'action du virus. Il faut donc conclurre de cette expérience que la semence infectée du virus , & par conséquent épaissie par le mélange du sel vénérien , est passée dans les vaisseaux de l'utérus.

Quand je dis que le virus vénérien épaissit les liqueurs , c'est ce qui n'est pas douteux , si l'on en juge par la difficulté que les bubons vénériens ont quelquefois à suppurer , & par les tubercules noueux qu'il forme dans les os mêmes. Il est donc possible à l'esprit séminal d'entrer dans les pores des vaisseaux , & rien ne l'empêche de se mêler à la masse du sang , étant entraîné par le torrent de la circulation.

Par cette mécanique on voit évidemment comment l'œuf devient fécond , & le sang s'épaissit , ce qui est l'effet du mélange de la semence chargée de sels acides ; on voit comment le fœtus trouve en abondance un aliment convenable quand il est descendu dans l'utérus ; on voit la cause des changemens qui arrivent dans les liqueurs des femmes pour l'avantage

du fœtus , comme sont la suppression des regles , l'expulsion du fœtus qui atteint sa maturité , la sécrétion du lait dans les mammelles ; on voit ce qui produit les incommodités qui s'ensuivent nécessairement de l'épaisseur du sang des femmes grosses , c'est-à-dire , la mauvaise humeur , la pesanteur , le dégoût des alimens , les nausées , les vomissemens , la dépravation du goût , le dérangement de la digestion , la tension des hypochondres , la palpitation de cœur , la syncope ; tout ce qu'on observe dans le tems de la grossesse conduit à croire que le sang des femmes est altéré par le mélange de l'esprit séminal ; rien n'empêche qu'il n'y passe par les pores dilatés qui servent aux évacuations ordinaires , puisque des corps beaucoup plus grossiers que la semence passent par des pores beaucoup plus étroits que ceux des vaisseaux de l'utérus , c'est-à-dire , par ceux de la peau ; il n'y a pas d'autre chemin par où cet esprit puisse parvenir librement à l'œuf ; on ne peut donner aucune autre raison probable des accidens qui accompagnent la grossesse

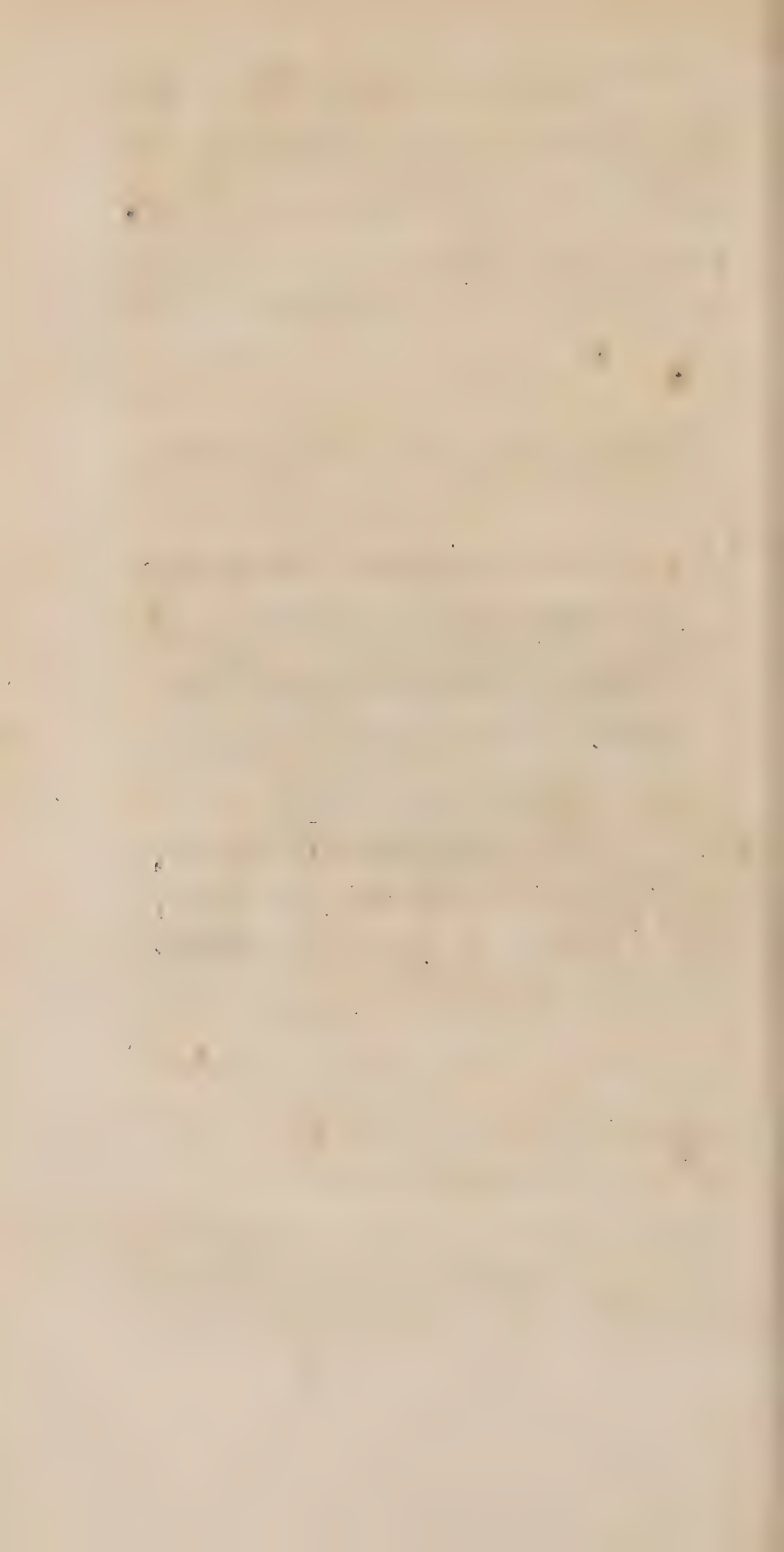
que l'altération causée dans le sang par le mélange de l'esprit séminal ; j'ai donc raison de soutenir que cet esprit se mêle au sang des femmes dans la conception.



DISSERTATION

Où l'on examine si dans les inflammations il faut toujours donner la préférence à la saignée révulsive.

*Par M. Jean-Baptiste SILVA,
Médecin Consultant du Roy,
& Premier de S. A. S. Mon-
seigneur le Duc.*





DISSERTATION

Où l'on examine si dans les inflammations il faut toujours donner la préférence à la saignée révulsive.

I.



Si le choix convenable des parties pour en tirer du sang produisoit d'aussi bons effets dans la pratique de la Médecine, que la découverte de sa circulation jette de jour dans sa théorie, le nombre des heureux succès ne seroit point inférieur à celui des spéculations avantageuses. Mais si les hommes se jettent aveuglement entre les bras de l'erreur, ils sont en récompense extrêmement circonspects, pour ne pas dire indis-

férens , quand il s'agit d'embrasser la vérité , lorsqu'elle se présente à leurs yeux simple & nue. Deux motifs les en détournent souvent , la défiance , & l'envie , qui leur fait regarder comme une honte d'apprendre quelque chose d'autrui. Les découvertes les plus importantes n'ont pas de privilege. Elles souffrent des contradictions dans le tems qu'elles paroissent ; il est du moins bien rare qu'elles acquierent une autorité qu'on ne peut leur refuser par la suite. Celle de la circulation s'est faite le siècle dernier , & le nôtre en fait l'application à la pratique de la Médecine , en enseignant à tirer du sang de diverses parties , suivant le siege des diverses maladies.

Le sang est comme l'origine , & la source , de toutes les liqueurs qui circulent dans le corps humain. Les liqueurs produisent des maladies assorties à leur caractère ; mais c'est du sang même que dépendent principalement les inflammations ; genre de maladies également cruelles , & redoutables , qui ne font grace à aucune partie du corps , & qui produisent

dans chaque partie des accidens différens , toujours accompagnés de douleurs aiguës , & de fièvre.

Lorsque la tête entière en est attaquée , elle ressent tout-à-coup une douleur très - cruelle ; le visage est gonflé , & enflammé ; les veines sont plus remplies que de coutume ; les arteres trop pleines battent plus fortement , & surtout celles des tempes ; le malade n'ose ouvrir les yeux par la douleur qu'il ressent quand il lui arrive de le faire ; la nuit succede au jour , & le jour chasse la nuit , sans qu'il ressent le moindre soulagement ; ses urines sont abondantes , & limpides ; il est souvent embrasé de la fièvre qui survient ; alors il se fait une agitation violente , & impétueuse dans le poulx ; la respiration devient fréquente ; la langue sèche , raboteuse , avec un goût d'amertume , noircit à la racine ; le malade dévoré de la soif a de la peine à faire passer les liqueurs par son gosier desséché ; des rêves incurables le fatiguent , & quelquefois il tient des discours extravagans dans le tems même qu'il paroît être le plus à lui ;

son urine est rouge , & sans sédiment.

Si l'inflammation attaque principalement les meninges , les yeux brillans paroissent étinceller , ou bien ils s'appesantissent par un excès d'humidité qui découle en larmes sans que le malade s'en apperçoive ; le visage & l'ame n'ont point d'affiète constante , & dans le commencement de la maladie il arrive des délires passagers ; le pouls même est sujet à des altérations de même nature , alternativement enfoncé & élevé , faible & fort , lent & vif ; les carotides battent plus violemment que les autres arteres du corps ; des soubresauts convulsifs se font sentir dans différentes parties , comme les mains , & principalement les tendons du poignet ; les doigts plus gonflés que de coutume ont de la peine à se plier ; l'urine est transparente , & enflammée ; le plus souvent il survient une surdité , & alors il arrive quelquefois une hémorrhagie par le nez , ou la voix est embarrassée , ou l'on a grand mal au col ; la main tremble au malade lorsqu'il veut prendre

quelque chose , il aime à être couché sur le côté , & à demi sur le ventre ; les jambes sortent du lit comme d'elles-mêmes ; alors l'esprit est livré à un délire violent ; le malade parle sans cesse , fait des demandes ridicules , & se cherche quelquefois dans lui même ; il demande ses habits ne connoissant point sa foiblesse , & , faisant effort pour se lever , il frappe tout ceux qui ont le malheur d'être exposés à ses coups , sans épargner son épouse , ni s'attendrir à ses pleurs , & jette un regard féroce sur ceux qui veulent le retenir au lit , & les déchire avec les dents ; mais le châtiement suit de près la faute ; car les assistans effraiés le voient tout-à-coup tomber comme demi-mort ; ensuite il ne sent plus son mal ; il fixe sur la terre ses yeux hagards ; il remue les doigts , il s'occupe à tirer des poils de sa bouche , ou de sa couverture , & souvent il se fait une occupation continuelle de ce travail.

Quand la substance même du cerveau est enflammée , la tête appesantie est quelquefois accablée d'une grande douleur , mais qui n'est point

aigue ; elle est le plus souvent sourde , & purement gravative ; le regard est triste , & la prunelle dilatée ; il y a un abattement excessif , & sans proportion avec la fièvre ; dans le commencement de la maladie l'on est impitoyablement fatigué de rêves , sans qu'on en connoisse les causes ; vous trouverez le plus souvent le malade dans un assoupissement insurmontable ; des images monstrueuses se présentent à ses sens , & à son esprit ; il a de la peine à retomber dans un sommeil de mauvais caractère , dont il perd le souvenir dans le moment de son réveil ; ses yeux étincelans évitent la lumière ; sa respiration est vîte , & embarrassée ; le pouls est quelquefois comme dans l'état de santé ; souvent l'urine n'a pas de mauvais caractère ; quelques malades ont le ventre gonflé ; il y a des éblouissemens ; le malade tient des discours déraisonnables , & ronfle quand il est couché sur le dos ; ses yeux à demi ouvers sont accablés de brouillards , ou ne se remuent que lentement à cause de leur gonflement ; la transpiration , & l'haleine sentent

mauvais contre l'ordinaire du malade ; si la maladie tire en longueur , on croiroit qu'elle se change en mieux ; gardez-vous de vous y méprendre , ces apparences trompeuses couvrent une suppuration mortelle.

Si le gosier est attaqué d'inflammation , le malade ne peut , & n'ose , remuer la tête ; il y a douleur de cette partie , & insomnies ; grande difficulté de respirer sans vice dans la poitrine , ou dans le poumon ; le malade se dresse pour attirer l'air ; d'abord sa langue est couverte d'une mucosité blanchâtre , & épaisse , puis elle devient livide , noire , repliée , ou torse ; quelquefois il coule une liqueur par le nez ; les yeux sont rouges , & larmoians ; la bouche est quelquefois pleine d'écume ; la voix n'est plus qu'un filet ; le malade veut étancher sa soif , & les liquides lui sortent par le nez ; il n'entend , & ne voit que confusément ; ou quand la fièvre est très-aigue , il est menacé d'une suffocation imminente , sans qu'il paroisse de grosseur au-dehors ; le malade commence-t'il à respirer , & à avaler plus aisément , voit-on

luire un raïon d'esperance , hélas ! il est bien passager ; car si la rougeur ne passe du dedans au-dehors , une défaillance emporte tout d'un coup le malade ; ou s'il paroît à la fois une rougeur au col , & à la poitrine , il se fait une très-forte , & fréquente contraction des artères carotides ; l'haleine est épaisse en sortant ; elle est d'une mauvaise odeur ; alors les sueurs sont salutaires ; le pouls ensuite devient inégal , s'il se fait une métastase de la matiere morbifique sur le poumon ; la violence de la fièvre est suivie du délire ; d'autres malades sont baignés d'une sueur très-abondante ; la voix se perd ; le malade alors voit tout le monde , & ne reconnoît personne ; il a les yeux à demi ouverts sans rien regarder ; l'on entend un sifflement dans le gosier , il semble que le poumon qui regorge veuille sortir par cette voie ; il avertit du moins que la mort est dans le voisinage.

L'inflammation se jette-t'elle sur la poitrine , souvent il y a d'abord des frissons , puis une fièvre continue aiguë , & qui redouble sur le soir ;

quelquefois il y a des vomissemens dans le commencement de la maladie ; alors on est tourmenté d'une douleur de côté fixe , & poignante , qui quelquefois s'étend vers le dos , & souvent se replie jusqu'au sternum , quelquefois de l'entre-deux des omoplates , ou simplement du dessous de l'une des deux , elle se communique au gosier , & à la mammelle , surtout quand le malade touffe , ce qui lui arrive souvent , & toujours avec beaucoup de peine ; le pouls est petit , vîte , & très dur ; la respiration fréquente , embarrassée , se termine quelquefois par un soupir ; les aîles du nez s'écartent à chaque inspiration ; on entend beaucoup de bruit dans la poitrine ; on expectore des crachats sanglans au moien d'une toux fatigante ; un nuage huileux nage sur l'urine , qui est trouble , & épaisse ; le ventre est paresseux , ou s'il est trop libre , & qu'en même tems les déjections soient crues , le malade va de mal en pis ; la douleur tensive devient plus incommode , & la toux plus fréquente , quand on est couché sur un côté , que quand

on se couche sur l'autre ; le malade n'a point de repos ; & tous ces accidens sont plus considérables à proportion que la poitrine est plus étroite , ou défigurée par quelque vice de conformation ; les sueurs sont de mauvais augure , quand elles coulent dans le commencement de la maladie ; elles annoncent un état des plus fâcheux quand elles sont précédées de frisson , & sont un signe de suppuration ; enfin l'abattement du visage , la jaunisse des yeux , & leur obscurcissement , sont les avant-coureurs de la mort.

Quand le diaphragme est attaqué d'inflammation , la douleur est inexprimable ; le malade ne sçait dans quelle posture se mettre ; la respiration est tremblottante ; on diroit que le malade ne respire qu'en soupirant , & ces soupirs sont fréquens , courts , & douloureux ; jamais il n'a la liberté d'éternuer ; le pouls est petit , dur , & serré ; l'urine est très-déliée , & transparente ; il y a douleur à la dernière vertebre du dos , & à la première des lombes ; les côtés du bas ventre sont retirés , & tendus ;

il survient à la fin un ris sardonique , un étincellement des yeux , & enfin un délire qui n'a point de rémission.

Lorsque l'estomac est enflammé, l'on est tourmenté d'une douleur ardente , pulsative , & poignante , dans toute la région supérieure du bas ventre , & cette douleur s'étend souvent jusqu'au dos ; les omoplates sont tirées en en bas ; la respiration se fait avec peine , ainsi que la déglutition , si l'inflammation s'étend jusqu'au canal de l'œsophage ; le visage est plus rouge qu'il ne devrait être naturellement ; on voit au milieu de l'épigastre une tumeur dure , tendue , & qui résiste au toucher, lequel cause de la douleur au malade ; on sent une forte pulsation de l'artere gastrique , surtout quand le malade a pris quelque chose , & comme une élévation répétée de l'estomac ; le hocquet se met de la partie , quelquefois de fréquens vomissemens , & même sanglans ; la langue est sèche , rouge , ou très-blanche ; l'urine telle que dans l'état de santé , le plus souvent enflammée ; le malade ne peut souffrir la boisson chaude , & desirer

la froide ; tout le corps se ressent du mauvais état de l'estomac ; souvent la peau est glacée , dans le tems que le dedans du corps est embrasé ; quelquefois il y a palpitation de cœur ; quand la matiere morbifique vient à s'absceder , la main s'enfle , & le pied du côté opposé ; si l'haleine devient froide , la mort est à la porte.

Le foie est-il attaqué d'inflammation , le visage est embrasé , & cependant il n'est pas rare qu'il soit brun , ou même verdâtre , pendant que tout le reste du corps est attaqué de jaunisse ; on a un dégoût extrême pour les alimens ; la langue , d'abord rouge , se couvre bientôt d'une mucosité jaunâtre , puis noirâtre ; il y a tumeur dans le côté droit vers les fausses côtes , avec une douleur sourde , mais qui est toujours aigue quand l'inflammation est dans les membranes du foie ; autrement la douleur est obtuse lorsque le malade est couché sur le côté malade , mais plus vive quand il l'est sur le gauche ; la situation sur le dos est supportable ; en approchant la main du côté du malade un Médecin ha-

bile connoît les differens degrés d'inflammation à la grandeur de la tumeur , & au plus ou moins de chaleur de la partie ; le pouls est très-grand , dur , & inégal ; il arrive des hémorrhagies par le nez ; quelques malades sont tourmentés d'une chaleur ardente dans la paume des mains , & la plante des pieds ; quelques-uns sont fatigués d'une toux sèche , & d'une difficulté de respirer ; quelquefois de hocquets fréquens ; l'excrétion de l'urine diminue , & celle qu'on rend est âcre , enflammée , & briquetée ; le ventre est resserré ; il y a nausée , vomissemens bilieux , ou bien un grand cours de ventre ; les frissons qui surviennent annoncent la suppuration.

Lorsque la rate s'enflamme , la couleur du visage devient livide ; & souvent les joues sont rouges ; la respiration est embarrassée , & comme entrecoupée , surtout quand le malade est couché sur le côté droit ; il y a dans le côté gauche du bas ventre une douleur obtuse , qui s'étend souvent jusqu'au diaphragme , & à l'épaule gauche ; il y a encore pesan-

teur dans le même côté , pulsation fourde , & tumeur , qui résiste quelquefois comme une corde tendue ; la langue est couverte d'une muco-sité noirâtre ; quelquefois un sang noir sort par les selles , ou par le vomissement.

Quand les reins sont enflammés , on sent une douleur fixe , avec une pesanteur dans la région des lombes ; cette douleur est quelquefois aigue , & poignante , & augmente par la toux , ou l'éternuement ; le battement du tronc de l'aorte inférieure , & celui des arteres émulgentes , est fort incommode ; il y a sans cesse ardeur d'urine ; mais cette liqueur , déliée d'abord , devient rouge , puis épaisse , & quelquefois teinte de sang ; le malade est cruellement tourmenté de douleurs ; il s'agite sans cesse , ne peut se tenir sur les pieds , ni dans une situation droite , ni couché sur le ventre , ni sur le côté opposé à celui du rein qui est enflammé ; la chaleur incommode des lombes augmente quand il est sur le dos ; la cuisse du côté malade est frappée de stupeur , & la douleur se com-
munique

unique jusqu'à la verge ; communément il y a envie continuelle de vomir , mais le vomissement ne procure aucun soulagement ; les sueurs deviennent froides ; & souvent les membres se refroidissent , & frissonnent.

Si la douleur descend dans le bassin , & que la vessie s'enflamme , l'excrétion de l'urine qui est en petite quantité , sans sédiment , & quelquefois teinte de sang , ne se fait qu'avec de grandes douleurs ; la douleur se fait sentir à la région du pubis , & s'étend au périnée , & même jusqu'à l'extrémité de la verge , avec demangeaison , chaleur , & rougeur ; on a des envies fréquentes d'aller à la selle ; quelquefois les excréments grossiers se suppriment ; il survient une tension du bas ventre , & une strangurie , qui , si elle continue trop long-tems , occasionne une fièvre qui suffoque le malade ; quelquefois aussi l'éruption d'un érysipèle qui vient à se faire tout-à-coup sur la peau , & la liberté rendue à l'excrétion de l'urine , sauvent le malade.

Quand le mésentère est enflammé, l'on sent au toucher une résistance dans le bas ventre ; une douleur comme causée par un déchirement , & accompagnée de pulsation , se fixe vers les lombes ; les artères mésentériques battent avec violence ; l'appétit se perd entièrement ; les déjections sont mêlées de chyle , auquel succede ordinairement une liqueur purulente , & déliée.

Lorsque l'inflammation attaque les intestins , il y a quelque difficulté de respirer , & d'uriner ; une chaleur extrême dans les hypochondres ; pulsation des artères gastro-épiploïques , & mésentériques ; douleur aigue poignante dans le ventre ; envie continuelle d'aller à la selle , avec des tranchées , & resserrement des hypochondres ; d'abord les déjections sont blanches , & égales , en petite quantité , & liées , puis jaunes en petite quantité , & liées , ensuite semblables à des raclures , & enfin mêlées de caroncules,écumeuses, verdâtres , livides , noires , & de très-mauvaise odeur ; tous les membres s'appesantissent ; il vient continuelle-

ment des vomissemens ; une douleur au foie , & un refroidissement des membres se mettent souvent de la partie ; le pouls est petit , & dur ; il survient des veilles , des délires , & pour lors il arrive des tremblemens du cœur , des défaillances , des sueurs abondantes , & froides , & un refroidissement des extrémités.

L'inflammation de l'utérus produit des accidens étonnans ; ce viscere , & les aînes sont tendus , & gonflés ; la malade est tourmentée d'une chaleur incommode , de battemens répétés , d'une douleur cuisante , qui s'étendent jusques aux lombes ; l'une des deux cuisses , ou même toutes les deux s'appesantissent ; les veines du vagin sont gonflées ; l'orifice de la matrice est enflé , & retiré ; la malade a beaucoup de peine à remuer le corps ; elle n'en a pas moins à respirer quand elle est couchée sur le dos , & ses douleurs augmentent beaucoup quand elle est sur l'un , ou l'autre côté ; souvent son visage rougit quand elle retient son haleine , & quelquefois elle fait des efforts pareils à ceux de l'accouchement ; les hémorrhoi-

des s'enflamment , & la tourmentent ; l'inflammation gagne l'intestin rectum ; le ventre est resserré , quelquefois trop lâche ; souvent la vessie est affectée , & l'urine se supprime ; dans le redoublement des douleurs cette liqueur est déliée , & limpide , mais dans la rémission elle est très-épaisse , & trouble ; ensuite il suinte de l'utérus des liqueurs purulentes , & fétides ; la malade jette de profonds soupirs , tourne tous ses regards sur son Médecin , & ses yeux brillans , inquiets , & humides , laissent couler des larmes ; il y a demangeaison incroiable dans les parties genitales , & quelquefois une passion démesurée du congrès ; des frissons reviennent le plus souvent sans ordre , mais plus communément ils reprennent le soir à une heure réglée ; alors la fièvre devient très-violente , avec délire , hoquet , syncope , convulsion , & refroidissement des extrémités.

Lorsque l'inflammation se jette sur quelque partie extérieure , il y vient une rougeur , avec tumeur , chaleur , douleur , tension , pulsation , & fièvre.

Or tous ces accidens sont produits par le rallentissement , ou l'interruption totale , de la circulation du sang dans la partie affectée. Tout l'objet du Medecin doit donc être de moderer l'impétuosité du sang qui aborde à la partie , & d'en accélérer le retour. On se trouvera donc toujours bien de ce qui aide les vaisseaux à prendre le dessus sur le sang qui leur résiste , & qui s'y arrête ; & c'est le seul moien d'operer la résolution de l'obstacle , & de déraciner sûrement la cause du mal.

II.

Heureux celui qui est venu à bout de connoître les vraies causes des maladies , & dont les yeux pénétrants percent l'obscurité profonde dans laquelle elles sont ensevelies ! Enrichi d'observations , il ne craint point d'entreprendre la cure des maladies. Mais il n'est rien moins qu'aisé de remonter à leur cause. Le plus habile , sans contredit , des Médecins , le savant Hippocrate , n'a pas toujours découvert la cause des maladies dont

il a si bien décrit les accidens ; & , contraint d'en revenir à la puissance cachée d'une Divinité supérieure , il trouvoit dans des maladies quelque chose de *divin* , ou de surnaturel.

Comme la santé dépend de plusieurs loix de la mécanique , & des différentes combinaisons de ces loix , les maladies reconnoissent plusieurs causes , & qui sont différentes les unes des autres. L'inflammation est aussi l'effet de plusieurs. Elle-même est de deux especes ; car l'une se fait dans les vaisseaux sanguins mêmes , & l'autre dans les lymphatiques ; de sorte pourtant que cette dernière espece ne peut jamais exister sans la première , pendant que l'existence de la première est indépendante de la seconde. Or l'une & l'autre dépend du dérangement du mouvement circulaire , ou du mouvement propre du sang.

Il est étonnant à combien de différentes courbures , de différentes anastomoses les vaisseaux sont assujettis. Tous les vaisseaux , tant sanguins que lymphatiques , si l'on n'en excepte le tronc commun de l'aorte , se ter-

minent en cône , de maniere que l'extrémité des artères la plus éloignée du cœur est la pointe du cône , si on considère chaque branche en particulier , & que la totalité des extrémités arterielles étant rassemblée en forment la base. En effet tous les rameaux d'une artere quelconque forment une capacité plus grande que celle du tronc dont ils partent ; & le nombre de ces rameaux est encore plus petit , & chacun d'eux d'un calibre plus étroit , que les veines capillaires avec lesquelles ils s'abouchent. Ce sont des vérités connues de tous les Anatomistes. Il est donc certain que les liqueurs du corps coulent dans les arteres d'un canal plus étroit dans un plus large. Les liqueurs font un effort continuel contre les parois des vaisseaux auxquels elles donnent le mouvement , mais leurs efforts se réduiroient à rien sans les vaisseaux mêmes.

Toutes les parties du corps , quelque petites qu'elles soient , sont arrosées par le sang. Les arteres lymphatiques naissent des sanguines. Il n'y a point de partie dans le corps qui ne

soit obligée d'emprunter d'elles sa nourriture , & par conséquent il n'y a pas de partie dans le corps qui ne puisse être le siege de l'inflammation.

Lorsque le sang , épaissi , ou rarefié , se rallentit , ou s'arrête , dans les extrémités des arteres capillaires , & surtout à la pointe , où elles s'abouchent aux veines , le sang ne peut passer au-delà du point de l'anastomose , & la résistance qu'il y trouve augmente son effort. Celui qui vient par derriere poussant celui qui le precede , ne fait qu'augmenter l'obstacle ; parce que la partie postérieure du canal ne peut être gonflée , que l'antérieure ne se retrécisse. En conséquence le sang mutiné redouble ses coups contre les parois des vaisseaux , & c'est ce qui produit la chaleur , la pulsation , & la douleur. Son bouillonnement produit la chaleur qui se manifeste au-dehors. Les vaisseaux gonflés de sang compriment ceux du voisinage ; lesquels , gênés dans l'endroit de la compression , empêchent le sang qu'ils reçoivent de couler librement , & c'est ainsi que l'inflammation

mation gagne , & s'augmente. Mais c'est surtout vers le lieu de l'engorgement que le sang fait le plus d'efforts pour s'ouvrir un passage.

Le sang qui coule à trop grands flots , qui aborde aux parties avec une impétuosité tumultueuse , & qui en revient en trop petite quantité , déränge toutes les sécretions. La partie rouge pénètre souvent au lieu de la lymphe dans les orifices des artères lymphatiques , & parvient même jusques aux veines de même nom , où , par un retardement contre nature , elle tend à la suppuration. Les vaisseaux lymphatiques mêmes , étant gonflés , ou par la raréfaction de la lymphe , ou parce que l'écartement des parois des artères sanguines est nécessairement suivi de la dilatation des orifices des vaisseaux lymphatiques qui s'y abouchent , sont obligés de recevoir la partie rouge du sang. Tout se fait de force ; car le sang , irrité des obstacles qu'il trouve en son chemin , redouble ses efforts , & surmonte la résistance que lui font , & la structure des vaisseaux lymphatiques , & la liqueur qu'ils

contiennent. Celui qui le suit se précipite dans le passage que le premier lui a fraié , & entre par violence dans des vaisseaux déjà trop gonflés , & qui ne devoient contenir que de la lymphe. C'est de cette maniere que le sang se hâte d'entrer dans ces vaisseaux , & d'y causer une inflammation ; & c'est par cette raison qu'il donne une teinture rouge à des liqueurs qui devroient être transparentes ; c'est enfin ce qui fait que des parties du corps qui doivent être très-blanches de leur nature , prennent une couleur rouge par l'inflammation , & que son augmentation est suivie de douleur , quand les vaisseaux gonflés sont enveloppés de filets nerveux.

Lorsque le sang se porte avec trop de violence à la tête par les arteres carotides , & vertebrales , & qu'il n'en revient pas en suffisante quantité , l'engorgement des vaisseaux produit un tiraillement des membranes , & cause un violent mal de tête. Lorsque par les mêmes arteres vertebrales , & les carotides internes , il s'élançe dans les meninges , on y re-

marque beaucoup de vaisseaux gonflés de sang , ce qui produit la phrénésie. S'il se jette avec la même impétuosité sur la partie cendrée , & la substance médullaire du cerveau , celle-là devient rougeâtre , & celle-ci se trouve tachetée de beaucoup de points rouges.

Lorsque , mêlé avec une humeur épaisse , & fixe , il se porte aux glandes de la peau , par divers rameaux des branches supérieures de l'aorte , ou de l'aorte inférieure , il se forme des tubercules qui doivent venir à suppuration , & c'est la petite vérole ; mais c'est la rougeole si le sang est gâté par le mélange d'une humeur âcre , & déliée. S'il se répand sous la peau par taches , c'est une fièvre pourpreuse.

Quand il est poussé avec violence dans la partie extérieure du cerveau , elle se gonfle par son propre volume ; & il arrive une stupeur. Quand il se répand abondamment , & s'arrête dans les sinus , & la moelle du cerveau , & du cervelet , il comprime le cerveau , la moelle allongée , & celle de l'épine , & cause l'apoplexie.

S'il est forcé d'entrer dans les organes visuels , soit par les branches des carotides externes , ou internes , & qu'il soit poussé dans la conjonctive , il produit l'ophthalmie ; & la squinancie , quand il aborde en trop grande quantité par les rameaux des carotides à la partie supérieure du canal de la trachée artère.

Lorsque les rameaux intercostaux des artères sousclavieres qui se distribuent de chaque côté aux deux côtes supérieures , ou que les artères intercostales inférieures qui portent le sang aux côtes inférieures , le font couler en trop grande quantité dans la plevre , il se forme une vraie pleurésie ; mais c'en est une fausse , lorsque l'engorgement se fait dans les thorachiques qui naissent de l'axillaire.

Lorsque le sang , porté aux reins en abondance par les artères émulgentes , en revient en trop petite quantité , & se trouve forcé de pénétrer dans les vaisseaux glanduleux , il arrive une néphrétique , & quelquefois en même tems une difficulté d'uriner. S'il se jette en trop grande quantité dans la substance de la vessie

par l'artere hypogastrique , il cause une rétention d'urine , & souvent une ardeur ; & quand les arteres honteuses le portent violemment au col de la vessie , & au canal de l'urethre , il produit la strangurie , & quelquefois la difficulté d'uriner.

Quand le sang pur passe dans les vaisseaux de la peau , il produit une ecchymose , ou un érysipele , quand il est animé d'une liqueur déliée , & bilieuse ; lorsqu'un sang bourbeux passe dans les vaisseaux lymphatiques de la peau , dans les fièvres fort ardentes , & qu'il s'embarrasse dans les glandes des aisselles , des aînes , ou dans les parotides , il se forme des bubons.

Enfin en quelque partie du corps , au-dehors , ou au-dedans , que le sang se porte avec trop de violence , ou qu'il cause du désordre dans un siege qui lui est étranger , il arrive battement , chaleur , douleur , rougeur , gonflement , tension , en un mot un phlegmon.

Il est incroyable combien de préjudice cause le sang qui est au-dessus de l'endroit engorgé en pressant dans

la partie affectée celui qui le précède. Car ce dernier y est poussé avec plus de force , devient plus compact , s'y fixe plus opiniâtement , & les vaisseaux lymphatiques en sont de plus en plus remplis. C'est ainsi que le mouvement impétueux du sang augmente les obstructions , & l'inflammation qui en est la suite , en gonflant de plus en plus les vaisseaux ; ce qui fait que leur ressort s'affoiblit , qu'ils résistent moins , que leurs membranes deviennent plus minces , & se crévent , si la maladie se prolonge , & qu'il arrive une suppuration.

On peut voir par-là combien il est utile de détourner le sang de la partie affectée , & combien il seroit dangereux de l'y attirer , ou d'y causer une dérivation de cette liqueur. Puis donc qu'il est aujourd'hui certain que le sang est entraîné par un mouvement de circulation , profitons de cette connoissance , & , guidés par elle , mettons au jour les loix que suit la nature dans la circulation du sang , loix conformes aux observations que la pratique de la Médecine

nous a donné occasion de faire , & auxquelles par conséquent nous sommes obligés de nous soumettre.

I I I.

Dans tous les païs , & dans tous les tems , on a recommandé la saignée ; & avec raison ; car la Médecine n'a pas de remède plus sûr , pas de plus efficace ; & le secours de notre théorie , d'accord avec l'usage que l'on fait tous les jours de ce remède , justifie parfaitement les éloges que lui ont donnés les Médecins de tous les âges. Car chaque saignée diminue la quantité du sang que la veine ouverte reporteroit au cœur , & par conséquent celle que le cœur distribueroit à toutes les parties. Tous les membres se ressentent donc de cette diminution du sang ; & tous les vaisseaux étant également débarrassés du sang surabondant , le gonflement , la chaleur , la tension , la rougeur , le battement , l'accablement , diminuent proportionnellement à l'évacuation. Le pouls s'adoucit aussi. Et comme les vaisseaux desenslés ont plus de

ressort, & de liberté pour se mouvoir, & se rétablir, le pouls devient plus dégagé. La contraction des vaisseaux devenant aussi plus libre, & plus forte, & le sang étant moins pressé dans ses canaux, il heurtera contre leurs parois avec moins de violence, cèdera plus aisément à leur pression, & l'équilibre entre les vaisseaux & les liqueurs deviendra plus parfait. Ajoutons que la circulation en deviendra plus prompte, & par conséquent le pouls plus fréquent, & en même tems plus égal. Il y a plus encore : les vaisseaux, se contractant avec plus de force, agiront plus puissamment sur le sang, & l'augmentation de cette action divisera davantage cette liqueur, & en rendra le tissu plus homogène. De ce que la circulation devient plus prompte, & la contraction des vaisseaux plus fréquente, je conclus encore qu'il se présentera plus souvent aux couloirs ; & comme ils seront moins comprimés, les sécrétions se feront plus librement, & les purgatifs agiront plus aisément. De plus le volume du sang étant diminué en partie, le mouvement de ce-

lui qui reste se fera plus aisément dans les vaisseaux , & plus librement dans l'intérieur du corps ; & pour lors les remèdes altérans se distribueront mieux dans la masse des liqueurs , se mêleront plus intimement à toutes les parties , & exerceront plus sûrement , & plus efficacement , leur puissance sur elles. Enfin s'il y a quelque chose de dérangé dans le mouvement naturel du sang , la saignée y remédie , & a de tous tems été à cet égard regardée comme un des principaux remèdes.

Les Modernes ont encore sur les Anciens l'avantage de connoître plus clairement d'où dépendent les avantages de la saignée. Car ces derniers ne connoissant dans le sang qu'un mouvement extrêmement lent , & dont on ne peut se faire une idée claire , sont tombés nécessairement dans une infinité d'erreurs par rapport à la saignée , au lieu que les Modernes , instruits de la circulation , peuvent déterminer positivement la manière dont on doit tirer le sang , c'est-à-dire , préférer dans certains cas l'ouverture de certaines veines. Car

si l'on veut tirer de la saignée tous les avantages qu'on a droit d'en attendre , il ne suffit pas de sçavoir dans quelles maladies elle convient , & dans quels tems de ces maladies il convient d'y avoir recours , il faut surtout sçavoir de quelles parties du corps suivant les différens cas il est à propos de tirer du sang.

En effet si l'on ne considère la saignée que comme produisant une évacuation d'une certaine quantité du sang qui étoit contenu dans les vaisseaux , il est parfaitement indifférent de la pratiquer dans une partie , ou dans une autre. Dans ce point de vûe son effet ne dépend point de la partie où l'on a ouvert la veine , mais de la quantité du sang qui a été tiré. Mais comme on a rarement la seule évacuation en vue , & que l'objet est en même tems de produire une révulsion , ou bien une dérivation particulière , le choix des vaisseaux n'est point indifférent à un Médecin éclairé, qui veut produire , suivant les cas , ces effets importants , & opposés les uns aux autres ; & il ne peut se dispenser de marquer le

lieu convenable à la saignée pour qu'elle produise dans la distribution du sang qui se porte à la partie malade , le changement qu'il a dessein d'opérer.

Toutes les saignées operent également , bien que sous différens rapports , une révulsion , & une dérivation. La dérivation arrive lorsqu'on attire une plus grande quantité de sang dans la partie où l'on a picqué le vaisseau , & en même tems dans les parties voisines qui reçoivent cette liqueur du même tronc d'artere. Il se fait une révulsion lorsqu'en attirant le sang dans la partie où le vaisseau est ouvert , & celles du voisinage , on le détourne en même proportion des parties éloignées qu'arrose le tronc d'artere opposé à celui d'où le sang coule.

La quantité du sang étant diminuée dans une partie , l'abord de celui qui remplace celui qui sort devient plus aisé. En effet la saignée leve tous les empêchemens qui s'opposoient à l'entrée du sang dans cette partie , sans rien diminuer de sa ve-

locité ; puisque pratiquant au sang une issue éloignée du cœur où il auroit été obligé de revenir , tout le retardement auquel il auroit été exposé dans toute la longueur de la veine , tant de la part des parois du vaisseau , qui par leur propre nature, & par la compression des parties voisines ne demandent qu'à s'affaïsser , que de celle des angles , & des sinus , contre lesquels le sang est obligé de heurter , ou dans lesquels il est obligé de se répandre en regagnant le cœur , tout ce retardement , dis-je , s'évanouit. Ajoutons qu'il en est de même de celui qu'auroit causé le frottement que tout liquide éprouve contre les parois des vaisseaux qui le contiennent , & qui est d'autant plus considérable que l'est le volume du liquide. Il y a plus : le sang qui coule à travers de l'air lui communique moins de son mouvement qu'il n'eut été obligé d'en communiquer à la colonne du sang qui l'auroit précédé dans la veine , & par conséquent le sang coulera par l'ouverture de la veine , & plus vite , & en plus gran-

de quantité, dans un tems déterminé, qu'il n'eut fait si la veine n'avoit pas été ouverte.

Or, la velocity du sang ne peut augmenter dans la veine picquée, sans augmenter en même tems dans toutes les arteres capillaires qui s'abouchent avec les ramifications de cette veine; ni dans les rameaux capillaires de l'artere, sans augmenter dans le tronc commun dont ils partent. Le sang étant enlevé avec plus de rapidité, & résistant moins par conséquent à celui qui le suit, la velocity de ce dernier doit par conséquent augmenter en même proportion; & par la même raison cette augmentation de velocity se fait sentir tout le long du tronc arteriel qui communique du cœur à la veine picquée.

Mais l'accélération du mouvement du sang qui se fait depuis le cœur jusqu'à la veine picquée ne se repartit pas uniformément à toutes les branches arterielles. Il n'y a que celles qui répondent directement à la veine picquée qui s'en ressentent. La velocity décroît donc dans le tronc

arteriel qui donne du sang à ces artères , comme aux autres latérales, & son augmentation est d'autant moindre que les artères sont plus voisines du cœur.

Il y aura donc une dérivation du sang vers l'endroit picqué toutes les fois qu'on fera une saignée. Mais cette dérivation sera plus , ou moins grande , suivant qu'on tirera plus , ou moins de sang , ou qu'il y en aura plus ou moins dans le corps. Elle sera d'ailleurs plus ou moins prompte , suivant que le sang s'écoulera plus ou moins vite par l'ouverture de la veine. Le sang n'a pas plutôt commencé à couler que la dérivation commence ; à mesure qu'il en sort une plus grande quantité , la force de la dérivation augmente ; elle augmente plus que dans tout autre tems dans le moment que la saignée finit ; & elle décroît promptement aussi - tôt après qu'elle est parfaite. La dérivation étant finie , la partie dont on a tiré le sang participe au bénéfice de l'évacuation dans la même proportion que les autres parties du corps.

Comme toute évacuation produit une dérivation, toute dérivation produit une révulsion. Car autant de sang la saignée attire de plus dans le canal artériel qui répond à la veine picquée, autant elle doit en détourner de celui qui devoit couler dans les autres arteres. Or cette révulsion se fait de toutes les parties du corps qui reçoivent le sang de toute autre artere que celle qui est continue au canal artériel qui répond à la veine picquée.

Il peut se faire aussi une révulsion des parties qui reçoivent du sang de quelques rameaux du tronc qui répond à la veine picquée, lorsque la quantité du sang qui est dans le corps est très-petite, que les branches de ce tronc sont très-voisines du cœur, & que la révulsion surpasse la dérivation. Mais cette révulsion varie suivant la quantité du sang, & la distance du rameau au cœur; au lieu que la révulsion qui se fait des arteres qui sortent du tronc artériel correspondant à la veine picquée à la sortie même du cœur, est certaine, & absolue.

Cette dernière révulsion répond exactement à la dérivation qui se fait dans le tronc opposé ; car toute la quantité qui passe de plus dans un tronc artériel , passera de moins dans le tronc opposé. Il est donc constant que la révulsion est plus ou moins grande à proportion de la quantité du sang qui sort par la saignée. Ajoutons à proportion de celui qui se trouve dans le corps , & disons encore qu'elle est plus ou moins prompte , selon la vitesse plus ou moins grande du sang qui coule par l'ouverture de la veine.

La révulsion dure autant que dure la dérivation de qui elle dépend ; & l'effet permanent devient alors le même que celui de toute autre saignée , c'est-à-dire , l'évacuation , qui dégage toutes les parties proportionnellement. Mais la révulsion absolue , outre l'avantage qu'elle partage avec toutes les autres saignées de diminuer la quantité du sang dans tout le corps , a en particulier celui de desemplir les vaisseaux de la partie affectée ; d'aider le retour de celui qui y est ; de diminuer la quantité & la violence de

de celui qui s'y porte ; de décharger les vaisseaux prêts à se crever ; d'abattre l'enflure des parties enflammées. En conséquence le sang coule par les veines , la chaleur s'abbaïsse , les douleurs se calment. Faut-il ajouter encore quelque chose ? La révolution augmente l'efficacité de la saignée , & en applique plus efficacement l'effet à la partie malade. L'effort du sang qui se porte toujours à la partie affectée , est détourné vers la partie opposée , l'obstacle que causoit son retardement est enlevé , son retour est accéléré , & le ressort des vaisseaux ranimé. La dérivation au contraire menace de plusieurs disadvantages , & d'une conséquence très-dangereuse , quand on la fait vers des parties tendues , engorgées , enflammées , ou prêtes de l'être , où le sang a de la peine à circuler , & où un nouvel abord du sang qui se feroit brusquement , en surchargeant les vaisseaux , produiroit , ou augmenteroit les engorgemens. Dans l'état des choses , pourquoi balancer à renoncer aux erreurs des Anciens ?

Faut-il avoir honte de se rendre à la vérité, quoique moderne ?

I V.

Quelques Médecins, même très-habiles, ont tant d'amour, & de vénération pour l'antiquité, qu'ils trouvent mauvais, & se plaignent hautement, que des personnes de notre tems osent s'élever contre les sentimens des Anciens. Ils crient partout qu'il est également dangereux, & odieux, de prétendre qu'ils se soient trompés, & même de s'écarter de leurs façons de penser.

Quoi donc ! pendant le tems que l'on pousse à la perfection toutes les especes de sciences, il ne sera point permis de changer, ou d'ajouter quelque chose dans celle de la Médecine, qui est la plus longue de toutes ! La vie de l'homme ne tient qu'à un filet, ses bornes sont toujours très-resserrées, il est rare qu'un homme achève ce qu'il a commencé, & c'est le siècle suivant qui met la dernière main à ce qui a été ébauché dans le précédent.

Si l'on condamne l'usage , & l'application à la pratique , de toutes les découvertes qu'on a faites de nos jours , on a sans contredit grand tort. Il faut nier que la théorie puisse être de quelque usage dans la pratique de la Médecine , ou convenir que tout ce qui enrichit la théorie contribue à la perfection de la pratique. Il n'y a personne de bon sens qui ne reconnoisse les avantages que la spéculation a retirés de l'application de la Méchanique. Avec quelle clarté ne fait-elle pas connoître les vraies fonctions des parties de notre corps dont l'Anatomie nous a donné des descriptions si exactes , & tellement supérieures à ce que nous avoient transmis les Anciens , que s'ils revenoient aujourd'hui , ils feroient à peine dégrossis dans cette science , & ne seroient au plus que les écoliers des Modernes ! En effet c'est à l'Anatomie qu'on a l'obligation de la découverte de la circulation du sang , & de sa démonstration. C'est elle qui nous a rendu sensibles la grandeur , la distribution , & la direction des vaisseaux. Si nous jettons les yeux sur

L'Hydraulique qui nous a fait connoître les loix du mouvement des liqueurs dans les vaisseaux du corps, qu'est-ce qui peut nombrer les avantages que la Médecine en a tirés ? N'est-ce pas à elle que nous avons l'obligation de connoître la force de l'air qui anime toutes nos liqueurs, & dont les propriétés étoient inconnues avant nos jours ? Le corps humain est une machine *Hydro-pneumostatique*. C'est donc dans ces sciences qu'il faut chercher les causes des effets que produit la saignée, c'est-à-dire, l'évacuation, la dérivation, la révulsion, effets toujours inséparables, & toujours entierement différens l'un de l'autre.

C'est se tromper lourdement que de croire que la révulsion & la dérivation ne different que de nom, parce que l'une est nécessairement la suite, & l'effet immédiat, de l'autre. Je veux pourtant que cela soit vrai, mais c'est sous différens rapports, & dans des parties différentes. Est-il permis de jouer ainsi sur les mots ? En suivant ce système il n'y aura rien dont on n'abuse. La révulsion, & la

dérivation ont chacune leurs effets particuliers ; & quand on n'en fait pas la différence on se précipite dans des erreurs très-dangereuses , & l'on nage toujours dans l'incertitude , & dans l'irrésolution.

La révulsion certaine est diamétralement opposée à la dérivation , & elle en diffère comme l'effet de la cause. Car la révulsion n'est autre chose que la diminution que procure la saignée de la quantité du sang qui devoit couler dans certains vaisseaux, ou , si l'on aime mieux , la différence qui est entre la plus grande quantité de sang qui y couloit , & la moindre quantité qui y coule dans le tems que dure la saignée. La dérivation au contraire est l'augmentation de sang que la saignée fait couler dans certains vaisseaux. Elle est proportionnée à la distance où sont les vaisseaux de l'artere même qui répond à la veine ouverte ; au lieu que les vaisseaux qui sont exposés à la révulsion certaine y participent également. La révulsion & la dérivation sont toujours en égale proportion , tant à raison de la grandeur , que de

la vîtesse ; mais les effets de ces deux propriétés sont inégaux par rapport à la révulsion ; & c'est être dans l'erreur que de ne les pas distinguer.

La dérivation & la révulsion peuvent être en même tems grandes & lentes , petites & promptes. On peut leur appliquer les combinaisons qu'on remarque dans le mouvement du pouls. On peut donc occasionner plus utilement dans les inflammations une révulsion petite , mais vite, qu'une plus grande , & plus lente.

La révulsion incertaine , ou variable , qui arrive dans une artere dont un rameau répond à la veine picquée , & dont les autres se distribuent aux parties plus voisines du cœur , desquels nous supposons qu'il se fait une révulsion , la révulsion variable , dis-je , a plus d'affinité avec la dérivation. Cette dérivation produit les différens effets qui sont les suites de la révulsion variable. Ils dépendent de la différente origine des arteres , de la quantité de sang qui est contenu dans le corps , & de celle qu'on tire par la saignée. Quand on se sert de la révulsion variable , lorsque la

veine est fermée , le sang qu'elle a attiré dans l'artere qui répond a la veine piequée , qui conserve pendant quelque tems le même mouvement , & la même velocity dans le vaisseau , trouvant le passage artificiel fermé , se jette sur le champ dans les branches latérales du tronc , & surcharge les parties auxquelles elles se distribuent , jusqu'à ce que son mouvement ordinaire soit rétabli. C'est par cette raison que l'avantage douteux de la révulsion incertaine , & variable, est souvent compensé par le désavantage certain de la dérivation , lorsqu'il y a une suffisante quantité de sang pour opérer la dérivation dans les arteres mêmes où il se faisoit ci-devant une révulsion. Il faut donc regarder comme un principe certain , & incontestable , que la révulsion variable ne s'étend qu'aux arteres du tronc dans lequel se fait la dérivation.

Les Anciens qui ne connoissoient point les loix de la circulation , & de la distribution du sang , ont attribué aux différentes saignées des effets avantageux qui étoient plutôt du

ressort de la révulsion incertaine, & variable ; & c'est ce qui fait qu'il n'y a presque point de parties du corps dont ils n'aient tiré du sang. Mais la révulsion reclame les succès dont on a fait mal-à-propos honneur à la dérivation. Ces succès jettent encore dans l'erreur les partisans de la dérivation , qui , sur les pas des Anciens , lui attribuent les bons effets de la révulsion variable. Ainsi lorsqu'ils recommandoient la dérivation , après avoir beaucoup tiré de sang , ils opéroient réellement une révulsion latérale.

C'est ce dont la saignée de la jugulaire fournit une preuve sensible. Lorsqu'on ouvre celle de ces veines qu'on nomme externe , on facilite la sortie , & l'on accélère le retour , du sang qui revient de l'extérieur de la tête , & l'on aide sa circulation dans la carotide externe , dont les rameaux répondent à ceux de la jugulaire externe ; & de cette manière la saignée attire une dérivation du sang dans la carotide externe , & par conséquent dans le canal arteriel qui se prolonge du cœur jusqu'à la même

artere.

artere. Si donc la quantité du sang que la saignée du col attire de plus dans le tronc commun est surpassée par celle que la même saignée dérive dans la jugulaire externe , il est constant qu'il se détournera dans la carotide externe une partie du sang qui , dans l'état ordinaire , auroit coulé dans la carotide interne , & par conséquent dans le cerveau ; ce qui fait qu'au regard de la branche intérieure de la carotide , il se fait une révolution latérale , propre à dégager le cerveau. D'où il suit évidemment que la saignée de la jugulaire n'est d'aucune utilité , & même qu'elle est fort nuisible , si elle n'a été précédée de plusieurs autres. En effet il a fallu commencer par diminuer le volume de la masse du sang. Autrement si la nouvelle quantité de sang que la saignée attire au de-là de l'ordinaire dans le tronc commun des carotides surpassé celle qui se détourne aussi au de-là de l'ordinaire dans la carotide externe , cette quantité surabondante de sang passera dans la carotide interne ; il se fera donc dans les deux carotides une dérivation qui

fera très-nuisible au cerveau déjà engorgé , & dont la partie extérieure est déjà gonflée , & comme dans une disposition inflammatoire.

Ce que nous venons de dire pour expliquer les effets de la saignée de la gorge , peut s'appliquer à celle de l'artere temporale , qui est une branche de la carotide externe. On voit par là ce qui peut être utile , & ce qui peut être nuisible , & par quels secours on peut aider la nature à surmonter la maladie. Rien ne doit donc arrêter ; on ne doit point balancer à quitter l'incertain pour le certain ; on connoît la nature du mal , il faut y appliquer le remede spécifique.

V.

Ce qu'il y a aujourd'hui de plus puissant en Médecine est contre nous, l'autorité , & la datte de notre sentiment. La plûpart des Auteurs Anciens , & Modernes , pensent autrement que nous sur les secours révulsifs dans les inflammations , ou ne s'accordent point entre eux. Quant à notre sentiment il ne fait presque

que de naître. Mais la vérité est de tous les tems , & nous croions très-permis de changer les notions des Anciens Médecins , ou de les éclaircir. Autrement pour devenir habile en Médecine , il faudroit moins avoir de la memoire que du jugement. Aujourd'hui l'habileté d'un grand nombre ne consiste qu'à sçavoir expliquer les Anciens ; leur richesse vient d'autrui ; ils s'égarent sur les pas des autres , & suivent plutôt qu'ils ne marchent. Aussi tombent-ils souvent , ou du moins font-ils des faux pas. Ils dévorent avec avidité tout ce que leurs peres leur présentent ; ils apprennent moins leur doctrine qu'à croire ceux qui la leur enseignent. Mais ils se gardent bien d'emprunter quelque chose de leurs Contemporains , qui ne portent point un habit à la Grecque. Ils respectent extrêmement les Anciens , médiocrement les Etrangers modernes , quant à leurs compatriotes ils n'en font aucun cas. On les entend crier partout que l'amour de la nouveauté renverse ce qu'il y a de plus sacré en Médecine. Soit : mais plus les nouvelles

découvertes détruiront de préjugés anciens , plus il en faudra faire de cas ; plus on fera délivré d'erreurs , & d'erreurs dangereuses.

L'Antiquité est une perspective d'un goût bien singulier ! plus l'objet est éloigné , plus grand il paroît à ses admirateurs. On diroit que c'est une de ces peintures qui en imposent , & font prestige quand on les regarde de loin. On juge que les Anciens ont d'autant mieux pensé qu'ils vivoient dans un tems plus éloigné du nôtre. Mais comme le prestige de la perspective s'évanouit quand on la regarde de près, l'Antiquité perd beaucoup à être approfondie. Combien n'a-t'on pas combattu la circulation du sang , parce que c'étoit une nouveauté ! Il ne faut donc pas s'étonner qu'on s'élève aujourd'hui de toutes ses forces contre l'application que nous faisons des loix qui suivent de cette découverte à la pratique de la saignée. Mais ces contradictions tomberont, comme celles qui se sont élevées contre la circulation. L'envie se détruit , mais la vérité subsiste toujours. Pour nous nous faisons pro-

feffion de n'avoir égard ni aux noms, ni aux termes ; nous écoutons l'autorité ; nous suivons l'évidence ; & quand l'autorité ne s'accorde pas avec cette dernière , c'est à l'évidence que nous rendons les armes. Plus on s'élèvera contre nous , plus la victoire , si elle se déclare en notre faveur , nous fera de plaisir.

La doctrine de la saignée est un corrolaire de celle de la circulation du sang. Les Anciens ne sont donc pas juges compétens de la dispute , puisqu'ils ne connoissoient ni la nature de l'inflammation , ni les loix de la distribution du sang dans les vaisseaux. L'erreur où l'on étoit ci-devant au sujet du repos du sang a trompé des Médecins très - éclairés. Vous les verrez cependant recommander très-souvent de détourner le sang le plus loin qu'il sera possible de la partie malade ; & en ce point ils avoient sans doute raison. Mais le plus grand nombre rappelloit souvent par la dérivation les douleurs que la révulsion avoit calmées ; ou, sentant les avantages de la révulsion

variable , il les a pris pour l'effet de la dérivation.

Ajoutons que comme les Anciens faignoient jusqu'à la défaillance , les désavantages de la dérivation étoient presque compensés par les avantages de l'évacuation universelle. En effet la grandeur de l'évacuation diminueoit le danger de la dérivation. Car si la dérivation n'étoit point l'effet d'une évacuation , elle causeroit beaucoup plus de dommage qu'elle ne fait. Lorsqu'on tire du sang il se précipite en plus grande quantité vers la partie picquée. L'ouverture étant fermée , il s'y distribue dans la même quantité qu'il fesoit avant l'ouverture de la veine. Il est vrai qu'elle ne tarde pas à se desemplir , mais toujours moins que les autres parties du corps. Car l'augmentation de l'abord du liquide fait violence dans cet endroit aux calibres des vaisseaux. Et de-là vient le mauvais effet de la dérivation.

En vain , pour éluder la force de la démonstration , prétendez-vous que le cours des liqueurs , le calibre des

vaisseaux , leur ressort , ne sont pas les mêmes dans l'état de maladie , & de santé. Vous ne gagnerez rien à supposer un changement dans les liqueurs. Ce changement fait pour la saignée , mais ne détermine pas pour le choix de la veine. C'est la situation de l'obstruction qui seule a ce privilège. Il faut donc toujours blâmer le goût pour la dérivation. Elle n'attaque pas la cause des inflammations ; c'est-à-dire , le trop grand mouvement , ou la trop grande épaisseur du sang , le gonflement du canal en deçà de l'obstacle , & son étranglement au de-là. D'ailleurs la trop grande quantité de sang qu'attire la dérivation empêche la pulsation de l'artere qui refouleroit la matiere de l'engorgement ; car elle dilate outre mesure la partie du vaisseau qui est au-dessus de celle qui est obstruée. De plus la dérivation augmente le gonflement des vaisseaux voisins , qui , comprimant plus fortement le canal engorgé , forment un nouvel obstacle à la résolution de l'engorgement.

Qu'on imagine , si l'on veut , une autre cause de l'inflammation , la dé-

rivation n'en attirera pas moins une plus grande quantité de sang dans la partie malade ; or cette nouvelle quantité ne dissoudra pas la matiere de l'inflammation qui s'oppose à son passage. Car le sang arteriel qui produit l'inflammation n'obéit pas aisément ; ce n'est même point de là que le sang vient , mais seulement des rameaux voisins de l'artere. C'est pourquoi le sang qui aborde à la partie ne peut surmonter l'obstacle , les vaisseaux se gonflent de plus en plus , se crevent , & le sang qui trouve un passage libre , se répand dans les interstices des fibres ; ce qui produit une suppuration , ou une gangrene. Mais si les vaisseaux ont assez de consistance pour résister , l'effort du sang attiré par la saignée dérivative , presse , pousse , condense , endurecit la matiere de l'obstruction , & produit un scirrhe.

On objecte que les émétiques sont souvent utiles dans les maladies de la tête. Soit. Les efforts que produit le vomissement y causent une dérivation du sang. Je le veux encore. Mais est - ce à raison de cette dérivation

qu'ils soulagent ? Tant s'en faut ; elle les rend très - nuisibles. En effet les émétiques causent quelquefois l'apoplexie ; souvent ils font sortir des crachats teints de sang ; quelquefois ils excitent des hémorrhagies forcées par les narines ; & le mal de tête augmente dans les efforts du vomissement ; tous accidens qu'un Médecin prudent évitera de tout son pouvoir.

Il est vrai que , quand les vaisseaux sont suffisamment desemplis , les émétiques soulagent la tête , parce que la même force qui met en contraction les fibres de l'estomac , lesquelles par leur correspondance impriment un mouvement spasmodique au diaphragme , & aux muscles du bas ventre , contracte aussi la dure-mere , & l'oblige d'embrasser plus étroitement le cerveau. C'est à raison de cette correspondance de la dure-mere avec l'estomac , que les blessures de la tête causent le vomissement. Or quand l'estomac est débarrassé des mauvais suc dont il étoit farci , il arrive souvent que la tête se degage. Car les premières voies sont délivrées de l'incommode fardeau des matières qui les gonfloient , & les com-

primoient. D'ailleurs les émétiques font sortir des glandes les humeurs épaissés ; & en conséquence le sang se porte plus aisément à ces parties par les rameaux de l'aorte inférieure, & par conséquent il se porte moins de sang à la tête , & sous ce point de vue les émétiques sont révulsifs pour cette partie. Ajoutons que les émétiques sont souvent utiles dans les maladies du cerveau produites par une sérosité trop abondante qui relâche sa substance , mais qu'il est rare qu'ils réussissent dans celles qui reconnoissent pour cause une inflammation produite par l'obstruction de ses vaisseaux.

La dérivation même dans le cas d'inflammation devient nuisible dans les maladies où elle est communément utile. C'est un secours qui n'est rien moins qu'indifférent pour exciter , & faire couler les évacuations ordinaires aux personnes du sexe ; mais si leur suppression est jointe avec l'inflammation de la matrice , alors une hémorrhagie par le nez , ou toute autre espèce de révulsion , est toujours avantageuse au rétablissement de la santé. C'est par cette raison que

la saignée du bras rétablit le cours des regles supprimées , lorsque l'inflammation est prochaine ; & que la dérivation causée par la saignée du pied dans ces circonstances augmente l'obstruction , & acheve l'inflammation.

La dérivation est quelquefois utile dans des tensions du bas-ventre , lors , par exemple , qu'elles sont causées par la diminution du ressort des fibres , & membranes , du ventricule , & des intestins , en conséquence de la pression que souffrent les racines des nerfs de ces parties ; comme il arrive souvent lorsque le sang comprime quelque partie du cerveau. C'est à peu près par la même raison que la dérivation est avantageuse dans quelques tensions cruelles du bas ventre causées par une trop forte contraction de ses fibres , comme il arrive dans l'affection hysterique. Mais ces tensions n'ont point pour cause une inflammation.

Ajoutez que la dérivation fait plus de mal à une partie enflammée , que la révulsion ne pourroit lui faire de bien. En effet la dérivation est toujours

plus forte dans la partie dont on tire le sang , que la révulsion qui se fait de celle qu'on a dessein de soulager. Car la révulsion se partage également à tous les rameaux artériels opposés au tronc où se fait la dérivation ; & la dérivation est la plus grande dans la partie d'où sort le sang , & moindre dans celles qui sont arrosées par les arteres latérales de la branche qui répond à la veine picquée.

En effet il y a deux dérivations , une directe , & une latérale. La première se fait dans les arteres , & veines capillaires qui portent immédiatement le sang dans la veine picquée ; & c'est la plus grande ; & la seconde , qui est la moindre , se fait dans les rameaux du tronc d'où part l'artere qui répond à la veine picquée. C'est pourquoi la dérivation du sang vers la tête par les arteres vertebrales , & carotide , en conséquence d'une saignée même du bras gauche , où la dérivation ne se fait que par la vertebrale seule , est plus grande que la révulsion que fait la même saignée dans l'autre vertebrale , & les deux carotides. Car cette révulsion est

moindre à l'égard de la tête , puisqu'elle doit se partager à toutes les parties où se distribuent l'aorte inférieure , & l'autre sousclaviere.

Pour que la révulsion dans les parties où l'aorte inférieure se subdivise fut égale à celle qui se fait dans les parties qui reçoivent du sang des branches supérieures de la même artere , il faudroit tirer beaucoup plus de sang du bras , ou de la gorge , que du pied , puisque les branches de l'aorte inférieure sont en bien plus grand nombre , & d'un diametre beaucoup plus considerable , que celles de l'aorte supérieure , qui se distribuent à moins de parties. C'est pourquoi la révulsion est plus efficace dans les parties superieures , & la dérivation plus dangereuse.

La révulsion n'appartient pas plutôt à la saignée du pied , qu'à celle du bras , ou du col ; & l'on doit conclure de ce que nous avons établi , que la saignée du pied doit être beaucoup plus commune que toute autre , parce que l'aorte inférieure se distribue à beaucoup plus de parties que la supérieure. En effet il arrive souvent

que l'inflammation des parties arrosées par l'aorte inférieure est accompagnée d'inflammations des parties qu'arrose l'aorte supérieure. Il faut donc plus souvent détourner le sang des parties supérieures que des inférieures ; parce qu'on doit être beaucoup plus inquiet de la tête que de toute autre partie que la révulsion peut soulager.

C'est à quoi il faut avoir attention dans la petite vérole , où toute la surface du corps est souvent couverte de pustules , qui font que le sang , aiant de la peine à se porter à la tête par la carotide externe , enfile en plus grande quantité la carotide interne , & revient plus difficilement de cette partie. Il se porte plus difficilement par l'aorte inférieure à la surface du reste du corps ; c'est pourquoi le cours du sang diminué dans cette artère est augmenté dans ses branches supérieures , où il'y a moins de résistance de la part du cerveau , qui se comprime plus aisément , ou s'enflamme. La saignée du pied est donc utile , & même nécessaire dans la petite vérole , pour attirer plus

puissamment le sang dans l'aorte inférieure ; ce qui procure souvent très-heureusement l'éruption des pustules , en diminuant la trop grande contraction des glandes de la peau , & souvent en raffermissant leur tissu.

Quant à la saignée du pied , ne vous en mettez pas trop en peine dans les maladies des poumons. Toutes les saignées sont simplement évacuatives par rapport à ce viscere. Le sang lui vient d'un ventricule du cœur différent de celui qui le porte à quelque veine du corps qu'on ouvre.

Il ne se fait aussi ni dérivation , ni révulsion à l'égard du cœur , des poumons , & du tronc commun de l'aorte. C'est une simple évacuation qui arrive à ces parties , & elles y prennent part avant toutes les autres parties du corps ; sçavoir le poumon avant le cœur même , & le cœur plutôt que le tronc commun de l'aorte , & cela est d'autant plus prompt , que la veine picquée est plus voisine du cœur,

Quand je me sers , en parlant de révulsion, & de dérivation, du terme de parties éloignées , il ne faut point

entendre la situation des veines par rapport à la structure extérieure du corps. Cette distance doit s'entendre de l'origine , & de la distribution des vaisseaux.

Il faut procurer une révulsion plus ou moins grande , suivant l'âge , le sexe , le tempérament , & les accidens de la maladie. La moindre révulsion , si elle se fait plus promptement , est la plus efficace. Le remède qui opere toujours , & puissamment , est celui qui soulage sûrement , & avantageusement les inflammations ; la révulsion variable ne tient que le second rang.

Ces vérités sont de tous les païs ; elles sont partout constantes , puisqu'elles sont fondées sur les loix immuables de l'œconomie animale , qui sont les mêmes à Caën & à Paris , à Paris & à Madrid. La Méchanique des parties est partout la même ; leur tissu est semblable ; le gouvernement de la nature est uniforme ; la température n'a rien de différent. C'est donc une ignorance profonde & honteuse , surtout dans ce siècle , où la Méchanique , & l'Anatomie , portées presque

presque au dernier période de leur perfection , ont jetté tant de jour sur la pratique de la Médecine ; c'est donc renoncer à la raison , & se laisser aveugler par un préjugé deshonorant , que de substituer dans les inflammations qui ont un siege fixe la révulsion variable , toujours douteuse , souvent inutile , plus souvent nuisible , aux avantages certains de la révulsion constante , & absolue. Mais on se rend encore bien plus coupable d'employer la saignée dérivative dont le propre est de surcharger les parties , au lieu de les dégager. Il faut donc dans les inflammations donner toujours la préférence à la saignée révulsive.

Remarques sur la Dissertation précédente.

Pendant le tems qu'on l'imprimoit une personne qui étoit en liaison étroite avec M. Silva , m'a assuré que ce morceau étoit l'ouvrage de M. Malouin , qui composa , & soutint, cette

Thèse en l'année 1730. Je n'entens point prendre parti pour ou contre ce sentiment. Tout ce que je fais , c'est que j'y ai vû travailler M. Silva , qui n'avoit garde de se reposer entièrement sur un autre , quelque capacité qu'il lui connut , de l'exposition d'un systême qui lui tenoit d'autant plus au cœur qu'on l'attaquoit de plus de côtés. Au reste que la Dissertation soit l'Ouvrage de M. Malouin , ou de M. Silva , elle est au moins devenue l'Ouvrage du dernier par adoption ; & dans un tems où les Exemplaires du Traité de M. Silva sont devenus très-rares , ceux qui n'en auront pu recouvrer , seront sans doute bien aise d'en avoir un Extrait , avoué pour le moins par l'Auteur , & peut-être fait par lui-même.



EXTRAIT
D'UNE LETTRE
ECRITE A M. REGIS,

L'un des quatre Commis pour
le Journal des Sçavans, sur
la structure des Cheveux,

*Par M. CHIRAC, Conseiller
du Roy, & Professeur en
l'Université de Médecine de
Montpellier.*





E X T R A I T

D' U N E L E T T R E

E C R I T E A M. R E G I S ,

L'un des quatre Commis pour
le Journal des Sçavans , sur
la structure des Cheveux.



O N S I E U R ,

J E romps le silence que j'ai gardé
depuis long-tems , pour vous dire que
je suis en colere contre vous. L'emploi
que le plus grand Magistrat de l'Eu-
rope vous a donné , vous rend le maî-
tre de la destinée des Auteurs, & vous
voilà en droit de leur faire un rang
dans la République des Lettres , ou

de les renvoyer chez l'Epicier : cependant vous en voiez descendre tous les jours sur vos terres qui vous pillent fans discrétion , ou , pour mieux dire, qui vous déchirent , & vous ne criez pas *aux voleurs*. Quand on me dit que tel Auteur se glorifie d'avoir eu le premier certaines pensées ; d'avoir le premier mis en ordre certaines matieres , de les avoir débarrassées du galimatias ordinaire , de les avoir poussées si loin dans ses Livres qu'il n'y aura plus lieu d'y toucher ; quand , dis-je , j'entens dire toutes ces choses , moi qui sçais la petite portée de ces gens-là , qui connois le démon familier qui leur a mis la plume en main , & qui vois le méchant usage qu'ils ont fait de ses inspirations , ou , pour le dire net , des écrits que vous leur avez confiés , enfin le tort que cela vous fait dans le monde ; je vous plains , & j'enrage en même tems de vous voir si tranquille. Il faut être Philosophe au point que vous l'êtes , pour souffrir de sens froid de pareilles entreprises. Pour moi je crois que la modération doit avoir ses bornes tout comme les passions ; & je vous avoue

qu'avec tout mon phlegme , si quelqu'un de mes amis s'avisoit de me voler une méchante petite découverte que j'ai faite sur la structure des cheveux , & que je veux vous communiquer , il éprouveroit peut-être qu'il n'est de ressentiment pire que celui d'un Inventeur non imprimé. Voici l'occasion de mes recherches.

Je fus consulté , il y a près de deux ans , par un jeune homme , qui , ayant à soutenir une These dans nos Ecoles sur une certaine maladie que nous appellons en notre jargon *Plica Polonica* , parce qu'elle regne principalement en Pologne , se trouvoit embarrassé pour l'explication de deux de ses accidens , qui la caractérisent , & qu'on peut mettre au rang de ces extraordinaires que nous voions arriver dans les maladies. Ce sont des frisures , & des entortillemens des cheveux , & du poil de la barbe , qui les treffent , & les embarrassent si fort les uns avec les autres , qu'il n'y a aucun moien de les débrouiller. Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que lorsque , par malheur , on vient à les couper , il en découle quelquefois du

sang , & que les malades en perdent immanquablement la vue , ou deviennent sujets à mille autres maux fâcheux.

La premiere fois que je lus l'histoire de cette maladie , je trouvai véritablement ces accidens trop singuliers pour ne pas juger qu'il devoit y avoir quelque difficulté à les expliquer. Elle ne me parut pourtant pas de beaucoup si grande que lorsque je fus consulté , soit que je crusse qu'on pourroit en déduire assez aisément la raison de la structure même des cheveux , suivant ce que nous en avoit dit le célèbre M. Hook , soit en un mot que je ne voulusse pas m'y appliquer fort sérieusement. Cependant il falloit donner quelque éclaircissement à la personne qui me consultoit , pour menager ma réputation ; parce qu'en ce pais-ci on fait souvent consister le merite des gens à répondre sur le champ des impertinences aux questions qu'on propose , de quelque nature qu'elles puissent être. Je lui inspirai donc ce qui me vint alors en pensée de plus raisonnable , pour lui donner moien de se tirer d'affaires

d'affaires au cas qu'on le pressât là-dessus ; résolu en moi-même d'examiner la chose avec un peu plus d'application que je n'avois fait jusqu'à ce tems-là.

Mais , pour le faire avec quelque fruit , je crus d'abord qu'il ne falloit pas perdre inutilement le tems à forger dans ma tête une mécanique qui ne s'accommoderoit peut-être pas ensuite avec la structure des cheveux ; d'autant plus que je n'étois pas pleinement satisfait de ce que j'en savois ; si bien que je voulus commencer par m'instruire plus particulièrement de la maniere dont ils étoient bâtis. Il s'en fallut pourtant peu que je n'en demeurasse là ; ne croiant pas qu'avec les plus méchans verres du monde l'on pût aller au de-là de ce qu'en avoit découvert M. Hook , qui s'étoit servi, pour les examiner, de très-excellens microscopes. Je me dispoisois déjà à chercher quelque raison des phenomenes qui pût s'accorder avec leur prétendue structure , lorsque par hazard , en poursuivant sur le muse d'un beuf les rameaux de la cinquième paire de nerfs qui s'en vont

aux levres , un coup de ciseau donné fort à propos me découvrit la racine d'un poil de moustache qui me parut d'une grosseur assez considerable pour y faire quelque observation.

Je quittai donc ce que j'avois commencé, pour m'attacher à ce poil , & la premiere chose que je fis ce fut d'observer exactement s'il n'auroit point de filamens , comme l'on en voit à la racine de la plûpart des plantes ; & je trouvai , contre ce qu'en a dit M. Hook , qu'il en avoit tout de même , & que ces filamens n'étoient que la production de quelques petites fibres tendineuses du tiffu même de la face interne de la peau , qui , au lieu de s'entrelacer avec les autres , s'alloient réunir en une espece de petit oignon , dont la substance me paroissoit assez ferme , & la figure approchant d'un ovale allongé. (*Voiés la I Figure.*) M'étant fatissant là-dessus , je m'attachai à développer ce petit oignon , croiant d'abord qu'il fut formé de plusieurs petites peaux , comme ceux des plantes ; mais j'y perdis mon tems. Enfin , après m'y être bien fatigué , je résolus

de le couper délicatement suivant sa longueur , prenant garde surtout de ne pas intéresser la partie du poil que je croiois avec raison devoir être enfermée au-dedans ; & voici ce que j'observai.

Je remarquai d'abord que ce qui figuroit ce petit oignon n'étoit qu'une membrane , ou plutôt une capsule cartilagineuse formée par une partie de ces filamens tendineux que j'ai dit se reunir en un faisceau vers le fond. Cette capsule étoit tapissée au-dedans d'une membrane glanduleuse , du moins si l'on en doit juger par la ressemblance qu'elle a avec la substance corticale du cerveau. Il est vrai qu'elle ne lui étoit pas également attachée par tout , laissant un intervalle assez considerable vers le bas , que je trouvais rempli de sang , en sorte que toute la racine du poil en étoit entourée. Je parle ici , non pas de ces filamens externes qu'on peut prendre pour la véritable racine du poil , mais de cet endroit qui tenoit au bas de la capsule. Je crus d'abord que ce devoit être quelque accident qui avoit fait ainsi repandre le sang entre la capsu-

le , & la racine du poil ; mais , en aiant pris divers autres , je vis qu'il en étoit de même , & qu'il falloit nécessairement que ce sang fut là pour quelque raison particuliere qui m'étoit inconnue. J'en fus d'autant mieux persuadé que je me souvins d'avoir éprouvé assez souvent , en me fessant faire le poil , que lorsque par hazard le rasoir n'étoit pas bien ailé , & qu'on m'en arrachoit quelqu'un , l'endroit où il avoit été arraché ne manquoit jamais de saigner. (*Voiez la II Figure.*)

Aiant ensuite dégagé le poil de cette enveloppe glanduleuse , & le trouvant arrondi vers le bas , je crus m'être trompé lorsque j'avois pensé que ces premiers filamens tendineux que j'avois observés au bas de l'oignon alloient former le poil même. Mais j'en fus désabusé , lorsque , l'aiant voulu séparer du fond de la capsule , je m'apperçus qu'il résistoit un peu , & qu'il y tenoit effectivement par des fibres extrêmement minces qui étoient continues avec celles du dehors. Enfin je l'arrachai de la capsule , & je fus agréablement surpris de le voir creux

par le bas à la maniere des plumes. Mais je le fus encore davantage lorsque j'observai dans ce petit canon une rangée de petites vesicules qui formoient un espece de fétu semblable à celui que nous trouvons dans les plumes. Ce fétu s'étendoit dans le poil près d'un pouce ordinaire hors de la peau , comme je le remarquai en coupant d'espace en espace une petite partie du poil. (*Voiez les troisième & quatriéme Figures.*)

Cette observation me parut trop singuliere pour ne pas vouloir la mettre dans tout son jour. Je pris pour cet effet divers autres poils tout de suite , & je trouvai constamment la même chose dans tous ceux que j'examinai. Je voulus même voir si je n'y trouverois pas quelque différence dans les autres animaux ; mais tout cela me parut encore plus sensible dans la moustache d'un chat blanc. Il est vrai que l'ayant arrachée je n'aperçus point de trou en divers poils , & que je la trouvai pointue par la racine comme les petites plumes des oiseaux ; mais aussi j'observai fort fa-

cilement le fétu à travers le corps du poil.

Je trouvai dans une moustache de chien la racine presque solide , & sans apparence d'aucun trou ; mais l'ayant coupée avec les ciseaux , je reconnus , en observant l'endroit coupé , que le fétu n'y manquoit pas. Cependant , pour mieux m'en assurer , je crus qu'il falloit presser le poil avec le dos d'un canif, allant de la pointe vers la racine , pour le faire sortir , & le mieux faire paroître , & je le vis par ce moyen déborder assez sensiblement hors du plan coupé , comme il est représenté dans la cinquième Figure. J'y remarquai même quelques petits points de sang en divers endroits ; ce qui me fit soupçonner que la rougeur des cheveux pourroit bien venir de-là. Cette pensée me parut d'autant mieux fondée que je n'ai pas remarqué depuis ces points rouges dans le fétu des poils qui étoient blanc , ou de toute autre couleur ; aiant toujours observé qu'ils avoient une grande blancheur , ou une certaine transparence de gelée.

Ce n'est pas que je n'aie trouvé dans la suite quelques différences dans l'observation de ce fétu , y aiant bien des sujets où il ne paroît point du tout , en ce qu'il est rempli d'un suc transparent un peu épaissi , à peu près semblable à celui que l'on trouve dans le canon des plumes des jeunes oiseaux. C'est aussi de cette maniere qu'on le remarque dans les cheveux, où il est difficile d'observer aucune cavité jusqu'à ce qu'on ait exprimé de la racine cette espece de suc qui remplit les vésicules du fétu.

A l'égard du poil de la barbe , & de celui qui vient dans le nez , la structure est la plûpart du tems semblable à celle des moustaches des chiens ; l'extrémité de la racine se trouvant presque solide , & le canon ne commençant qu'un peu au de-là. Mais de quelque maniere que la racine se trouve formée , il est toujours constant que le fétu prend son origine d'un petit corps glanduleux , molasse , & transparent , qui semble fournir la nourriture à cette partie , & dont le relâchement fait qu'on le trouve quelquefois rempli d'une hu-

meur sanguinolente , ainsi que je l'ai remarqué deux ou trois fois dans les beufs , & très-souvent dans le canon des plumes des oiseaux. (*Voiez la III Figure Lettre I.*)

De vous dire presentement par quel endroit les arteres entrent dans l'oignon du poil ; par quel endroit elles déchargent le sang dans ce petit intervalle dont j'ai fait mention ; de vous dire si elles se distribuent dans cette membrane glanduleuse qui embrasse la racine du poil ; si elles entrent même dans le corps des fibres qui la composent ; c'est ce qu'il est mal-aisé de déterminer. Il y a pourtant quelque apparence que les arteres entrent par le bas de l'oignon entremêlées avec les filamens qui vont en former la tige ; qu'elles s'étendent dans cette espece de corps glanduleux d'où je viens de dire que le fétu tire son origine. Il y a même quelque vraisemblance que la tunique glanduleuse du poil n'a pas été privée de quelque petit rameau pour se nourrir ; quoique l'on puisse aussi-bien penser que le sang , ou du moins la sérosité du sang qui se répand dans l'entre-deux de la

capsule du poil , l'entretient , ainsi que nous voions dans les animaux cotyledoniferes que ces glandes , qui font la fonction du placenta , se nourrissent , & s'aggrandissent considérablement par les humeurs qui découlent de pareilles glandes de la matrice , sans qu'elles en reçoivent de sang.

Il est vrai qu'on pourroit dire que si les cotyledons , car c'est ainsi qu'on appelle ces glandes qui servent de placenta aux foetus des Ruminans , ne reçoivent point de sang du côté de la matrice , ils en reçoivent du moins du côté du foetus qui y envoie quelques rameaux des arteres ombilicales. Mais il faut aussi faire reflexion que ces arteres vont se distribuer aux cotyledons pour toute autre raison que pour les nourrir , & que ce n'est que pour pousser dans les rameaux de la veine ombilicale la plus grande partie du suc , qu'ils ont reçu de la matrice pour la nourriture de l'embryon. Quoiqu'il en soit , je ne vois pas qu'il soit absolument nécessaire pour nourrir les parties de notre corps que les arteres charrient des humeurs

généralement dans toutes les plus petites. Il suffit que le sang soit porté dans de certaines qui puissent transmettre jusques dans les plus éloignées le suc qui leur convient pour s'entretenir. C'est ainsi que nous voyons que la moelle du cerveau, les os, les tendons, les ligamens, les arteres, & les veines, se nourrissent, étant certain qu'elles ne sont pas également abreuvées de sang dans toute leur étendue.

On pourroit donc présumer que le sang qui se répand autour de la racine du poil y séjourne suffisamment pour que la sérosité, ou sa partie lymphatique puisse s'insinuer dans le corps spongieux de cette enveloppe glanduleuse; qu'une partie s'y attache, & le nourrit; & que l'autre se communique par des conduits imperceptibles aux fibres qui forment la racine du poil.

Je dis aux fibres; parce qu'enfin il semble qu'on ne peut pas douter que la tige des cheveux ne soit effectivement une continuation de ces filamens tendineux que nous avons dit aller se réunir au fond de l'oignon.

En effet , outre qu'en arrachant le poil , après avoir ouvert la capsule , d'on remarque que la résistance qu'on trouve ne vient que d'un petit faisceau de fibres qui l'arrêtent au fond , c'est qu'on les voit ensuite assez distinctement à l'extrémité séparée , ainsi que dans les jeunes plumes dont le canon n'est pas encore bien formé , ni solide , mais rempli de lymphe épaisse & ensanglantée.

Je ne parle pas des conjectures que l'on peut tirer de la fourchure des cheveux , & de la facilité qu'ils ont à être divisés selon leur longueur ; ce qui n'arriveroit assurément pas s'ils n'étoient effectivement composés de fibres longitudinales ramassées en un faisceau ; car il est certain que les corps qui sont composés d'une substance uniforme qui s'est figée en même tems , comme les cartilages , ne peuvent se diviser ni en long , ni en large , ni en quelque autre sens que ce soit , mais qu'il faut nécessairement les couper en petites parties ; au lieu que les corps qui sont composés de plusieurs couches de fibres se divisent fort aisément suivant la direction des

filets qui les ont formés. C'est par cette raison que nous trouvons de la difficulté à fendre le bois lorsque nous le prenons dans tout autre sens que celui qu'ont les fibres ligneuses , & que nous le divisons facilement lorsque nous le prenons suivant leur direction.

On me dira peut-être que ce ne sont tout au plus que des conjectures , & qu'il pourroit bien être que la matiere du poil étant en forme de gelée dans le creux de l'oignon , sort à mesure qu'elle s'augmente , par le trou de la capsule , comme par une filiere , & que c'est pour cela que le poil est ordinairement formé en jet uni comme un jonc , ou comme une branche d'osier.

Voilà qui est bien : cependant quoiqu'à regarder le poil par le dehors il semble que la tiffure en soit fort unie, il est néanmoins vrai qu'en le partageant en deux il fait voir au-dedans certains petits filets entassés les uns sur les autres qui éloignent d'abord de cette pensée. Je ne sçaurois mieux vous représenter ce que le poil paroît en dedans que par la face d'un brin

de baleine , lorsque , le prenant par un bout , on le fend , & on le divise selon toute sa longueur. (*Voiez la VI Figure.*) Quand même on ne remarqueroit que ces petits filamens, il suffiroit d'en avoir observé la racine , pour juger que le poil ne doit être que la continuation & l'allongement des fibres qui l'ont formé. En effet qu'est-ce qui s'avise aujourd'hui de douter que les os ne soient un véritable tissu de fibres, qui ont été autrefois molles , & qui ont passé par divers degrés de mollesse , & de dureté ? Il est pourtant mal-aisé de les observer également dans les adultes , & dans les enfans nouvellement nés. On remarque bien distinctement que les os du crâne , c'est-à-dire , les deux pièces du coronal , les deux parietaux , les temporaux , & l'occipital , ne sont formés dans le fœtus que de plusieurs petits paquets de fibres , qui , prenant du milieu de ces os là comme d'un centre , se répandent , ainsi que des raïons inégaux vers la circonférence ; & néanmoins , comme ces fibres viennent à grossir insensiblement, elles se pressent si fort les unes contre

les autres qu'à la fin il semble que ce ne soit plus qu'une substance uniforme , aplatie , & figurée à peu près comme l'on auroit fait de la cire ramollie. Mais en voilà plus qu'il n'en faut.

Pour revenir aux accidens qui me donnerent lieu de faire ces observations , il me semble qu'on peut en rendre raison assez facilement , pour peu qu'on fasse attention à ce que je viens de dire , & qu'on veuille prendre la peine de l'accommoder avec la structure des cheveux. Car à l'égard du grand accident , je veux dire cet écoulement de sang qui survient à ceux qui sont attaqués de cette frisure , ou , si j'ose le dire , de cet *hérifment* extraordinaire , lorsqu'on leur coupe les cheveux , il est clair que si la disposition du suc qui les nourrit , & qui se philtre , tant par l'enveloppe qui en couvre la racine , que par cette espece de corps mollasse où le fétu se trouve attaché , vient à changer extraordinairement , c'est-à-dire , qu'il se rende extrêmement aqueux , & se charge en même tems de quelque sel corrosif , il produira imman-

quablement du relâchement dans ces parties ; enſorte qu'à la fin non ſeulement il ſ'y philtrera , mais , comme il aura lui-même élargi ſes conduits , il y fera prendre pente aux autres humeurs , & le fétu qui ne devoit avoir dans ſes vésicules qu'une eſpece de lympe à demi priſe, ou rien du tout, ſ'engorgera néceſſairement de ſang , & en fera remplir tout le canon du poil. Que ſi l'on vient enſuite à le couper , comme le canon , & le fétu ſ'étendent aſſez loin au de-là de la racine , il ne peut ſe faire qu'il n'en découle du ſang ; puisſque les vésicules qui compoſent le fétu communiquent ſi bien enſemble que les humeurs paſſent facilement de l'une dans l'autre. Ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'en aiant coupé une , non-ſeulement elle verſe le ſang qu'elle renfermoit , mais qu'elle continue d'en donner encore quelque tems , juſqu'à ce que le froid de l'air l'y ait figé , & y ait produit comme un petit tampon.

Mais , me dira-t'on , d'où vient qu'ayant coupé les cheveux vers leurs extrémités , où , ſelon toutes les apparences il n'y a ni canon , ni fétu ,

le sang ne laisse pas d'en couler de même que quand on les coupe près de leur racine ?

Cette difficulté paroît d'abord grande : mais à mon avis elle n'est pas insurmontable. Car il ne s'agit que de rendre raison pourquoi le canon des cheveux, qui ne s'étendoit auparavant qu'environ un ou deux pouces au delà de la racine , & peut-être encore bien moins , s'allonge jusqu'à leur extrémité. Or cela se peut concevoir assez aisément si l'on suppose que le canon du poil se termine en cône. Car si une fois le sang s'y est fait un passage , & qu'il l'ait entièrement rempli , il doit arriver nécessairement deux choses ;

La première , que ce sang ainsi répandu , & renfermé dans le canon du poil , comme il n'a plus de commerce avec l'autre , & qu'il croupit , se séparera de sa sérosité , tout comme s'il avoit été tiré dans un bassin ; & parce que cette sérosité , ainsi dégagée des autres principes , pèse sur les petites fibres qui forment les côtés du canon , elle ne peut que les relâcher , & les gonfler en même tems.

D'où

D'où il suit en second lieu que les fibres doivent laisser entre elles des intervalles plus considérables qu'elles ne faisoient lorsqu'elles étoient dans leur état naturel , & qu'elles étoient fort minces. Mais cela doit avoir lieu vers le milieu du poil. Imaginez , je vous prie , un faisceau de cinq ou six petites verges rondes qui forment une espece de cylindre. N'est-il pas vrai que vous concevez d'abord que si ces verges sont fort minces , comme dans *la VII Figure* , il ne doit rester dans l'endroit P , où l'axe du cylindre est placé , qu'un très-petit intervalle ; & qu'au contraire cet intervalle doit toujours s'agrandir considérablement , à mesure que les petites verges se grossiront , comme dans *la VIII Figure* , lettre Q. Voilà justement ce qui arrive dans le poil , lorsque les fibres se grossissent , & se nourrissent plus qu'à l'ordinaire , c'est-à-dire , que la pointe du cône s'éloigne par ce moien de la base , selon que les fibres du poil se nourrissent plus ou moins allant vers leur extrémité. (*Voiez la LX Figure.*)

Mais ce qui favorise le plus l'agrand-

dissement de ce canon , c'est que le sang qui y séjourne en dedans étant continuellement poussé par celui qui est porté à la racine du poil , fait effort contre ses côtés , surtout contre ceux de l'endroit où il se termine en cône , & cela par les loix du mouvement des liquides , qui font toujours plus d'effort à mesure qu'ils passent d'un lieu plus large dans un plus petit , & plus étranglé. Revoiez encore la IX Figure.

La liaison , & l'entrelacement des cheveux sont encore une suite de l'épanchement du sang dans leur canon , & de la séparation qui s'y fait des parties sereuses , & lymphatiques d'avec les grossieres. Car comme les fibres des cheveux se relâchent extraordinairement par le séjour que la sérosité du sang fait dans le canon, elles la laissent passer en forme de sueur jusqu'à la superficie du poil , où elle perd insensiblement sa liquidité par l'évaporation de ce qu'elle renfermoit de plus volatil , s'épaissit , & forme enfin une espece de glu, qui est en partie cause de l'entrelacement des cheveux , & les attache ainsi

étroitement les uns avec les autres. Je dis en partie ; parce que la frisure extraordinaire qui leur survient dans cette maladie y a beaucoup de part, en ce que les faisant passer fort irrégulièrement les uns dans les autres, elle les fait hériffer d'une manière tout-à-fait désagréable.

Il n'est question maintenant que de sçavoir comment les cheveux se crépent ainsi, c'est-à-dire, se courbent, & se replient en divers sens, & en différens endroits où ils ne l'étoient pas auparavant.

Tout cela, à mon avis, ne peut venir que de l'inégalité de leur nourriture. Car si nous supposons que les fibres qui les composent s'enflent, & se nourrissent un peu plus d'un côté que de l'autre, il faut nécessairement qu'elles s'y rendent convexes, & qu'elles fassent enfoncer celles qui leur sont opposées, c'est-à-dire, en un mot qu'elles se recourbent toutes. Mais, pour mieux m'expliquer, supposons qu'un poil n'est composé que de deux seules fibres, comme dans la *X Figure cc* ; supposons encore que les pores où la

nourriture doit entrer sont rangés tout de suite selon la longueur de chaque fibre ; il est constant que les pores étant égaux , & les filamens qui forment les fibres l'étant aussi , elles ne pourront jetter qu'un tronc fort droit , comme il est marqué dans la même Figure, lettres *ddd*. Or s'il arrive par quelque accident que l'une se relâche en *e* , & qu'elle reçoive dans ses pores une plus grande quantité de suc que l'autre , on comprend aisément qu'elle doit s'enfler , & se recourber en cet endroit , & cela d'autant plus qu'étant contigue à l'autre , elle la presse , & en retrecit les pores , comme l'on voit dans l'endroit marqué *f*. Mais parce que cette partie *e* qui a grossi ne sçauroit le faire sans tirer en même tems celle qui la suit , c'est-à-dire *g* , il faut par une nécessité mécanique qu'elle en fasse approcher les petits filets , qu'elle en rétrecisse les pores , enfin qu'elle la fasse recourber de ce côté-là. Cela arrivera même avec d'autant plus de facilité que la partie qui lui est opposée, & contigue , c'est-à-dire *b*, s'enflera , & se nourrira plus qu'à l'ordi-

naire. En effet comme la pression de la partie *e* a fait resserrer les pores de la partie *f*, & par conséquent rapprocher les petits filamens qui la composent les uns des autres, ils en doivent devenir plus longs, ou du moins plus lâches, dans la partie *b*; tout comme il arrive à deux cordes paralleles tendues sur quelque instrument que ce soit, entre lesquelles on auroit mis & engagé de petits coins égaux pour les tenir plus écartés. Car il est certain qu'ayant retiré quelques-uns de ces coins d'une extrémité, à mesure que les cordes s'y approchent elles se relâchent en même tems dans toute leur longueur, & serrent beaucoup moins les coins qu'on y a laissés, en sorte qu'on peut les y engager davantage, & avec beaucoup moins de résistance, qu'on n'auroit fait avant qu'on n'en eût tiré aucun; de maniere qu'il faut pour une pareille raison que les pores de la partie *b* aient leurs côtés un peu plus lâches, parce que ceux de la partie *f* se sont rétrecis, & qu'une partie du suc qui les enflait, & qui y faisoit la fonction d'un coin, a été obligée d'en sortir. Cela étant,

ils laisseront entrer une plus grande quantité de suc que ceux de la partie *g* qui leur est opposée , & feront nécessairement plier cet endroit en un autre sens que ne l'a été *e f* ; & ainsi du reste du poil.

Cependant quoique cette frisure soit la plûpart du tems la cause de ce grand embarras qui arrive dans les cheveux , & qu'elle les fasse tresser & hériffer au sommet de la tête , enforte qu'ils semblent en former une seconde , on remarque néanmoins assez souvent qu'ils se ramassent , sans se friser autrement , en une espee de corde , ou plutôt en un faisceau assez uni , qui s'étend par fois depuis le derriere de la tête jusqu'aux talons , & qu'il en est de même de la barbe qui descend aussi quelquefois, sans faire aucun pli , plus bas même que la ceinture.

On pourroit demander présentement d'où vient que lorsqu'on a coupé les cheveux à ces sortes de maladies ils en deviennent aveugles , ou paralytiques, ou que leurs os, & leurs ongles, en prennent des conformations vicieuses , &c.

Mais il n'est pas trop mal-aisé d'entendre raison , si nous faisons réflexion que les cheveux , & les poils , n'ont point été plantés dans notre peau sans quelque dessein particulier de la nature. Il est vraisemblable que n'ayant pas d'usage sensible comme les autres parties du corps , ils doivent avoir celui de purger la masse du sang de quelques parties , qui , y demeurant engagées , en pourroient peut-être troubler l'œconomie naturelle.

Suivant cette pensée l'on pourroit croire que cette membrane glanduleuse qui renferme la racine du poil , & ce petit corps où le fetu est attaché , en sont comme les couloirs , & les philtres , & que ces mêmes parties , qui , demeurant mêlées avec le sang , pourroient le gâter , & interrompre par leur mélange le cours de la nourriture , sont néanmoins très-propres à entretenir les poils , qui sont comme autant de petites plantes semées dans toute l'étendue de la peau.

Cela étant , pourquoi ne nous serait-il pas permis de penser que dans cette maladie cet excrement de la

masse , qui est naturellement destiné à la nourriture du poil , s'augmente considérablement par quelque vice particulier de la fermentation du sang, & se pervertit de sorte qu'il devient tout-à-fait mal-à propos à l'entretenir ; soit qu'il se soit rendu trop aqueux , trop salé , ou trop visqueux ; soit enfin qu'il ait acquis quelque autre espece d'altération qui le rend également nuisible au poil , & au sang , lorsqu'il n'en est pas séparé ? De maniere que comme il transsude continuellement à travers le tissu des fibres qui composent le poil , on ne doit pas être surpris quand ces issues lui ont été fermées , ou plutôt ont été emportées avec une partie des cheveux , qu'il se multiplie de jour en jour dans la masse du sang , & qu'il en change entierement la disposition.

On peut soupçonner même que ce suc qui reste alors dans la masse , tient un peu de l'aigre , en ce que le fond de la maladie n'est proprement qu'une disposition scorbutique, & hypochondriaque , dans laquelle le sang est ordinairement chargé de sel acide. Ce soupçon peut être encore fondé
sur

sur ce que les malades de cette espèce sont fort sujets aux poux, dont ils ont une quantité prodigieuse. Or il y a apparence que cette vermine suppose pour éclore, de même que tous les autres insectes, une humidité chargée de quelque aigreur. Cela est d'autant plus probable que nous voyons que les phthifiques, qui sentent l'aigre de bien loin, & les enfans qui se nourrissent d'un aliment qui produit ordinairement beaucoup d'aigreur dans les humeurs, y sont fort sujets.

Si la chose est ainsi, pourquoi n'arrivera-t'il pas des paralysies, des aveuglemens, des conformations vicieuses dans les os, & dans les ongles ? Car ou ce suc acide retenu dans la masse du sang, comme il peut avoir divers caracteres d'aigreur, en figera la partie lymphatique, & donnera lieu à la sérosité de s'en séparer, comme il arrive au lait lorsqu'on y verse quelque acide ; ou bien il donnera simplement quelque consistance à la masse, sans en faire pourtant séparer la sérosité. Or de quelque manière que la chose arrive, il faut que

les uns ou les autres de ces accidens surviennent aux malades , lorsque par malheur on leur aura coupé les cheveux , ou la barbe.

Car si nous supposons le sang dans cet état où la sérosité regorge séparée du reste des principes , il ne peut se faire qu'en passant dans les parties , elle ne relâche celles qui ont la tiffure moins ferme , & moins capable de lui résister. Or personne ne doute que le cerveau ne soit de toutes la plus molle , & celle qui doit le plus souffrir du débordement des humeurs séreuses. En effet comme la substance du cerveau n'est pas seulement d'elle-même fort lâche , molle , & presque fluide , mais qu'elle manque encore du secours que la nature a donné à la plûpart des viscères , qui , pour avoir été placés en des endroits fort exposés à la compression des muscles , quoiqu'ils n'aient pas d'ailleurs de mouvement en eux-mêmes , ne laissent pourtant pas de se décharger assez facilement des humeurs qui y abordent quelquefois en trop grande quantité ; il faut nécessairement qu'il se ressente beaucoup plus du regor-

gement des sérosités que le reste des parties , & cela plus ou moins en différens sujets , ou dans le même , selon que les glandes corticales seront plus ou moins fermes dans toute l'étendue de la substance corticale , ou dans quelques-unes de ses parties ; si bien que , si par hazard , comme il arrive assez souvent , elles se trouvent plus molles d'un côté que de l'autre , elles se relâcheront plus ou moins , & empêcheront par leur affaîssement la séparation , & l'écoulement , des esprits vers les parties qui en reçoivent leurs nerfs , & , pour le dire en un mot , la paralysie surviendra.

On pourroit m'objecter que le cerveau , quoiqu'il n'ait pas de parties aux environs qui le pressent , & qui l'aident à se décharger des humeurs , lorsqu'elles s'y portent en trop grande abondance , a néanmoins un mouvement naturel qui le fait dilater & resserrer , qui peut sans doute bien suppléer à ce deffaut.

Mais il faut aussi s'imaginer que ce mouvement ne lui est pas particulier , & qu'à la réserve des os , il n'y a presque point de partie dans le corps

qui ne l'ait à sa maniere , n'étant pas possible que les humeurs qui s'y portent avec quelque violence traversent tous leurs plus petits pores sans y faire quelque petit effort , & sans y produire quelque dilatation. Car comme ces pores sont extrêmement irréguliers , courbés , & façonnés de mille différentes manieres , le sang qui y entre doit prendre des déterminations si opposées qu'il ne peut qu'avoir de la difficulté à se rendre dans les capillaires des veines qui sont les canaux communs où tout ce grand étalage de pores va se terminer ; de sorte qu'une grande partie du mouvement que le cœur donne au sang réjaillira nécessairement contre les côtés des conduits imperceptibles où il est obligé de passer , & y produira quelque dilatation plus ou moins grande , selon que la tiffure des parties sera plus ou moins forte. Mais parce que l'impulsion que ce sang a reçue du cœur n'est soutenue que par intervalles , à mesure qu'elle se rallentira dans les parties , ou dans leurs pores , le ressort naturel des petits conduits qui avoient

été forcés , & dilatés , doit les remettre d'abord dans leur premier état.

Cette façon de penser ne m'est pas particuliere. Il y a déjà près de vingt-cinq ans que M. Thruston a reconnu la même chose , & il me souvient que dans un Traité qu'il a composé sur la respiration , il suppose dans toutes les parties une espece de resserrement naturel , qu'il appelle *mouvement systaltique* des parties.

Que si ces mouvemens de dilatation & de resserrement ne sont pas sensibles partout ailleurs comme dans le cerveau , c'est que toutes les autres parties , aiant la tiffure plus ferme , & plus ferrée, résistent beaucoup plus à l'effort que fait le sang dans leurs pores , & ne se dilatent que d'une maniere imperceptible ; au lieu que le cerveau , étant d'une mollesse à pouvoir céder aux humeurs qui y vont peut-être avec un peu plus de violence que dans les autres endroits, doit se dilater, & se gonfler ainsi qu'une éponge , & faire paroître par ce moien une élévation très-considérable , & très-sensible. On peut ajouter même qu'il y a grande différence entre le resser-

rement du cerveau , & celui de toutes les autres parties , en ce que l'un n'est simplement qu'un effet de l'affaïssement des parties qui ont été gonflées , & qui ne peuvent plus se soutenir lorsque l'impulsion du sang cesse , & l'autre une suite de la tension & du ressort des petits conduits qui ont été un peu forcés , & qui font effort pour se remettre au même état.

Mais , pour revenir à l'autre partie de la supposition que nous avons faite , je crois que si le sang n'a simplement pris que de la consistance par la rétention de cet autre excrement qui se séparoit auparavant à travers les fibres du poil , en sorte que non seulement la sérosité , mais encore le reste des principes demeurent confondus , & brouillés. L'on peut tout de même expliquer assez aisément les autres accidens qui surviennent d'ordinaire quand on a coupé les cheveux , ou la barbe , aux malades de cette sorte.

Car à l'égard de l'aveuglement , quoiqu'on ne puisse l'attribuer raisonnablement à la seule paralysie des nerfs optiques qui ont été relâchés , & inondés par les sérosités ; il est

pourtant difficile de comprendre comment ce sont les seuls qui soient constamment atteints de paralysie préféablement à tous les autres. J'aimerois mieux croire que cet aveuglement vient plutôt du vice particulier qui arrive dans les humeurs de l'œil, & que ce n'est que la lymphe qui les nourrit qui, s'étant rendue un peu plus épaisse qu'elle ne doit l'être, & se trouvant chargée de quelques pointes d'acides qui en réunissent un peu trop les parties, & leur font perdre la transparence, produit quelque opacité dans l'humeur cristalline, ou la vitrée, d'où vient enfin que les rayons de lumière ne peuvent plus les traverser, pour aller frapper la rétine.

Il n'y a que le vice qui arrive dans la disposition naturelle des os qui puisse faire quelque peine. On se persuade difficilement que des corps aussi solides, & aussi durs que le sont les os dans les adultes, puissent ainsi changer de figure, se grossir dans certains endroits, se courber, ou s'allonger de mille manières différentes. Cette difficulté diminuera pourtant, pour peu que nous nous attachions à con-

siderer l'état du sang de ces malades ; & la maniere dont il fait naturellement son cours dans les os.

Supposons donc dans les humeurs, comme nous l'avons déjà fait , de la consistance , & de la viscidité , qui les empêchent de couler librement dans les parties où le cœur les envoie ; c'est une nécessité qu'elles séjournent beaucoup plus dans les os que dans les autres parties. On ne peut pas néanmoins en attribuer la cause à leur mollesse ; puisqu'ils sont très-durs , non plus qu'au deffaut de ce resserrement naturel aux autres parties , comme je le dirai dans la suite. Ce retardement des humeurs dans les os ne vient donc que de leur propre structure , qui fait qu'elles s'y distribuent d'une maniere singuliere , & tout-à-fait différente de celle qu'elles gardent ailleurs , mais qui au reste y favorise extrêmement leur séjour.

En effet comme les arteres qui les y déchargent ne se distribuent presque point dans leur solide , mais qu'elles les vont répandre dans une infinité de petites cellules que la nature a pratiquées dans leur substan-

ce , c'est une suite des loix du mouvement des liquides que le sang qui est poussé dans les os y perde notablement de l'impulsion qu'il avoit avant que de s'y décharger ; parce qu'y abordant par de très-petits conduits , il tombe dans de grandes cavités qui sont comme autant de bassins où il s'écarte , & se répand beaucoup , & prend enfin des déterminations si opposées à celles qu'il avoit lorsqu'il y est tombé , qu'il ne peut continuer son chemin dans les veines qu'avec beaucoup plus de difficulté , & beaucoup moins de vitesse qu'il ne faisoit auparavant dans les artères.

Cette Mécanique n'a pas été ainsi observée dans les os sans de grandes raisons. Sans cela il leur auroit été bien difficile de se nourrir. Car si le sang s'y fut distribué comme dans la plupart des autres parties , & qu'il les eut traversés dans toute leur étendue , comme ils auroient résisté invinciblement à son impulsion , à cause de leur solidité , il y auroit passé avec une vitesse qui n'auroit pas donné le tems à la sérosité , ou à la lymphe , de s'y dégager des autres principes , & de

passer dans leurs pores pour les nourrir : au lieu que cela se fait commodément de la manière dont les choses ont été disposées , en ce qu'il y séjourne assez long-tems pour que la sérosité , & la lymphe la plus déliée , puissent se séparer de la masse , & s'insinuer dans la cavité des cellules osseuses , à peu près de la même manière que l'eau s'insinue dans du bois que l'on y plonge.

Cela étant ainsi , l'on peut présumer que le sang de ces malades ne pouvant pas traverser à l'ordinaire les cellules des os , s'y arrête un peu plus long-tems qu'à l'ordinaire , y perd par son séjour beaucoup de son mouvement de liquide , à cause de l'évaporation des parties les plus volatiles qui renoient auparavant ses souffres grossiers en dissolution , s'y prend , & s'y fige de plus en plus ; en sorte que la sérosité a tout le tems de s'y séparer en quantité des parties qui forment le corps du sang. Or comme la sérosité , étant ainsi dégagée , pese , & séjourne sur les os , elle en relâche insensiblement la tiffure , & donne lieu à beaucoup d'autres parties

bien plus grossieres de s'y engager ; de maniere qu'enfin , selon que les cellules des os seront plus ou moins nombreuses dans leurs différentes parties , & qu'à cette occasion ils se nourriront plus ou moins , ils se courberont , ou se dresseront , se grossiront , ou s'allongeront , de mille différentes manieres , & toutes difformes.

On remarque pourtant que de tous les os les vertebres & les côtes sont ordinairement les plus attaquées , les os des jambes , des bras , & des cuisses ne s'en sentent que très-rarement , au lieu que l'épine se courbe presque toujours , les côtes se dressent , & rendent la poitrine extrêmement serrée , & la respiration très-difficile. La raison en est que ce sont les os de tout le corps les plus spongieux , & les moins solides.

On peut néanmoins former deux grandes difficultés contre ce que je viens de dire ; la premiere est qu'en même tems que le corps du sang se sépare de sa sérosité , & qu'il peut produire un relâchement dans le cerveau , & la paralysie , de pareils ac-

ciens devroient aussi survenir dans les os.

Mais il est aisé de répondre que dans ce cas le sang a assez de fluidité pour passer à travers les os sans s'y arrêter à proportion ; parce que , suivant ce que j'ai déjà dit , il est sur que le cours des humeurs est plus lent dans les os , qu'il ne l'est dans les autres parties ; de sorte qu'il est vrai de dire , dans la supposition que le sang se trouve fort chargé de sérosités, que , quoique absolument parlant , il séjourne plus long-tems dans les os que dans le cerveau , il le fait pourtant beaucoup moins dans ce cas que dans l'état naturel , la grande fluidité de la masse lui faisant parcourir les cellules osseuses avec beaucoup de facilité ; au lieu que cette même fluidité lui est un obstacle lorsqu'il traverse la substance molle du cerveau , parce que la sérosité s'y imbibe trop facilement , y perd son mouvement , & le fait perdre aussi au reste des parties de la masse qui l'avoient accompagnée jusques-là.

La seconde difficulté est qu'il sem-

ble que dans toutes sortes de constitutions où le sang est visqueux , & par conséquent disposé à s'arrêter un peu trop dans les cellules des os , de pareils maux devroient leur arriver. On voit cependant mille hypocondriaques , & une infinité de scorbutiques dont les os se nourrissent à l'ordinaire , sans que leur figure change en aucune maniere.

Cette difficulté me paroît grande effectivement , mais non pas au point de me faire abandonner mes premières vûes , ne croiant pas qu'il soit possible d'imaginer que les os puissent changer de figure , & se grossir , sans que leur solidité diminue considérablement ; & je ne vois pas d'où l'on pourroit tirer une mécanique plus commode que celle que j'ai déjà proposée pour les faire ramollir. Je crois donc que , pour répondre à la difficulté , il en faut venir nécessairement à dire que toute sorte de viscidité du sang n'est pas propre à le faire ainsi séjourner dans les os , pour que la sérosité s'y puisse séparer des autres principes , & y relâcher leur tiffure ; à moins qu'on ne dit que peut-être

• bien dans cette maladie la sérosité du sang se trouve aiguillée par quelque acide volatil , qui , s'insinuant dans les os avec quelques parties aqueuses , aide à les amollir. Ce soupçon paroît d'autant mieux fondé que nous les voions s'exosser en d'autres occasions , lorsque la masse du sang se trouve infectée de quelque aigreur particulière , comme il arrive dans la vérole ; & non - seulement les os , mais les dents mêmes , qui sont d'une solidité , & d'une dureté incomparablement plus grandes , comme je l'ai observé dans quelques scorbutiques que je traitai l'année derriere dans l'Hôpital Général , dont les dents avoient grossi d'une maniere prodigieuse.

Ce que je viens de dire en dernier lieu peut servir à rendre raison de la grande difformité des ongles de ces sortes de malades. Car , si nous supposons que la lymphe qui les nourrit se trouve chargée de quelque aigreur , ou elle y produira par sa viscidité des oppilations , & empêchera par ce moien que certains endroits se nourrissent , pendant que les autres le font

sans peine ; ou bien elle ramollira certaines parties des ongles , les dissoudra presque à demi , au moien des pointes dont elle est chargée , & les fera croître excessivement. Or de quelque maniere que la chose arrive , il est sur que les ongles en deviendront fort raboteux , & fort difformes ; d'autant plus même qu'ils ont coutume de se rendre crochus.

Ce n'est pourtant pas toujours l'inégalité de la nourriture qui les fait recourber ainsi. Cela vient plutôt du desseichement , & de la maigreur extrême de ces fortes de malades. Car comme l'extrémité des ongles se trouve attachée au gras des doigts , à mesure qu'il se desseiche , il tire avec lui le bout de l'ongle où il tient , & lui fait necessairement prendre le pli vers le bas.

Mais , pour mieux éclaircir la chose , supposons , comme dans *la Figure XI* qu'*ii* soit l'ongle , & *kkk* le gras du doigt dans l'état naturel. Supposons ensuite que le corps vienne à maigrir extraordinairement , en sorte que les fibres qui forment le gras du doigt *kkk* se retrecissent , & se retirent en

Il , n'est-il pas évident que , demeurant toujours attachées à l'extrémité de l'ongle , elles doivent la tirer plus fortement en bas , & la faire fléchir en *m* ? Cette mécanique peut avoir lieu , non-seulement dans la *Plica* de Pologne , mais dans toutes les maladies qui extenuent beaucoup les malades , comme , par exemple , dans la phthisie , dans la fièvre hectique , &c.

Ces accidens ne sont pas les seuls qui accompagnent cette maladie , lorsqu'on a coupé les cheveux ; il y en a beaucoup d'autres assez particuliers que je passe pour ne vous pas ennuyer. Mais , avant que de finir , il faut que je vous dise que j'ai été fort souvent surpris que les cheveux , ou les poils de la barbe , qui ont été arrachés une fois , ne laissent pourtant pas de revenir. Cela paroît assez extraordinaire si on compare les cheveux avec les plantes qui ne reviennent plus dès qu'on les a arrachées. Cependant , à bien examiner la chose , il n'y a rien de fort surprenant. Car nous voions pousser de nouveaux arbres d'un seul brin de racine qui aura resté dans la terre. Il y a pourtant quelque

quelque difficulté à comprendre comment les racines du poil qui ont resté dans la peau peuvent s'organiser de la sorte , & former un poil avec son canon. Nous voions bien que les ongles, qui ne sont qu'une production des tendons des muscles des doigts , & de quelques fibres de la peau , ne laissent pas de repousser lorsqu'elles sont tombées par quelque accident que ce soit ; mais aussi leur structure n'est pas aussi singulière que celle des cheveux , & il suffit que les tronçons des fibres qui ont resté poussent de nouveau , s'allongent , & s'unissent par leur côté pour former un nouvel ongle. Mais à l'égard du poil , il ne suffit pas que les fibres qui ont demeuré au bas de la capsule qui les renferme , s'allongent , il faut y former nécessairement une cavité. Néanmoins je crois que tout cela peut arriver par une disposition mécanique des parties qui restent dans la capsule après que le poil en a été arraché.

En effet comme ce corps glanduleux où le fétu se trouve attaché demeure toujours au fond de la capsule, & que les fibres qui alloient former

auparavant le poil , & dont le tronçon est resté , sont rangées autour , lorsqu'elles poussent , elles doivent laisser nécessairement un espace au milieu , le corps glanduleux les empêchant de s'approcher ; d'autant plus même que la fluxion qui s'y fait après qu'on a arraché le poil , le fait gonfler un peu plus qu'à l'ordinaire , & lui fait répandre son suc en plus grande quantité. D'où vient qu'à mesure que les fibres de la racine s'avancent dans le canal de la capsule , qui demeure vuide après que le poil en a été tiré , elles s'enflent , & s'éloignent ainsi beaucoup plus de l'axe du cylindre qu'elles vont former ; enfin qu'elles laissent entre elles vers la racine un plus grand intervalle , c'est-à-dire , un canon d'un plus grand calibre. Voilà ce qui fait aussi que le poil en devient plus gros.

Le poil grossit aussi tout de même lorsqu'on le coupe souvent , & cela vient pour toute autre raison , qui n'est pourtant pas différente de celle pour laquelle les branches d'arbre grossissent lorsqu'on en coupe le bout. Car tout de même que la seve d'un

arbre qui montoit auparavant dans une branche avec une force déterminée qui pouvoit la faire aller jusqu'à un certain espace , lorsque les fibres ligneuses ont été raccourcies , & desseichées dans l'endroit coupé , fait plus d'effort contre les côtés de tous les conduits où elle est renfermée , les force , les dilate , & les nourrit par ce moien un peu plus qu'à l'ordinaire , ainsi , le poil étant coupé , & par conséquent raccourci , il faut que la seve qui monte dans son tronc en pareille quantité , & qui ne peut s'échapper par l'endroit coupé , à cause du desseichement qui lui survient tout de même qu'aux branches que l'on coupe , il faut , dis-je , que la seve en gonfle les fibres , & les grossisse à proportion qu'on les coupera plus ou moins fréquemment.

Il y a encore deux ou trois autres choses à l'égard des cheveux , qu'un Physicien pourroit trouver dignes de son application. La premiere est de sçavoir pourquoi ils ne laissent pas de croître , ainsi que les ongles , dans les morts.

Il semble que cela ne devroit pas

arriver , sur ce que leur nourriture dépendant auparavant , ainsi que celle des autres parties , du cours réglé des humeurs dans les vaisseaux , elle devroit cesser de se faire dans les cheveux comme partout ailleurs , n'y ayant plus de cause mouvante qui la fasse avancer dans les conduits imperceptibles par où elle avoit accoutumé de s'y distribuer. Néanmoins si l'on considère ce qui arrive dans un cadavre peu de tems après la mort , on ne sera pas surpris que les cheveux & les ongles croissent de la sorte tout autant de tems que la peau subsiste , & que les unes & les autres de ces parties y demeurent attachées. En effet comme la pourriture se met bientôt dans les humeurs qui ont resté dans les vaisseaux , & dans la substance des parties d'un cadavre , tant à cause qu'elles y croupissent ,

*Nam vitium capiant , ni moveantur ;
aqua ;*

qu'à cause de l'humidité , & de divers petits sels que l'air ou la terre y introduisent nécessairement , il faut pen-

ser que cette espece de fermentation qui tend à l'entiere dissolution de toutes les parties , est plus que suffisante pour faire passer dans le petit conduit des cheveux , & des ongles , non-seulement de la sérosité , mais encore beaucoup de parties oleagineuses que l'exaltation des sels volatils y fait mêler ; & tout cela se fera d'autant plus facilement que , les cheveux & les ongles , étant des parties assez fermes , leurs pores ne s'affaiblissent pas comme ceux des chairs , & qu'ils donnent en conséquence une entrée facile à tous les suc qui s'y présentent , pourvû qu'ils ne soient pas trop grossiers.

J'ajoute que , quand même il ne se feroit aucune fermentation dans un cadavre pour le pourrir , les conduits de la nourriture des cheveux & des ongles demeurant ainsi libres , ils ne devroient pas cesser pour cela de croître , pourvû qu'il se trouvât toujours quelque peu de suc à leur racine , le seul mouvement de liquide de ce suc , joint à la pression externe de l'air , ou des autres corps , étant plus que suffisant pour le faire monter , & le faire

avancer jusques dans leur extrémité , tout de même que nous voions monter l'eau assez haut par ce seul mouvement , dans un philtre , & dans les petits tuiaux de verre où elle s'élève beaucoup au-dessus de son niveau.

Vous me direz peut-être que les os par une semblable raison devroient aussi croître , & se nourrir , pour ainsi dire , dans les cadavres , de même que les ongles , & les cheveux.

Mais , je ne craindrai pas de l'avouer , car je ne doute nullement que les os ne s'imbibent alors de quantité de sérosités , & de beaucoup d'autres principes salins qui s'y trouvent délaïés , qu'ils ne s'enflent en même tems , & ne grossissent considérablement , ou , si vous voulez même , que leur longueur n'en augmente , surtout lorsque la pourriture est grande dans les chairs qui les couvrent , qu'elles se fondent , & s'écoulent comme par défaillance , *per deliquium*. Et de fait , pourquoi cela n'auroit-il pas lieu dans un cadavre qui se pourrit , dont les os n'ont encore rien perdu de l'organisation qu'ils avoient avant la mort de l'animal , puisque

la même chose leur arrive lorsqu'ayant été séparés des chairs , & entierement desseichés , on les laisse tremper un ou deux jours dans de l'eau ? N'est-ce pas toujours une nécessité qu'une liqueur qui s'insinue dans leurs pores les relâche insensiblement , & les gonfle , comme elle fait une piece de bois que l'on y a plongée ? Mais c'est trop s'écarter.

La seconde chose qu'on pourroit me demander sur les poils , & qui regarde un peu plus les Médecins , c'est d'où vient que les cheveux tombent à ceux qui relevent des grandes maladies.

Pour moi je crois que cela vient de ce que l'ardeur de la fièvre aiant consumé la plus grande partie de l'humidité de la peau , elle se desseiche , & se resserre au point qu'elle étrangle presque tout-à-fait la racine des cheveux ; ce qui fait qu'outre qu'elle s'étoit aussi ressentie de la chaleur extrême du sang qui l'avoit déjà presque brûlée ou grillée , elle ne peut plus recevoir de nourriture , & tout le reste du poil en devient par con-

féquent aride. Mais parce que dans la suite , lorsque les malades commencent à se rétablir , la peau reprend un peu du suc qu'elle avoit perdu , qu'elle se relâche , & donne la liberté aux filamens qui vont se réunir au fond de l'oignon du poil , de croître , & de pousser dans la capsule ; insensiblement la petite partie du poil qui y étoit renfermée , & qui , étant desséchée , se trouve hors d'état de prendre de la nourriture , est poussée en dehors par celle qui croît au-dessous , jusqu'à ce qu'enfin elle s'en sépare tout-à-fait , & tombe.

Pour la maniere dont se fait la séparation de cette partie desséchée d'avec la verte , s'il m'est permis de me servir de ce terme , on peut en rendre raison , parce que les petits filets qui composoient le poil s'étant desséchés , forment un cylindre beaucoup plus petit que ceux qui les suivent , & qui vont former le nouveau poil ; de sorte qu'à mesure que ces derniers se grossissent , & forment un tronc beaucoup plus gros , il faut nécessairement que la continuité d'une
partie

partie avec l'autre , c'est-à dire , de la verte avec la seiche , se perde entierement.

Mais , pour vous faire mieux comprendre ce que je veux vous dire , imaginez - vous , je vous prie , que les quatre doigts d'une main , par exemple , sont unis & continus par leur extrémité avec les quatre de l'autre ; cela étant , figurez - vous encore que les quatre de l'une viennent à grossir extrêmement , tandis que les autres demeurent dans leur état naturel ; n'est - il pas vrai que cela ne sçauroit arriver que les fibres qui leur servoient de liaison ne souffrent une grande divulsion , & ne se rompent à la fin , si chaque doigt vient à grossir excessivement ? Voilà justement en gros ce qui arrive dans la séparation des fibres d'un poil desseiché d'avec les verts avec lesquels ils étoient auparavant continus.

La troisième question qu'on me peut faire est fondée sur l'observation constante que le poil ne vient pas également dans toutes les parties de la peau , ni d'une égale longueur partout où il croît.

Je pense qu'on n'en peut rendre d'autre raison que celle qu'on donne pour les plantes , qui ne viennent pas également dans toute sorte de terroir , quoiqu'elles y aient été semées , ni même également dans le même. Car , suivant le naturel de chacune , telle viendra fort grande dans un endroit gras qui poussera avec peine dans un maigre , & telle montera beaucoup dans un maigre qui sera très-petite dans un gras. Je crois donc qu'il faut considérer la peau à l'égard du poil comme un champ dont le fond est fort inégal , & plus propre dans certains endroits à leur végétation que dans les autres. On pourroit peut être bien , à force d'y rêver , trouver quelque raison particulière de ces différences de sol dans les différentes parties de la peau, mais ce seroit un détail qui nous meneroit un peu trop loin.

Je ne veux pas vous parler ici de ces changemens extraordinaires qui arrivent subitement dans la couleur des cheveux , parce que je ne trouve pas la matiere des couleurs encore assez éclaircie pour oser entreprendre

de les expliquer. Cependant il y a là de quoi admirer les ressorts cachés que la nature fait jouer dans les passions pour renverser toute l'oeconomie de notre corps. On a vû très-souvent blanchir les gens dans une nuit, & cela par un seul mouvement de passion ; & tel se sera couché dans un grand chagrin , & une grande tristesse , avec les cheveux bien noirs , qui se levera le matin la-tête grise , ou tout à-fait blanche.

Si nous pouvions à cet égard faire comparaison des cheveux avec quelques plantes , nous pourrions peut-être rendre du moins quelque raison générale de ces phénomènes , en disant qu'il en est des cheveux comme des plantes , qui blanchissent en se desséchant faute de nourriture ; & que comme ce deffaut dans les plantes fait que leurs fibres s'approchent davantage , & que la plûpart de leurs pores en deviennent plus petits , ou s'effacent tout-à-fait ; enfin que leur superficie en devient plus inégale , & plus solide , & reflechit pour cet effet une plus grande quantité de lumière qu'elle ne faisoit auparavant ;

ainsi ce même deffaut de nourriture dans les cheveux y doit produire un pareil changement , & les faire paroître blancs.

Il seroit assez aisé d'expliquer la chose de cette façon : mais outre que nous sçavons que la nourriture ne peut gueres manquer tout à-coup aux cheveux , c'est que , quand même cela seroit , il leur faudroit un tems considérable pour qu'ils pussent se desseicher au point qu'il est nécessaire pour les faire paroître blancs ; ce qui n'arriveroit pas , suivant toutes les apparences, dans une nuit, c'est-à dire, dans l'espace de sept ou huit heures.

Il semble bien que cela pourroit avoir lieu dans les vieillards , dont les cheveux ne blanchissent qu'à la longue ; néanmoins si l'on considère que les cheveux noirs , ou de quelque autre couleur que ce soit , ne blanchissent pourtant pas , quoiqu'il y ait dix & vingt ans qu'on les a coupés , qu'ils aient été privés durant tout ce tems-là de nourriture , & qu'ils aient eu le tems nécessaire pour se desseicher ; on conviendra facilement que ce doit être pour toute autre raison que les

cheveux blanchissent , non-seulement dans les passions violentes , mais dans les vieillards.

On peut soupçonner même que ce n'est pas la réflexion de la lumière qui se fait à leur superficie qui leur donne de la blancheur , mais que c'est plutôt celle qui se fait de leur intérieur, c'est-à-dire, des parties fluides qu'ils renferment dans leur pores. En effet comme celles - là peuvent changer de tiffure beaucoup plus aisément , & plus promptement , que les solides , on a d'abord du penchant à leur attribuer plutôt ce changement de couleur , prompt & surprenant , qu'aux solides.

L'on conçoit aisément que si le suc lymphatique qui les nourrit vient à se figer par le mélange de quelque acide grossier , il en doit blanchir , de même que la lymphe qui se sépare dans les glandes conglobées , lorsqu'on y verse de l'esprit de vitriol , ou de nitre. L'on conçoit aussi fort bien que si ce même suc lymphatique se rarefie dans leurs pores, & qu'il se réduise en petites bulles , il doit aussi paroître blanc , ainsi que l'eau , quand

on l'a bien battue , & qu'on l'a réduite en écume , par le mélange qu'on y a fait des parties de l'air ; quoique pourtant l'un & l'autre de ces deux corps soient fort transparent ; de sorte qu'on pourroit dire avec quelque probabilité que , si les cheveux blanchissent de la sorte dans certaines occasions , lorsqu'on est dans quelque passion extraordinaire , ce n'est qu'à cause que le sang en reçoit un changement considérable , & que les différens suc qu'il fournit aux parties pour les nourrir se ressentent de son altération ; d'où vient que , quoiqu'il n'arrive d'ailleurs aucun changement dans la couleur de celui qui entretient le reste des parties , il pourra se faire néanmoins que l'humeur qui se porte aux cheveux prendra l'un des différens états dont je viens de parler , & les fera paroître blancs.

Mais ce n'est encore qu'une généralité , & je vois bien que nous ne pouvons guères aller plus loin sur cette matiere dans l'ignorance où nous sommes des différens mouvemens , des différentes figures , & des proportions qu'il faut dans nos humeurs ,

pour produire les différentes couleurs que nous y remarquons tous les jours.

Je ne fais pas bien si ce qu'on dit ordinairement est vrai , que les cheveux se dressent à ceux qui voient le loup par surprise , ou qui sont d'ailleurs saisis de quelque grand effroi. Si la chose est véritable , je ne vois pas comment on pourroit en déduire au juste la raison mécanique. J'ai vû fort souvent dresser le poil aux chiens, surtout lorsqu'ils sont en colere , ou , pour ne pas nous brouiller sur cette façon de parler , lorsqu'il paroissent l'être. Mais je n'en ai jamais été surpris , parce que ces animaux ont une espece de muscle cutané , que nous appellons dans notre langage le pannicule charnu, dont la contraction fait plisser la peau ; en sorte que , comme plusieurs de ses plis s'approchent les uns des autres , il faut nécessairement que les poils qui étoient auparavant couchés se dressent.

Mais il n'en est pas de même de l'homme. Car quoiqu'il ait à la tête une espece de muscle cutané , qu'on appelle le muscle peauffier , qui peut faire mouvoir toute la peau de la tête

vers le sourcil & vers la nuque , néanmoins comme elle se trouve fort épaisse dans cet endroit , & qu'elle enveloppe assez étroitement le crâne , quelque effort que l'on fasse pour mettre en contraction le muscle peaussier , il ne sçauroit pourtant la faire plisser , ni produire par conséquent les mêmes effets à l'égard des cheveux , que le muscle cutané produit dans le poil des chiens lorsqu'on les irrite.

Que dire donc sur un accident aussi surprenant que celui-là ? Il n'y a guères d'apparence que le resserrement de la peau même où les cheveux sont plantés soit la cause de leur érection , parce que son tissu est trop serré pour qu'elle soit capable de quelque contraction , & nous voions qu'elle se ride plutôt qu'elle ne se resserre , lorsqu'elle se trouve attachée à quelque muscle qui , dans sa contraction , en fait approcher deux parties opposées. C'est ainsi que nous voions rider la peau du front lorsque le muscle frontal fait son jeu. De sorte que s'il y a quelque chose qui puisse faire ainsi dresser les cheveux dans l'effroi , ce ne peut être que les mêmes fibres qui

concourent au bas de l'oignon du poil pour en former la tige. Voici comme je crois que la chose pourroit se faire.

Je considere premierement que les fibres qui vont former la tige du poil viennent de différens endroits de la face interne de la peau , comme d'une grande circonference , & comme tout autant de rayons d'un cercle imaginaire qui vont concourir au fond de l'oignon comme à un centre. Je considere encore que ces fibres étant entrées dans la capsule, dès qu'elles ont commencé le canon du poil , cessent d'être aussi souples , & aussi molles , qu'elles l'étoient , & qu'à mesure qu'elles s'avancent dans la capsule elles prennent une dureté aussi grande qu'elles l'ont lorsqu'elles sont sorties de la peau , & qu'elles forment le jet entier du poil.

Cela étant ainsi supposé , l'on peut dire , ce me semble , que lorsque par quelque loi particuliere de l'union de l'ame avec le corps , loi qui nous est inconnue , les esprits animaux coulent en foule dans ce tissu de fibres tendineuses qu'on trouve au-dessous , & qu'ils le mettent dans quelque petite contraction , les fibres qui vont for-

mer la racine du poil , & qui ne sont en effet que la production de ce tissu , sont tirées également de tous côtés , & entraînent avec elles dans le fond de la peau la tige du poil qui est renfermée dans la capsule , de sorte que , comme les forces qui la tirent de toutes parts sont égales , il n'y aura pas plus de raison pour qu'elle panche plutôt d'un côté que de l'autre , & elle se tiendra nécessairement droite environ un pouce , ou un pouce & demi , au de-là de la peau , la pesanteur du reste de la tige devant la faire déverser d'un côté. Tout cela doit arriver par la même mécanique qu'un bâton couché sur un plan se dresse & s'élève sur l'un de ses bouts , lorsqu'il est tiré par quatre , six , ou huit forces opposées , & toutes égales.

J'acheve par vous demander si vous ne trouvez pas que notre illustre ami, Monsieur Bernier , a eu raison de vouloir faire une division de la terre par la différence de ses habitans. Pour moi je trouve cette pensée admirable , & que non-seulement on pourroit distinguer dans le globe diverses especes , ou races d'hommes , par la différence

figure , par la grandeur & la couleur de leurs corps , & la différence de leurs inclinations , mais encore par la diversité de leur poil ; y aiant des Nations entieres qui l'ont tout-à-fait blond , ou cendré , d'autres châtain , d'autres tout-à-fait noir , d'autres enfin qui ont le corps tout velu , & d'autres qui l'ont presque tout ras.

Je vous aurois écrit en moins de paroles , si j'en avois eu le loisir , mais malheureusement je n'ai eu qu'autant de tems qu'il m'en falloit pour me décharger l'esprit de la matiere. Si je croiois que ces sortes de bagatelles fussent dignes de la curiosité de vos amis , & que vous dussiez leur en faire la lecture , je couperois , pour ménager votre poumon , quelques périodes que je trouve un peu trop longues , en les relisant. Mais le jeu n'en vaut pas la chandelle. Je ne m'excuse pas sur quelques tours de phrases que vous trouverez peut-être un peu gascous , parce qu'outre que je ne me pique pas d'être un grand puriste en notre langue , c'est qu'entre amis du pays d'*Adioufias* on se pardonne aisément des fautes de cette nature. J'es-

pere néanmoins que vous m'entendrez un peu mieux en françois que vous ne vous entendrez vous même en latin dans de certains Traités qu'on a nouvellement imprimés , où l'on vous a commenté de la plus plaisante maniere du monde. Il est vrai que si d'un côté vous avez à vous plaindre du Commentaire , vous avez en échange l'obligation à celui qui en est l'Auteur de vous avoir rendu aussi grand Métaphysicien en Physique que l'a été le divin Aristote , & vous pourrez désormais partager avec lui la gloire d'avoir été le plus abstrait , & le plus obscur de tous les Philosophes , dans les matieres même les plus sensibles , & qui doivent pour le moins frapper le plus l'imagination.

Pour nous Médecins , il faut l'avouer , nous ne lui avons gueres moins d'obligation que vous. Nous lui sommes redevables d'environ cent cinquante définitions , toutes bien conditionnées , qu'il nous a données sur diverses matieres , qui , pour avoir été jusqu'ici trop claires d'elles-mêmes , s'étoient laissé connoître indif-

féremment à toute sorte de gens. Mais , graces au Ciel , ses longues veilles nous ont enfin délivrés de la peur où nous étions qu'on ne continuât de plus en plus à vouloir entrer en connoissance de nos affaires. Il ne tiendra pas à moi qu'en reconnoissance d'un service si considérable , nous ne lui donnions le titre d'illustre Restaurateur de cet heureux mystere qui nous rendoit autrefois vénérables à toute la terre , & aux sçavans comme aux ignorans. Je vous prie de me marquer votre sentiment sur tout ce que je vous écris , & de me continuer toujours l'honneur de votre amitié. Je suis sincerement ,

MONSIEUR ,

*A Montpellier ce 1.
Janvier 1688.*

Votre très-humble
& très-obéissant
Serviteur ,
CHIRAC.

POSTSCRIPTUM.

IL me vient en pensée , à propos de la Méchanique dont je me suis servi pour expliquer la maniere dont le canon du poil s'allonge dans la *Plica* de Pologne , qu'on met en avant comme une loi générale du mouvement très-certaine , & très-infaillible , qu'un corps qui en a tout autant , ou moins qu'un autre , ne peut pas lui en communiquer dans la rencontre. J'ai souvent oui proposer cette loi à de fort habiles gens , & les en ai vû servir pour résoudre de très-grandes difficultés en Physique. Cependant je ne la trouve véritable qu'en une seule occasion , sçavoir lorsque deux corps égaux , & qui ont une pareille quantité de mouvement , se rencontrent avec des déterminations semblables , c'est-à-dire , se suivent l'un l'autre. Il est clair que dans ce cas ils ne peuvent pas se communiquer de mouvement , parce qu'allant d'une vîtesse égale , quoiqu'ils viennent à se toucher , comme

neanmoins il n'y a aucune percussion de l'un à l'autre, il ne peut y avoir aucune communication de mouvement. Mais il n'en est pas de même partout ailleurs. Car il est certain qu'un corps communique du mouvement à un autre qui lui est égal en masse, & qui va d'une égale vitesse, pourvû qu'il le rencontre avec une détermination différente.

Supposons, par exemple, comme dans la *douzième Figure*; qu'une boule d'acier n se meuve sur une table bien unie d' o en p , & qu'elle soit rencontrée dans son chemin par son égale q , qui a une pareille quantité de mouvement, mais une détermination différente, en sorte qu'elle aille de r en s ; l'expérience fait voir que n , qui est la boule rencontrée, au lieu de continuer son chemin droit en p , se détourne en t , & décrit la ligne nt , plus longue que np ; ce qui fait voir clairement que la boule q , quoiqu'égale en masse & en mouvement, a néanmoins communiqué une partie de son mouvement à n . Il n'y a presque personne qui ne convienne de cette expérience, sans pourtant s'avi-

fer qu'elle donne atteinte à la règle générale. Car on ne fait point difficulté d'admettre des mouvemens composés , qui ne sont la plûpart du tems , à bien considérer la chose , que deux mouvemens égaux qui ont été communiqués à un même corps en divers tems , & avec des déterminations différentes , qui , se contrebalançant l'une l'autre , prennent enfin une détermination moienne. C'est ainsi que nous le remarquons dans un corps qui allant toucher perpendiculairement sur un plan , & devant parcourir une ligne de quatre pieds , est choqué par un autre qui lui donne une force égale pour parcourir une pareille ligne , mais dans une détermination horisontale ; car il est obligé de décrire une diagonale du quarré produit par les deux lignes qu'il auroit décrites s'il avoit suivi séparément les deux déterminations différentes qu'il a reçues , dont chacune devoit être de quatre pieds.

On me dira peut-être que dans le cas proposé le corps qui devoit tomber perpendiculairement ne reçoit pas tant un nouveau mouvement qu'une déter-

détermination différente qui lui fait prendre la diagonale.

Mais , outre qu'il n'est guères croiable qu'un corps qui est en mouvement fasse changer de détermination à un autre sans lui en communiquer , c'est qu'il est évident que la ligne qui a été parcourue par un corps qui a reçu deux différentes déterminations , l'une perpendiculaire à un plan , & l'autre horizontale , est plus longue qu'aucune des deux lignes qu'il auroit décrites s'il avoit suivi séparément l'une ou l'autre des déterminations. Car on démontre en Géométrie que la diagonale d'un quarré , qui est la ligne parcourue dans la supposition , est plus longue qu'aucun des côtés du quarré en particulier , & qu'elle est même incommensurable à leur égard ; ce qui fait voir qu'effectivement le corps qui alloit tomber perpendiculairement sur un plan , & qui avoit une force déterminée qui ne pouvoit lui faire parcourir dans un certain tems que quatre pieds d'espace , a reçu effectivement une nouvelle force , puisqu'il décrit mainte-

Ee

nant une diagonale qui a beaucoup plus de longueur.

C'est donc sur ce principe qu'un corps en mouvement peut en recevoir des autres , quoiqu'ils n'en aient qu'autant , ou moins que lui , lorsqu'il le rencontrent avec des déterminations différentes , qu'est fondée la loi du mouvement des liquides dont j'ai parlé dans le corps de la Lettre , qui est qu'un liquide qui se meut d'un canal large dans un étroit augmente considérablement en force , & en vitesse.

Car si nous supposons , comme dans la *Figure XIII* , un lit de rivière *uu* , qui étant égal dans un endroit vient à s'étrecir tout-à-coup vers le courant de l'eau , c'est-à-dire , vers *z* , & qu'il n'y ait dans ce lit que trois colonnes d'eau égales *xyx* , qui marchent toutes avec une quantité égale de mouvement vers *z* , il est certain que quoique *y* ait autant de force que chacune des latérales *xx* , elles pourront néanmoins lui communiquer une partie de leur mouvement , lorsque , donnant contre les côtés étranglés du canal , elles seront obligées de se réfléchir vers *y*. Il y a mê-

me apparence que comme la masse de toutes les colonnes est égale , les latérales communiqueront à celle du milieu la moitié de leur mouvement. Ainsi il n'y aura pas lieu d'être surpris que l'eau aille si vîte , & avec tant de force , lorsqu'elle sortira par l'endroit étranglé , quoiqu'elle parut aller fort lentement lorsqu'elle étoit dans l'endroit le plus large du canal ; & c'est une suite nécessaire qu'elle acquiere plus de force , & de vîtesse à proportion que l'étranglement est d'une plus longue étendue , en ce qu'il y a un plus grand nombre de colonnes latérales qui se réfléchissent vers celles du milieu , & qui leur communiquent une partie de leur mouvement.

Cependant quoiqu'on ne puisse pas douter que la force d'un liquide augmente à mesure qu'il va d'un canal large dans un étroit , il est sur néanmoins que l'augmentation de sa vîtesse est indéterminable , & qu'elle est incommensurable avec elle-même lorsqu'elle étoit dans l'endroit large du canal. Je veux dire qu'il en sera de même de la colonne *y* de la der-

niere Figure qui reçoit une nouvelle force des latérales xx , égale à celle qu'elle avoit auparavant, comme de ce corps qui aiant deux déterminations égales, l'une perpendiculaire & l'autre horifontale, parcourt une diagonale qui est incommensurable aux côtés d'un quarré imaginaire que le corps auroit décrit si les déterminations différentes ne se fussent embarrassées l'une l'autre.

Il y a là véritablement de quoi être surpris. Car il semble que la ligne moyenne que ce corps parcourt devroit être égale à la somme des deux lignes qu'il auroit pû décrire s'il n'en avoit été empêché, puisqu'il a en soi effectivement deux forces égales, dont chacune peut lui faire parcourir si vous voulez quatre pieds d'espace, & que la somme de ces deux puissances est égale à une force simple qui feroit parcourir à ce même corps une ligne de huit pieds. La chose ne va pourtant pas de même, & il faut qu'il arrive une espece de réfraction dans les deux mouvemens que ce corps a reçûs, & qu'une grande partie se répande dans les parties insensible qui le composent.

Quoique les cheveux soient des parties extrêmement minces , & dont le canon n'a presque pas de longueur , je n'ai pas fait difficulté néanmoins d'y appliquer cette dernière loi du mouvement des liquides , lorsqu'il a été question d'en aggrandir le canon ; persuadé que je suis que la nature se conduit par proportion tout de même dans les plus petits corps comme dans les plus grands , & qu'il faut nécessairement , pour que le canon RSR de *la Figure IX* puisse s'allonger en b , qu'il y ait en dedans une force appliquée en S plus forte qu'à l'ordinaire , qui y fasse effort aussi-bien que contre les côtés , pour les faire écarter , & les faire aller de RS , RS , en ab , ab .



EXPLICATION
DES FIGURES.

FIGURE I.

- A. **R** Eprésente l'oignon d'un poil de la moustache d'un beuf fort aude-là du naturel.
- B. Les racines du poil.
- C. Le tronc du poil.

FIGURE II.

- DD. Capsule cartilagineuse qui enferme la racine du poil.
- E. Enveloppe glanduleuse qui couvre immédiatement la racine du poil.
- † †. Petit intervalle, entre le bas de la capsule & l'enveloppe glanduleuse, qu'on trouve rempli de sang.
- F. Racines du poil.

GG. Filamens qui vont former la capsule.

FIGURE III.

H. Le fétu d'un poil , comme il paroît dans une moustache de chat.

I. Petit corps glanduleux , où le fétu se trouve attaché.

FIGURE IV.

L. L'ouverture du canon d'un poil de moustache d'un chat.

FIGURE V.

M. Piece d'un poil de moustache d'un chien.

N. Partie du fétu sortant du plan coupé après qu'on a bien pressé le poil avec le dos d'un ganif.

FIGURE VI.

O. Face interne d'un poil quand

F I G U R E V I I.

*Cette Figure représente cinq petites verges
rondes ramassées en un faisceau.*

- P.** Petit intervalle que ces petites verges laissent à l'endroit où l'axe de tout le cylindre est placé.

F I G U R E V I I I.

*Cette Figure représente les mêmes cinq
verges de la Figure précédente , mais
beaucoup plus grosses.*

- Q.** L'intervalle que ces verges laissent entre elles à l'endroit où l'axe de tout le cylindre est placé , mais beaucoup plus grand que P de la Figure précédente.

F I G U R E I X.

RRR. Plan d'un poil avec son canon dans l'état naturel.

RRS

- R R S. Plan du canon du poil.
 S. La pointe du cône que le canon forme.
a a R. Plan du même poil avec son canon lorsqu'il a grossi excessivement.
a a b. Le canon du poil aggrandi.
b. La pointe du cône avancée vers R , qui est l'extrémité du poil , lorsque le sang a forcé , & écarté les côtés du canon R R S.

F I G U R E X.

- c c.* Deux fibres égales en grosseur & en longueur , attachées ensemble pour former un poil.
d d d. Tronc droit que ces deux fibres formeroient si leur grosseur demeurait égale dans toute leur étendue.
e. Partie d'une de ces fibres dont les pores ont été aggrandis.
f. La partie opposée dont les pores ont été étranglés par le gonflement de l'autre.
g. Suite de la partie *e* dont les

pores se font rétreçis.

h. Partie opposée à *g* dont les pores se font élargis.

F I G U R E X I.

Cette Figure représente le plan du doigt avec son ongle.

ii. L'ongle.

kkk. Fibres qui forment le gras du doigt dans l'état naturel, & qui s'attachent à l'extrémité de l'ongle.

ll. Les mêmes fibres rétreçies, & rentrées comme en elles-mêmes, lorsque le gras du doigt a maigri.

m. L'extrémité de l'ongle tirée, & recourbée en en bas.

F I G U R E X I I.

n. Boule d'acier allant directement de *o* en *p*.

q. Autre boule d'acier égale allant avec une pareille quantité de mouvement de *r* en *s*.

ut. Ligne de déclinaison que décrit la boule *n* étant choquée par la boule *q*.

FIGURE XIII.

uu. Lit de riviere étranglé du côté du courant de l'eau.

xx. Colonnes latérales d'eau se réfléchissant vers *yz* qui est la colonne du milieu.

yz. Colonne du milieu de la riviere.

OBSERVATIONS
sur la Lettre précédente.

QUoique M. Chirac ait fait assez clairement connoître dans sa Lettre qu'il ne feroit pas une bonne composition à ceux qui seroient assez hardis pour lui *voler* la découverte de la structure des cheveux , M. Placide Soraci , Médecin de S. A. S. Monsieur , Frere unique du Roi , Docteur de l'Université de Montpellier , & aggregé au College des Médecins de

Marseille , la revendiqua comme lui appartenant. M. Chirac , en aiant été instruit , le fit assigner pardevant les Juges de Marseille pour voir dire qu'il lui seroit fait défense de tomber à l'avenir dans une semblable faute à peine de mille livres d'amende , &c. Ce fait est tiré d'une Lettre adressée à M. Châtelain , Conseiller du Roi , & Professeur en l'Université de Montpellier , que M. Soraci fit imprimer en 1699. Il y avance que dès l'année 1686 il a démontré la structure des poils en particulier à quelques amis , du nombre desquels étoit M. Châtelain , & la même année publiquement dans l'Université de Montpellier.

Il est de sa nature très-difficile de sçavoir qui des deux concurrens dans une pareille matiere à raison au fond , & comme nous n'avons pas appris qu'il y ait eu de Jugement prononcé à Marseille , nous ne nous aviserons pas de donner une décision positive. Mais il y a de fortes présomptions en faveur de M. Chirac. En effet , quelle apparence qu'un homme en place ait assez peu de bon sens , &

de pudeur , pour donner comme venant de lui des découvertes publiées par un autre deux ans auparavant , & qui plus est , de les donner dans la ville même où les deux contendans demeurent , & sous les yeux d'une infinité de personnes capables de le démentir ? d'ailleurs quelle apparence que M. Soraci qui n'ignoroit pas que M. Chirac se faisoit honneur de la découverte de la structure des cheveux par une Lettre rendue publique, eut gardé le silence pendant onze ans, s'il avoit eu des preuves à fournir contre M. Chirac , & qu'il ne se soit déterminé à écrire qu'après l'assignation que M. Chirac lui a fait donner ?

La preuve qu'allegue en sa faveur M. Soraci , que sa description des cheveux est beaucoup plus exacte que celle de M. Chirac , à qui il reproche principalement d'avoir fait les cheveux sur le modele des poils des animaux , est bien futile. En onze années on a le tems de perfectionner une découverte. Il faut convenir qu'on ne sçauroit pas plus lui contester d'avoir perfectionné celle de la structure des cheveux , qu'aux Anatomistes

postérieurs d'avoir encore encheri sur lui. Il y a donc tout lieu de croire que le monde Savant a l'obligation à M. Chirac de l'avoir désabusé de l'erreur où l'on étoit que les poils sont des excréments du corps , qui, se moulant comme dans une filiere en passant par les pores , prenoient la forme de poils, & d'avoir fait connoître que les poils sont des parties organisées , qui tirent d'une racine bulbeuse leur nourriture, & leur accroissement.

Nous avons crû faire plaisir aux Lecteurs en faisant part à ceux qui l'ignorent , de ce point de l'histoire de l'Anatomie. Nous ajouterons que M. Soraci promettoit dans sa Lettre d'en donner encore deux sur le même sujet. Nous n'avons pas oui-dire qu'il ait tenu parole.

Fin du Tome premier.

E R R A T A.

P Age 52. ligne 23. néphrétique , *lisés* phrénétique.

p. 79. lig. 2. remploiée , *lis.* employée.

p. 243. lig. 6. faudroit moins , *lis.* vaudroit mieux.

p. 245. lig. 2. termes , *lis.* tems.

p. 288. lig. 6. mal-à-propos , *lis.* mal propre.

p. 313. lig. 22. verts avec lesquels ils , *lis.* vertes avec lesquelles elles.

ibid. lig. 23. continus , *lis.* continues.







